This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

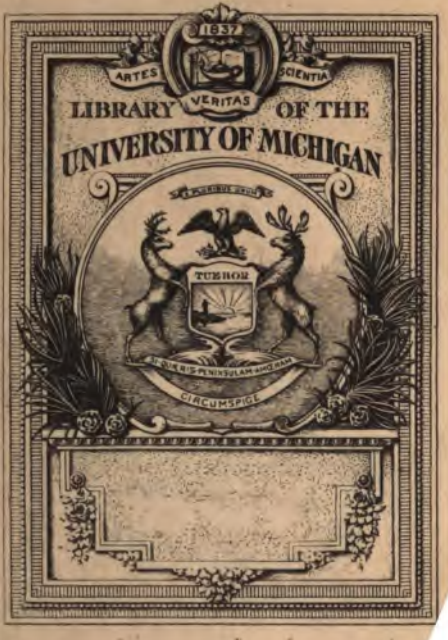
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 438339


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LB
57
.L5
17

TRAITÉ
DU
VRAI MERITE
TOME PREMIER.

AVIS.

VOici la quatriéme Edition du Traité du vrai Mérite de l'Homme. L'on a crû voir partager ce Livre en deux Parties, mme la troiſiéme Edition, pour la com-odité du Lecteur, qui aura attention de re-nnoître cette quatriéme au paraphe qui eſt bas de la premiere page de la Préface, ıutant que l'on a contrefait ledit Livre en ıſieurs Villes ſur la ſeconde Edition que n fait paſſer pour la derniere, quoiqu'il y ınque 238. pages d'augmentation, qui ſont ns celle-ci.

Ce Livre ſe vend 4. liv. relié en deux Vo-mes.

TRAITÉ DU VRAIMERITE DE L'HOMME,

CONSIDERE'

DANS TOUS LES AGES

& dans toutes les conditions:

AVEC

DES PRINCIPES D'EDUCATION,

propres à former les jeunes gens à la Vertu.

Par M. LE MAITRE DE CLAVILLE, *ancien Doyen du Bureau des Finances de Rouen.*

QUATRIEME EDITION.

TOME I.

Ex libris joannis fages

A PARIS,

Chez SAUGRAIN, Grande Salle du Palais, à la Providence.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Rom. Lang.
Rieffel
2-8-28
16384
2v.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans la premiere Partie.

PREFACE.

CETTE Préface contient le plan, les motifs & l'argument de toutes les parties de ce Traité : Des réflexions pour & contre la Critique : Un nouveau systême d'éducation, avec des principes de conduite pour tous les âges & pour tous les états de la vie.

Premier Exorde de l'Auteur, jusques-là anonyme, page 1

L'Auteur se manifeste & répond à des critiques differentes, 4

Motifs personnels de l'Auteur, 14

Commencemens d'une bonne éducation, des exercices d'un jeune Cavalier, & de ce qu'il doit apprendre, 17

Le plan de tout ce Livre, avec de I. P.

*

grands exemples ſur l'éducation des enfans, 33
De la pluralité des Langues, 38
Exemples & principes de Litterature, 59

CHAPITRE PREMIER.

Diſſertation ſur la naiſſance & le mérite perſonnel, 69
Eſpeces differentes de mérite, 83
Motifs puiſſans d'acquerir du mérite, 87
Des parties eſſentielles d'un excellent caractere, 92
Rapports de la vertu avec l'honneur, la raiſon & la Religion, 99
Suites funeſtes du méchant exemple, 113
De l'eſprit doux, modeſte & docile, 1
De l'humeur égale,
De la complaiſance,
De la politeſſe,

CHAPITRE II.

Des premiers élemens de ture,

Moyen de réparer le défaut d'erudition, 164
Fondations de l'Université de Paris, & de la Sorbonne, 188
Du vieux ſtyle, & du nouveau, du bon & du mauvais goût, 195
Du jeu de mots, 213
Portrait de feu M. l'Abbé Fleury, ſon Hiſtoire de l'Egliſe, 220

CHAPITRE III.

Du ſtyle épiſtolaire, & de la converſation, 235
De la raiſon & l'eſprit, 252
De la Proſe & de la Poëſie, 256
De l'éloquence, 261
Du faux bel eſprit, 274
De la raillerie, 275
Du bon eſprit, 280

CHAPITRE IV.

De l'utilité, du choix & de l'uſage des plaiſirs, 297
Du jeu, 300
De la Chaſſe & du Bal, 310

TABLE DES MATIERES.

Des Spectacles, 312
De la Musique, 319
De la table, 323
De la promenade, 333
De l'amour, 341

Fin de la Table de la premiere Partie.

PRÉFACE.

Cette Préface contient le Plan, les motifs & l'argument de toutes les parties de ce Traité ; des reflexions pour & contre la critique ; un nouveau ſyſtême d'éducation, avec des principes de conduite pour tous les âges, & pour tous les états de la vie.

EST-ce un Livre que j'entreprends ? En verité je n'en ſai rien. J'ai promis d'écrire, & j'écris : tout eſt ſingulier dans mon projet. Peut être l'exécution le ſera-t-elle plus encore. Je fais un mélange de proſe & de vers, de faits hiſtoriques, de bons mots, de morale & de plaiſir, tous fragmens qui ne ſont pas de moi : j'invente des converſations pour placer des conſeils ; tantôt le Philoſophe badine, tantôt l'homme de plaiſir moraliſe. Je rajeunis de vieilles chanſons, & je parle

Latin. Vaudevilles, axiômes, regles d'uſage ou de droit; je confonds tout. Ici je ſuis trop diffus. On bâille à chaque article, là je ſuis trop ſerré. On ne m'entend point; je deshonore Horace en l'habillant à la Françoiſe; je cite alternativement les Molieres & les Bourdaloues; je tire d'un Opera la preuve d'une verité morale: peut-être même offenſerai-je mille gens qui ſe reconnoîtront, & que je ne connois point? Je ſuis pourtant fort éloigné de vouloir offenſer perſonne; ſi les petits hommes ſont à mépriſer, les petits ennemis ſont à craindre.

Ma ſingularité va plus loin. J'emprunte ici l'autorité des Préfaces, pour déclarer que je ne croyois point faire un Livre. Je ſavois d'après la Bruyere, que l'impreſſion eſt l'écueil de la plûpart des Ecrivains; cependant la crainte & l'amour propre me diſoient tout à tour qu'on m'imprimera. La crainte eſt aſſez fondée, je ne me montre pas; quand on me devineroit, où eſt le dommage?

. . . . . Chacun
Peut perdre impunément de l'encrier. . . . . .

L'amour propre plus ſot que la crainte, eſt encore plus mal fondé ; rien n'eſt à moi de tout ce qu'on va lire. Si j'avois eu la mémoire plus fidelle, j'aurois cité à chaque ligne le livre & la page où je l'aurois pris ; & puiſque tout eſt volé, la vanité me ſiéroit mal. Siéroit-il mieux de m'en imputer ? Dès que je n'avois point de raiſons d'eſperer ni de craindre, qu'importoit que ce que je barbouillois devînt un livre ou non ?

De quelle nature eſt donc cet amuſement ? C'eſt un ramas de fragmens. J'imite ceux qui ne ſavent ni broder ni peindre, & qui veulent travailler en s'amuſant. Ils ont inventé une ſorte de découpure nouvelle dont on remplit le vuide d'un reſte de drap d'argent ou d'un bout de ruban d'or ; mille piéces & toutes les couleurs entrent dans l'ouvrage : & quand le morceau eſt fini, on voit une figure, des fruits étrangers, un pot de fleurs, qui ne ſont pourtant que des coupons de toute eſpece collés ſur le papier : voilà à peu près mon Ouvrage. J'ai dérobé mes matieres, j'en ai rempli une découpure aſſez bizarre, j'ai couſu des coupons, & j'ai fourni le liſeré.

De toutes les eſpeces de folie qui

partagent les hommes, peut-être qu
la démangeaiſon d'écrire eſt la foli
plus marquée ; mais pourquoi le
hommes font-ils ce qu'ils font ? quo
qu'il en ſoit, je dois former un jeu
ne homme. Si celui que je veux qu
profite, profite effectivement, tan
mieux pour lui ; ſi les autres s'amuſen
à me lire, tant mieux pour eux : Pou
moi mon profit eſt sûr, je m'amuſe
écrire, & en écrivant je me confirm
dans ce que j'ai interêt de penſer tou
jours.

Mais il n'eſt plus tems de faire l
myſterieux ; il m'eſt revenu de toute
parts qu'on m'avoit deviné ; tous ceu
qui me connoiſſent m'ont reconnu
& le ſoin que j'avois pris de me
cher eſt devenu la précaution inut
J'avois raiſon alors, aujourd'hui j'
rois grand tort ; & puiſqu'on a
cet ouvrage avec indulgence, j'aff
rois une fauſſe modeſtie, ſi je le
avouois.

On a trouvé que l'exorde de l
miere Edition étoit trop enjo
que cet enjoûment étoit dépla
tête d'un ouvrage ſerieux. J'a
aimé le refondre que de réfu
jection. Cependant on pou
grace à ma gaieté naturell

on force le naturel on ne réuſſit pas. Tout le monde a aimé le beau mot de Santeuil : *Caſtigat ridendo mores*. D'ailleurs je n'écris que pour conduire les hommes à la vertu, & je croyois que l'eſprit prévenu & gagné par une diction legere & amuſante piqueroit la curioſité des jeunes gens & porteroit enfin la leçon juſqu'au cœur. Le Public qui a fait l'honneur à ce Traité de l'examiner avec attention, en a décidé autrement. Son ſentiment eſt un arrêt pour moi, & ma ſoumiſſion eſt à ſon égard une preuve de ma reconnoiſſance Tous les hommes n'ont pas la même façon de penſer : mais tous doivent être dociles ; à plus forte raiſon un Ecrivain. Je fais une loi de la docilité, j'en dois donner l'exemple.

J'avouerai pourtant que je ne me ſuis pas rendu indifféremment à toutes ſortes de conſeils ; il eſt autant de fades Critiques que d'ennuyeux Ecrivains ; il y a de la ſtupidité à acquieſcer à tout, & de l'orgueil à ne conſulter perſonne.

Il eſt vrai que d'abord je ne croyois pas faire un livre. Je n'écrivois que pour ceux à qui je devois des ſoins, des conſeils, des exemples ; & je me

devois à moi-même l'atten… viter l'oiſiveté, l'ennui, & … cheux. Je ne ſongeois qu'à … utilement mon loiſir, & rien … plus propre à remplir l'interv… affaires que la litterature. Dès … fance de ma raiſon j'aimai le … merce des gens d'eſprit, j'ai bea… lû, j'ai fait des remarques. M… pareſſe & les plaiſirs m'ont em… d'aller loin, & je ſuis reſté dans … petite ſphere. En un mot je ne me … tois pas aſſez de force pour hazard… un ouvrage ſuivi qui pût ſoutenir … grand jour. Il y avoit plus de quin… ans que je gardois mes manuſcrit… c'eſt une bonne preuve que je n'étois pas fort curieux de me faire impri… mer; enfin mes amis, flatteurs ſi l'on veut, m'ont fait entendre que mes reflexions pourroient être de quelque utilité. J'ai ramaſſé mes matériaux, je les ai réunis dans un corps d'ouvrage, j'ai élevé mon ſtyle, & j'ai écrit pour tous les âges & pour toutes les ſituations. Depuis l'impreſſion, j'ai ſur la voix publique changé, déplacé, ſupprimé, ajoûté: cependant quoique les premieres éditions malgré tous leurs défauts ayent été rapidement enlevées, je crains encore pour celle…

ci. Le ſuccès pique l'émulation, mais il n'autoriſe pas l'orgueil.

Nous ſommes comptables de nos dons & de nos talens ; mais on ne peut trop reſpecter la ſociété civile : ni s'écarter impunément des ménagemens qui lui ſont dûs. Il eſt vrai que le lecteur toujours ſévere a bien de l'avantage ſur nous ; il eſt fort aiſé de ſiffler ce qui a coûté bien de la peine. Que les Auteurs maltraités ne s'en plaignent pas ; il eſt permis à un homme judicieux de nous critiquer, & il nous eſt défendu de lui déplaire : mais auſſi ſi la critique effrayoit & retenoit tout le monde, plus de chaire, plus de barreau, plus de théâtre, en un mot plus d'Ecrivains, & que deviendroit l'érudition ? S'il eſt dangereux de ſe donner en ſpectacle, auſſi l'honneur ſi rare & ſi précieux de plaire au Public mérite bien tous nos ſoins. Ecrivons donc, mais tâchons de bien écrire. L'émulation eſt la premiere vertu de l'eſprit.

Quelques endroits de ce Livre ont plû à ceux qui aiment à penſer, d'autres endroits à ceux qui ne cherchent qu'à s'amuſer. Le ſurplus a été critiqué bien ou mal. Quel parti ai-je dû prendre pour marquer plus de reſpect au Public, ſinon de me corriger autant

qu'il m'a été poſſible ? Du reſte

Sur le peu que je vaux bien loin de m'enorgueillir,
J'écoute tout & laiſſe dire.
J'ai cru que des traits de ſatire
Ne devoient pas me rebuter.
Soit qu'un critique me déchire,
Ou qu'un adulateur m'admire,
Des deux extremitez je cherche à profiter.
Le ſtyle mordicant m'apprend à mieux écrire ;
Et ſans m'enorgueillir la louange m'inſpire
Le deſir de la meriter.

Il ne me convient pas de faire l'apologie de ce Traité ; mais il m'eſt permis de juſtifier quelques endroits qu'on a, ce me ſemble, trop ſévérement critiqués, & dont la cenſure tombe autant ſur l'ouvrier que ſur l'ouvrage. Je commence par le moi important. On a trouvé que j'entro trop dans le détail de l'enfance : penſe au contraire qu'on ne faur commencer trop tôt une bonne é cation. Il eſt vrai que dans la ten jeuneſſe l'eſprit n'eſt pas encore vert, mais auſſi il faut avec les e faire prendre à la raiſon une d'enfant. C'eſt aux peres & aux à tout examiner de près, & à é de ſang froid le goût, l'humeu portée des ſujets qu'ils élev

veux les tirer de leur léthargie à cet égard. Les paſſions & les préjugés s'emparent bien vîte de l'homme; le cœur & l'eſprit ſe corrompent trop tôt; on parle trop tard aux enfans; & quand la raiſon vient pour ſe loger, la place eſt priſe.

On s'eſt recrié un peu trop amerement ſur ce que j'ai dit des ſpectacles. J'ai ajoûté à cet article ce que j'ai cru convenable pour ma juſtification. Mais tout mon livre ne prouve-t-il pas que je n'ai point penſé à faire un Chartreux? Je crois qu'on peut tirer un grand fruit d'une bonne piéce de théâtre. Je ne juge pas de même du bal. Je ſuis d'accord ſur ce point avec le Caſuiſte le plus ſévere. Ces aſſemblées nocturnes ſont auſſi propres à gâter le cœur que la plûpart des romans à gâter l'eſprit. Tous les cenſeurs décident par leurs propres ſentimens; peu de gens entrent dans l'eſprit d'un Auteur.

On m'accuſe encore d'avoir été obſcur en quelques endroits; mais ſi les connoiſſeurs m'ont entendu, je m'en conſole. Vouloir plaire aux hommes épais & aux délicats, c'eſt vouloir allier les contraires; & ſi ce qui paroît obſcur n'eſt que précis, le reproche eſt flateur. J'ai dû laiſſer à mes lecteurs

ſer ceux qui ne ſont point dans
La vertu ſupplée à tout. J'ai f
plaiſir l'éloge du commerce. D
les états, j'ai blâmé l'abus, j'ai
lé l'émulation, & tout connoiſſ
prévenu, dans quelque ſphere
trouve, ne s'offenſera jamais d
xions générales. Ceux qui ſon
malins pour m'imputer des inten
malignes, n'ont pas lû avec atte
ce que j'ai dit du bon eſprit. La Bruy
eſſuya la même injuſtice. Combien
fauſſes clefs ne forgea-t-on pas pou
lui ſuſciter des ennemis puiſſans ? J'a
pris plaiſir à peindre les hommes ver
tueux, & je n'ai fait qu'un *in-douze*
ſi j'avois caractériſé tous les vicieux,
j'aurois fait un *in-folio*.

Au reſte il ſera toujours vrai que tous les livres, même les meilleurs, peuvent être très-judicieuſement critiqués : une critique ſenſée & polie plaît ſouvent, inſtruit toujours, & n'offenſe jamais. Elle donne lieu à une apologie de même ſtyle, & ces petites diſputes litteraires cultivent l'eſprit & le nourriſſent en l'amuſant. Comment la raiſon déracineroit-elle nos goûts ? C'eſt tout ce que la vertu peut faire que de les élaguer. Dans ces livres qui ont été unanimement ad-

mirés, ſans en excepter ceux que je donne pour des modéles, dans ces livres qui nous entraînent, que nous liſons avidement, que nous reliſons cent fois, & dont grand nombre de traits plus marqués enlevent l'imagination, penetrent l'ame & enrichiſſent la mémoire, combien en trouve-t-on d'autres qui ſont aſſez négligés & fort éloignés du très-beau ? C'eſt le ſort commun de tous les hommes, & par conſéquent de leurs ouvrages. Il n'en eſt point de parfaits.

D'ailleurs il faut convenir que la critique eſt un frein neceſſaire pour contenir ceux qui nés ſans goût, ſans lecture, ſans talens, n'en ont pas moins la fureur d'écrire. Combien de téméraires hazardent tous les jours des fadaiſes qui révoltent la raiſon, & qui en ſortant de la preſſe s'en vont rapidement,

Habiller chez Francœur le ſucre & la canelle. *Boil.*

Mais auſſi un ſot peut critiquer un bon livre, comme un fripon peut decréter un honnête homme. A qui donc convient-il de décider du merite d'un ouvrage ? au Public.

ma reconnoiſſance par de nou
ſoins ; j'ai cru que le jeune hom
a bien fait ſes études, & qui ai
livres excellens de M. Rollin, eſ
venu à une bonne latinité, ſeroit
aiſe d'apprendre comment il doit
troduire dans le monde. J'ai cr
l'homme occupé de choſes ſérie
du ſoin de ſa fortune & ſur-tout de
ducation de ſes enfans, me ſauroit
gré de lui fournir le moyen de ſe dé
ſer & de les inſtruire. La politeſſe,
goût juſte & délicat, beaucoup de re
ligion, & une probité à toute épreuve
m'ont toujours paru les qualités les plu
eſſentiel es. En effet qu'avons-nous d
mieux à faire que de ſavoir vivre, d
penſer juſte, & de bien regler notr
cœur ? Mais combien de cœurs faux,
combien d'eſprits gauches, combien
d'hommes groſſiers ! Une éducation
attentive à tous égards m'a paru le
moyen le plus propre à arrêrer le pro-
grès de la corruption. Le défaut d'atten-
tion dans les peres & de docilité dans
les enfans, ſont les deux motifs qui
m'ont déterminé à écrire.

Depuis que je lis je n'ai rien vû de
plus beau dans la litterature que le livre
de la Bruyere. De là vient que je le
cite ſi ſouvent ; mais il ne convient

qu'à des hommes faits ; moi j'ai eſſayé de faire un homme. Son livre eſt plein, fort, nourriſſant ; tout eſt principe, maxime, ſujet de méditation. Le mien eſt plus développé, plus à la portée de ceux dont l'eſprit n'eſt pas encore tout-à-fait formé. Qu'on ne s'imagine pas pourtant que je me place à côté de ce grand homme : nous régentons dans le même College, lui la Rhétorique, moi la Sixiéme. J'ébauche la matiere, il la finit ; le principal objet de mon ouvrage eſt de tracer le plan d'une bonne éducation.

Je crois qu'un pere curieux de la perfection de ſon fils ne ſauroit lui inſpirer trop tôt ni trop ſouvent d'être vrai, bon, poli, de n'avoir point d'humeur : d'abhorrer le vice & la pareſſe, & d'aimer l'étude. La peine eſt courte, & le profit dure toujours. Cette premiere leçon convient dès l'enfance, & peut conduire juſqu'à quinze ans.

Alors il eſt tems que le pere judicieux redouble ſes ſoins, ſon attention, ſa dépenſe. Il doit hauſſer le ton, & ouvrir à ſon fils la porte du monde. Le moment eſt venu de faire concourir en lui tendrement & noblement tout ce qui peut perfectionner le caractere & la figure. Il faut ſur-tout lui

faire éviter pour toujours les ſuſpectes, & les hommes qui propres qu'à lui gâter le cœur prit. Il faut lui faire aimer le merce des plus honnêtes gens, préference, de ceux qui ſont au de lui ; le bien perſuader que c'e d'être mis proprement, mais mo ment, & qu'il ne s'imagine pas c les jeunes gens fous que le merit ſonnel dépende d'une vaine paru qu'il doit écouter avec attention, ler peu & parler juſte, ſuivre les pl grands maîtres en tout genre d'él quence, ne manquer ni beau Sermo ni plaidoyer d'apparat, ni diſcou academique, ni bonnes piéces de théâ tre. Qu'il doit lire, mais ne lire que des livres choiſis, & ſur-tout faire de bonnes remarques ; qu'il doit enfin partager ſon tems entre la lecture, ſes exercices, & les plaiſirs innocens qui ſont de ſon âge. Ce plan bien executé, j'oſe annoncer au pere de famille qu'il fera de ſon fils, s'il eſt bien né, un ſujet excellent, le ſoûtien de ſa vieilleſſe & la conſolation de tous ſes jours.

Ce n'eſt pas tout, le projet eſt beau, & le ſuccès eſt sûr, mais il demande trois précautions qui me paroiſſent déciſives. La premiere, c'eſt de ſe faire

rendre compte de l'emploi du tems & de l'argent pour éviter l'abus. La ſeconde, d'introduire le jeune homme dans des maiſons impoſantes ; ce ſont des gardefous qui l'empêcheront de tomber. La derniere, c'eſt de lui compoſer une petite bibliotheque de tout ce qu'il y a de plus propre à étendre & à orner l'eſprit, & par préference, de ce qui convient mieux à l'état pour lequel on commence à entrevoir en lui plus de talent & plus de vocation. La meilleure terre ne ſauroit fructifier ſans culture.

Ces devoirs étant bien remplis de la part d'un pere en qui la nature parle tendrement, par combien de ſoins un fils ne doit-il pas marquer ſa reconnoiſſance ? Quoi mon pere n'exige de moi que ma propre perfection ! puiſque je dois faire la récolte, il eſt bien juſte que je contribue au labeur. Jeune homme, ſi le cœur ne vous dit rien, il ne me reſte plus rien à vous dire.

Mais eſt-ce un travail immenſe que d'acquerir un peu de politeſſe & d'érudition ? Poſſeder Horace & ſavoir vivre, c'eſt tout ce que j'exige à quinze ans. Aſſurément je ne ſuis pas cher ; bien entendu pourtant que peu à peu le cabinet & l'uſage du monde feront

le reſte. Je citerai ſouvent Hor
mon propre goût & ſur le ſentim
P. du Cerceau.

J'étois pour Ovide à quinze ans
Je ſuis pour Horace à quarante.

En effet, par tout il eſt plein
morale ſolide, par tout il eſt o
traits brillans; quoi de plus be
exemple que la dixiéme ode du
livre? Le *rectius vives* nous pro
paix interieure qui ne peut être q
fruit d'un attachement inviolable à
prit de juſtice & aux bonnes mœur
l'*auream mediocritatem* nous apprend
moderer nos deſirs, le *littus iniquum* dé
ſigne bien une fortune faite à la hâte
& il me ſemble que le *benè præparatum*
pectus eſt une leçon bien ſalutaire dans
les diſgraces.

Dès qu'un jeune homme bien conduit a exprimé tout l'eſprit & tout le ſuc de Ciceron, d'Horace, de Virgile, il doit s'attacher avec une très-grande attention à tous les exercices qui conviennent à ſon temperament & à ſa condition. Je crois que le deſſein eſt très utile, mais quand on fait attraper un point de vûe, & ébaucher un plan, on doit en demeurer-là, à moins qu'on ne ſoit deſtiné au génie & aux fortifications; ſans quoi ſi l'on va

juſqu'à la peinture, on contracte un goût dangereux, on ſe ruine en originaux, & l'on reſte un original. Tel qui devroit ſavoir camper, juger, parler, ne ſait que peindre.

Pour la danſe, c'eſt un ornement qu'il eſt bon de ſe procurer, mais il ne dure qu'un quart d'heure; à trente ans on ne danſe plus, & alors c'eſt le plus petit merite du monde d'être bon danſeur; ce n'eſt pas que la danſe ſoit un exercice inutile; elle apprend à ſe préſenter de bonne grace, à marcher de bon air, à bien placer la tête & le corps, elle donne de l'oreille. Autrefois même on étoit charmé de voir bien danſer une courante. Seneque nous apprend que Scipion aimoit à danſer; & Louis XIV. le Prince de l'Europe le mieux fait, étoit le meilleur danſeur de ſon Royaume. Mais aujourd'hui qu'on ne va aux aſſemblées que pour courir comme des fous, ou pour faire le rôle de polichinelle; aujourd'hui que les jeunes gens s'étudient à devenir boſſus & à faire la révérence le pied en l'air, on ſe trompe ſi l'on croit aller au bal. C'eſt renouveller les bacchanales des payens, c'eſt aller au devant de la pleureſie. Liſez l'article du bal dans le Dictionnaire de Trévoux.

Je penſe mieux de la mu
une reſſource pour toute la
dès que l'on ſait déchifrer
faire ſa partie, c'en eſt aſſe
plus mépriſé qu'un homme
qui ne ſait faire que le muſ
fort à craindre qu'il ne joue
quand il faut monter à l'aſſa
ne fredonne à l'audience. Six
mes ſuffiſent ; il eſt auſſi util
ſe défendre que dangereux &
ſable de faire le gladiateur.
val eſt abſolument neceſſaire ;
an, c'eſt aſſez. On ne monte pl
tems que par amuſement, o
remplir le vuide du tems qu'on
pas mieux employer. Procure
tous ces ornemens, ils ſont gr
ils font honneur au pere & au fi
préferablement à tout attachez
la lecture.

Il faut ſur-tout ſavoir l'h
c'eſt de toutes les ſciences cel
on doit faire le plus de cas ;
témoin des tems, l'ame de la m
la lumiere & l'oracle de la veri
nous apprend la morale en nous
ſant des exemples de vice & d
pour ſuivre les uns & pour
autres. Rien même n'eſt plus à
que la faveur des Hiſtoriens

que leur plume eſt celle de la renommée & de l'immortalité. Enfin tout le monde devroit ſavoir l'hiſtoire, puiſqu'elle eſt faite pour tout le monde, & que ſon principal objet eſt l'inſtruction générale. Mais il faut ſavoir que la carte & la chronologie ſont moins des ſciences détachées que des parties eſſentielles de l'hiſtoire, ſans leſquelles on ignore les époques importantes & le théâtre des grands évenemens.

Vous qui voulez bien ſérieuſement tendre à la perfection, recueillez tout le fruit que vous pouvez tirer de l'éducation précieuſe que vous donne un pere tendre, connoiſſeur & attentif. Les momens ſont bien chers, mettez-les à profit. Vous êtes libre, ô l'heureuſe ſituation ! Qui ſait ſi quelque jour vous ne ſerez point poſſedé de la fureur d'amaſſer de l'argent ? Aujourd'hui faites valoir au centuple celui de votre pere, amaſſez du merite; chaque choſe & chaque occaſion vous en fourniſſent les moyens. Ne vivez pas au hazard, examinez, reflechiſſez, écrivez; & ſongez par avance que rien n'eſt ſi beau ni plus utile pour vous que de vous faire eſtimer par des endroits qui ne dépendent que de vous-même. Tôt ou tard les dons &

les talens ont leur part à la di
des graces, & l'honnête h
veut devoir ſa fortune qu'au
à la vertu.

Si l'on vous fait voyager, ne
blez pas à ces évaporés q
couru tout le monde & qui n'o
vû. Ayez toujours ſous vos
carte & l'hiſtoire du pays, a
quels en ſont la Religion, les
les forces, le commerce, la ſ
le cours des fleuves, la prop
l'étendue de l'Etat. Scachez-en
les révolutions, & voyez-e
peut tous les anciens monum
peu de courage, mon enfant, c
homme.

Vous ſavez ſans doute les
paux évenemens qui regard
hommes depuis leur création
Moyſe. Vous ſavez que les Heb
les Iſraëlites, les Juifs, & le p
de Dieu ne ſont qu'un même pe
& comme il n'eſt pas permis d'ig
tout ce qui tegarde un peupl
nous repreſentons par adoption,
examinerons tout ce qui lui eſt
d'important depuis que Moyſe l
tiré miraculeuſement d'Egypte, c
ple ſe trouva mêlé avec les Grecs.
verrons combien d'états ſe ſon

vez confondus dans tout ce qui s'eſt appellé la Grece. Nous ne perdrons rien de tout ce qui regarde cette Monarchie ſi renommée par la valeur, par la ſageſſe & par l'érudition. Nous verrons la petiteſſe & la ruſticité des Romains dans leur fondation en comparaiſon de la ſplendeur des Grecs. Après le regne des ſept Rois de Rome qui fut environ de deux cens cinquante ans, & la durée de la République qui fut de cinq cens, nous entrons dans les Céſars, & nous touchons à cette époque adorable du ſalut de l'homme. De-là nous paſſerons legerement ſur le regne des quarante Empereurs qui dura trois ſiécles, pour admirer & pour méditer Conſtantin le Grand.

A ce nom ſi réveré vous ſentez qu'il y a bien du plaiſir à étudier en galant homme. Vous franchiſſez les bornes où l'enfance vous reſſerroit. Vous êtes charmé du zele de Conſtantin contre les Donatiſtes dans les Conciles de Rome & d'Arles, & vous redoublez votre admiration au Concile de Nicée. C'eſt-là que l'Arianiſme eſt foudroyé, & que J. C. eſt déclaré conſubſtantiel à ſon Pere. C'eſt-là que Conſtantin le maître du monde, le premier du nom, & le premier Em-

pereur Chrétien, dépoſe toute
pe de la Majeſté pour faire plu
neur à l'humilité chrétienne. O
ce nouveau Proſelyte ſe confir
ſa foi, & confirmer la foi de
Il n'accepta qu'avec une poli
nie la place qui lui étoit dûe ;
voit par cette démarche qu'il n
ſoit pas de ſe trouver à la tête d
feſſeurs de J. C. ſi cruellement
par Arius.

Voulez-vous remonter à la ſo
ces prodiges ? C'eſt l'ouvrage d
Dieu inſpire à Conſtantin de cr
il croit. C'étoit à lui qu'étoit
la gloire d'arborer le premier l'
de la Croix, *in hoc ſigno vinces.*
a-t-il ſanctifié ſes drapeaux de
triomphant, que le Dieu de
vient à ſon ſecours. Maxence
de moitié que Conſtantin ſor
me ; il s'approche, il eſt battu
flexions jointes au ſouvenir d
ſecours que les Romains avoie
aux Juifs de la Grece, me fo
que Dieu avoit réſolu de tou
de faire de Rome la Jeruſa
Chriſtianiſme, & le ſiége pri
ma Religion.

J'admire encore Conſtantin
dans ſa nouvelle Rome autr

ſance, aujourd'hui Conſtantinople, & Stamboul chez les Turcs. Je me ſouviens en paſſant que Conſtantin I. la bâtit en 330. & que Conſtantin XV. ſurnommé Paléologue, la perdit en 1453. triſte époque pour le Chrétien!

Sur ces grands évenemens je partage mon attention entre le progrès de l'Egliſe & les évenemens des deux Empires. Je tombe enfin ſur l'Hiſtoire des Muſulmans. J'examine ce qu'ils étoient avant le quinziéme ſiécle, qu'ils prirent Conſtantinople; je parcours tous les évenemens de l'Europe ſur l'hiſtoire de chaque Etat qui la compoſe, & j'acheve ma courſe hiſtorique par ce qui concerne ma nation dont je me fais une impreſſion plus circonſtanciée, parce que ſes interêts me paroiſſent perſonnels.

N'oubliez pas de paſſer de l'Hiſtoire aux différens ſyſtêmes de Philoſophie, à quelque connoiſſance des beaux Arts & à la Fable; de là au Droit Romain, aux coûtumes particulieres, aux uſages, ſurtout à ceux de votre Province, pour ne point demander mal à propos, & pour ſavoir vous défendre: étudiez les interêts des Princes & les négociations, afin que muni des principes généraux & eſſentiels, vous

ne ſoyez neuf ſur rien, & que vou
ayez au moins l'ouverture neceſſair
pour tirer plus de fruit de l'attentio
que vous ſerez obligé de donner au
devoirs de votre état ; mais pour vo
délaſſer d'une ſorte de lecture q
vous pourriez regarder comme un tr
vail, liſez quelques volumes choi
dans tous les genres de l'aimable Lit
rature qui rafinent le goût en orn
l'eſprit.

A l'égard de la pluralité des L
gues, convenons que ſur cet ar
nos Voiſins ſont plus habiles que n
il n'en eſt point parmi eux qui ne re
dent notre Langue comme un ſur
d'agrément & de politeſſe ; & n
nous négligeons tous leurs idio
un point qui nous fait accuſer
gueil, ou ſoupçonner d'incapa
d'ailleurs, quand nous ſomme
gés de commercer en pays étr
nous tombons dans la néceſſité
ſervir de truchemens qui ſouv
hiſſent nos ſecrets, ou qui nous
mal ceux des autres. Et que me
de vivre ſous un Roi qui ſoi
de ſes Peuples, ſi mon inſuf
lui permet pas de me confier
rêts ? C'eſt tout à la fois une
honte & un obſtacle à la fo

gnorer tous les idiomes de l'Europe. Nous avons mille bonnes choſes en Eſpagnol, en Anglois & en Italien. On ne peut diſputer à l'Allemagne une profonde érudition ; ſi la Langue eſt un peu difficile, auſſi eſt elle plus néceſſaire, non ſeulement par reſpect pour la premiere Cour du Monde Chrétien, mais encore par rapport à nombre de Princes très-puiſſans auprès deſquels on peut être chargé de quelque commiſſion, & dont il eſt auſſi honorable qu'utile de mériter la bienveillance. Pourriez-vous vous ſouvenir ſans émulation, que Ciceron courut toute la Grece, & toute l'Aſie pour apprendre ?

Déja l'on a compris que cette Préface n'eſt que le *Compendium* de la Philoſophie dont je vais dicter les cahiers, & l'on juge bien par cet abregé qu'elle n'eſt barbouillée ni de *Ceſare Cameſtres*, ni de *Baralipton*. Elle ne ſentira point la pouſſiere de l'Ecole, & par-là même elle ſcandaliſera le tiers-ordre du pays Latin. Mon but eſt de ſaiſir le cœur d'un jeune homme avant qu'il s'embarque ſur la mer orageuſe du monde, où l'exemple ſéducteur & la vivacité des paſſions font faire ſi ſouvent naufrage à la vertu : principiis obſta. Il

faut préſerver, conſerver, a[illegible]
le caractere ; il faut que la rai[illegible]
vienne l'âge, ſans quoi la jeu[illegible]
tout à craindre. C'eſt ce qui a fai[illegible]
à un Auteur très-délicat,

Que c'eſt une zone torride
Qui coûte beaucoup à paſſer. *Le P.*

Si nous voulons que nos c[illegible]
ſoient de quelque utilité, comm[illegible]
par flatter l'attention de ceux q[illegible]
écoutent ; c'eſt le moyen le plus[illegible]
la fixer. Gagnons d'abord la con[illegible]
bientôt après nous gagnerons le[illegible]
Meſurons nos matieres & not[illegible]
ſur la pénétration de notre élev[illegible]
duiſons-le par degrés aux ſu[illegible]
plus intereſſans ; égayons ſurt[illegible]
raiſonnemens les plus forts p[illegible]
traits qui délaſſent l'eſprit & qui[illegible]
niment. Les ſentimens tiennent[illegible]
mieux, quand c'eſt l'eſprit qui l[illegible]
troduit dans l'ame.

On ne peut aſſez ſouvent ni en[illegible]
de façons rappeller aux jeunes[illegible]
l'idée de leurs devoirs. On blâ[illegible]
peut-être la maniere aiſée dont je[illegible]
une matiere ſi importante ; mais[illegible]
ſaurois me refondre, ni ſur ma[illegible]
niere de penſer, ni ſur le tour c[illegible]

donne à ce que je penſe : enfin je veux apprendre à un jeune homme à réfléchir. Il eſt vrai que portés à nous livrer à nos paſſions, nos réflexions les plus judicieuſes ſont ſouvent impuiſſantes ; mais ſi l'on ne doit pas ſe flatter qu'à force de réfléchir on parviendra à une ſageſſe conſommée, du moins avec le ſecours de l'âge qui apprend à penſer, & qui amene quelquefois le bon eſprit, on corrige aujourd'hui un défaut, demain un vice, & ſi l'on ne devient pas tout-à-fait ſage, on devient moins fou ; c'eſt, je crois, à ce moins de folie que ſe réduit la ſageſſe des hommes.

Nous ne ſommes ni aſſez raiſonnables, pour nous fixer à jouir des plaiſirs que la Religion permet, ni aſſez ingénieux pour corriger par le ſecours de la raiſon l'amertume de nos diſgraces. Otez de la raiſon cette affreuſe auſterité que lui prêtent ceux qui la craignent, parce qu'ils ne la connoiſſent pas, ou qui la haïſſent, parce qu'elle les bleſſe par l'endroit ſenſible ; ôtez de la paſſion ſon oppoſition au Chriſtianiſme, arrachez-en tout ce qui peut nuire à la réputation, à la ſanté & à la fortune ; aſſujettiſſez-la à des principes, & ne vous en laiſſez pas tyranniſer, vous

n'en deviendrez pas plus heur
un mot que la raiſon ſoit v
ſion dominante. Je crois que
la Philoſophie qu'un jeune
doit apprendre avant que la c
tion attente à ſon cœur : C'eſt
une aſſez louable occupation
ſonger à former un vraiment h
homme. Rien n'importe plus à l
re d'un Etat que de jetter dans l'a
ceux qui peuvent devenir d'ex
ſujets, les ſemences de la plus
vertu.

Il eſt vrai qu'on ne convert
mais tous les hommes, ils péc
toujours, & c'eſt une raiſon de to
écrire. Je crois pourtant qu'ils
corrompent de plus en plus que
qu'on ne leur tient que des diſcou
ſpiritualité, ou qui ſentent trop l'
le. La dévotion ou l'étude leur
également peur. Je prens une a
route, la ſeule qui me convient; j
fais point le docteur avec mon éle
je dépouille ma morale d'une ſéve
rebutante, je le flatte par les pla
innocens pour le ramener plus ſ
ment à ſes vrais interêts. Ce mo
m'a paru le plus ſûr pour percer
qu'au fond de l'ame.

A un pedant ou à un hypocrite,

poſer de la conformité entre les plaiſirs innocens & les bonnes mœurs, quel paradoxe ! Quelle héreſie ! C'eſt Epicure reſſuſcité. D'autre côté, la fougueuſe jeuneſſe traitera mon ſyſtême de viſion ; accoutumée depuis quelque tems à préferer la groſſiereté, l'ignorance & la débauche à la politeſſe, à l'érudition, au bon eſprit ; elle regarde le don des manieres comme une puérilité, le don de bien penſer comme un apprentiſſage academique, & la moderation des deſirs comme une vertu de Chartreux ; ainſi en cas d'examen & de cenſures de ces deux parts, je ſerois diſpenſé de répondre, puiſque les deux objections ſe détruiſent mutuellement.

D'ailleurs, les plus ſcrupuleux ſavent bien que le monde demande une autre éducation que le Cloître : & mon projet eſt de faire un galant homme, un parfaitement honnête homme, un homme de merite, un homme de bien. Que la jeuneſſe commence par ſe faire un eſprit de verité, d'équité & de droite raiſon, on ne peut pas lui demander moins. A ce commencement de caractere, ajoutez la bonté d'ame, le bon eſprit, le don des manieres, & le goût des bonnes œuvres, c'eſt tout ce que je demande

de vous ; & c'eſt par ces quatre
principales de caractere que j'eſſa
vous conduire au vrai merite.

A quelle extrémité la corrupt
monde nous réduit ! quelles p
tions elle exige ! il faut ruſe
l'homme pour le ſervir efficacem
faut entrer dans ſon cœur avec
faut prévenir ſes préjugés , c
moyen de les détruire ? il faut m
ſa pareſſe , & laiſſer pourtant q
choſe dans l'eſprit de celui qut
rebuté ne voudroit pas tout lire. I
à ſon gré montrer ou ſupprimer d
prit , faire briller le ſien aux dépe
nôtre , & recevoir comme une gr
ſa part la peine qu'il trouve à l
qu'on n'écrit que pour lui.

Jeune homme que je veux moi
ter qu'inſtruire , accommodez - v
mon eſprit , prenez aujourd'hui
vous convient , & gardez pour
plus avancé les réflexions qui ve
roîtront au-deſſus de vous. Rapp
toutes les ſaiſons de l'homme & to
états de la vie. Peut-être trouv
vous tout ce qui vous eſt utile dep
matin juſqu'au ſoir de votre âge
pour toutes les ſituations où vous
rez être : peut-être même que ce q
ra vraiment inutile pour vous , vou

roîtra neceſſaire par rapport aux autres. Aſſujettiſſez donc votre pénétration à l'étendue de mes ſoins, & prouvez par un redoublement de vertu l'efficacité de mon zele.

Un exemple bien reſpectable devroit, ce me ſemble, donner quelque autorité à mes conſeils. Peres de famille, réveillez-vous, multipliez vos ſoins, paitriſſez le pain de vos enfans avec le levain de la raiſon. Aimable jeuneſſe, ſentez une bonne fois tout le prix du merite perſonnel. Laiſſez loin de vous le tourbillon des pervers, formez-vous un excellent caractere, ſoyons tous amis, mais ſoyons encore plus amis de la vertu, & ſouvenons-nous tous enſemble d'un grand trait le plus propre à nous y conduire.

Philippe de Macedoine n'eut rien tant à cœur que l'éducation de ſon fils. De-là le choix d'un Gouverneur & d'un Précepteur l'élite de la Grece. Peres, voilà pour vous. Olimpias eut les mêmes vûes que Philippe : elle n'étoit pas moins curieuſe de la perfection d'Alexandre ; & comme ſi elle eût deviné qu'il deviendroit le vainqueur de l'Aſie & le modele des heros, elle tourna dès ſon enfance toutes ſes penſées & tous ſes ſentimens du côté de la grandeur. Elle

ne ſongeoit pas comme la p
femmes à faire de ſon fils *u*
tre ou un adonis : Meres, v
leçon : Enfans, voici la vôtre.
lexandre élevé par ces grand
eut défait Darius, la caſſette
enrichie de tout ce qu'il y ave
précieux en Orient, & qui
pourtant qu'à contenir des part
vint pour le vainqueur un co
reſpectable ſeul digne de conte
de d'Homere. Alexandre mé
moleſſe qui perdit Darius : il a
belles-lettres qui illuſtrerent A
& il eut une même avidité po
quence & pour la gloire. Que
de nous, proportion & ſubord
gardées, mette ſuivant ſon
exemple à profit : c'eſt tout le f
j'attends de mon ſyſtême.

Ne pouvant pas prévoir de c
té votre goût portera votre eſpr
puis mieux faire que de vous p
des réflexions utiles ſur la mati
s'offre quand j'écris. Remarq
mo ment avec moi juſqu'à que
on portoit la ſuperſtition avant le
tianiſme. Le jour même qu'Alexa
vint au monde, Eroſtrate, ce fou
meux dans l'hiſtoire, croyant s'im
taliſer brûla le temple d'Epheſe c

cré à Diane. Les fabuliſtes de ce tems-là ont dit que la déeſſe uniquement occupée de cette naiſſance, aima mieux préſider aux couches d'Olimpias que de ſauver ſon temple de l'incendie. Ne ſeroit-ce point ce ſoin officieux de Diane qui dans la ſuite auroit porté Alexandre à vouloir ſe faire diviniſer ? peut-on lire toutes ces extravagances ſans réflechir que les plus grands hommes ſont ſujets à de grandes foibleſſes, que les Princes ſont bien à plaindre quand ils ſe livrent à de lâches adulateurs, que les Dieux de la fable étoient bien bornés, & que le Temple d'Epheſe n'étoit pas bâti ſur la pierre dont parle S. Mathieu ?

Si vous me liſez avec ce bon eſprit dont je vous parlerai, vous ne croirez pas que par ces citations je veuille faire parade d'épiſodes hiſtoriques qui ſont ſus de tout le monde, mais je veux vous apprendre à lire avec fruit. Que ces exemples vous ſervent pour tout ce que vous lirez. N'oubliez pas ſurtout ce conſeil déciſif que je vous répeterai cent fois, faites de bonnes remarques. Donnez à cet uſage précieux du tems deux heures par jour, vous ne ſerez jamais homme inutile, vous vous ſuffirez à vous-même, & vous

amaſſerez de bons mater
Quelque trait que je c
ſtile que je prenne, jeune
eſt conſeil pour vous. Uſe
de celui que je vous ai don
ralité des langues. Rien
diſpenſer d'apprendre pr
à toutes la pureté & la dé
vôtre; & il n'eſt donné q
de parvenir à ce point fa
de la latinité. Le Latin bie
duit à l'intelligence des
vains, & le Latin joint au
déchifrer aiſément l'Eſpa
lien. De même ceux qui
bon Allemand ont une gr
ture pour l'Anglois, le H
les autres langues du No
rien du Grec, parce qu'i
qu'aux Savans de la premi
veulent remonter à la ſo
ferer le texte avec la tradu
rien ne m'étonne plus que
ques Savans farcis d'idiom
& qui ſavent à peine béga
leur eſt propre. Comment
devenir gens de merite, ſi
te leur vie à décliner & à
ils ne font pas attention qu
gue ne peut ſervir qu'à ap
choſes?

Quel triomphe pour la vertu ! il n'eſt point d'homme vicieux qui ne veuille la tranſmettre dans ſa famille. J'ai ſaiſi ce ſentiment qui fait ſeul le merite de ce Traité. Le pere que j'attaque ne quittera ni ſes paſſions ni ſes préjugés ; mais il me pardonnera les reproches que je lui fais, en faveur des conſeils que je donne à ſon fils. Si ce fils prend du goût pour des principes certains & pour des conſéquences juſtes, il ſubſtituera aux ſiens un nouveau ſyſtême d'éducation : & c'eſt le ſeul moyen de rendre les hommes tels qu'ils devroient être.

Je leur démontrerai que ce qu'on appelle la Philoſophie des honnêtes gens n'eſt autre choſe que le ſecret d'allier la ſageſſe & la gaieté, l'érudition & la politeſſe, la fermeté & la complaiſance, beaucoup de raiſon & un peu d'eſprit. Sans ſageſſe, on prodigue ſon repos, ſa fortune & ſa ſanté. Sans gaieté, vous écartez les gens aimables dont vous avez beſoin, & vous vous livrez au chagrin qui vous tue. Sans étudition, vous ne ſauriez vous ſuffire à vous-mêmes, & les fâcheux vous aſſomment. Sans politeſſe, vous reſtez comme un ours dans votre taniere, vous faites brutalement grand'chere,

& vous vivez ſeul. Sans fermeté, élemens ou les ſcélérats vous perſé tent, & le moindre revers vous ac ble. Sans complaiſance vous pa pour un feroce ou pour un tyran. S raiſon, vous n'agiſſez, vous ne p lez, vous n'écrivez que par capr Sans eſprit vous gâtez les meille choſes, & vous déplacez juſqu'à vertu.

Nous cherchons tous les moy de devenir heureux, ce ſentiment de l'eſſence de notre nature, & de t ce qui nous flatte, rien n'échape à treattention. Qu'on ſe marie, on att un fils. Juſques-là tout eſt dans l'or ſi on concilie ſes plaiſirs ſur ſes devo enfin ce fils vient, & le plus ſouv on confie ſon éducation à nn hom groſſier qui ne ſait pas lire. Pourqu le bon marché fait tout prendre, & ne veut pas réflechir qu'on ne ſau aſſez payer un excellent préceptet voilà le premier principe du mal. L' fant de ſon côté craint ſon theme co me le pilote craint l'écueil. Cicer Virgile & Horace ſont ſes grands en mis: s'ils l'accuſent de pareſſe, il traite de calomniateurs, & le préc teur de boureau. Enfin il eſt peu de p cepteurs capables de convaincre la j

neſſe que l'étude n'eſt ni un métier ni un fardeau, que c'eſt une peine courte & legere, qu'elle ouvre l'eſprit, & qu'elle nous rend propres à tout. Le maître ſouvent plus borné que le diſciple ne l'inſtruit qu'à la façon des perroquets. Il ne ſait point applanir la voie ni adoucir la dureté des termes. Jamais de ces traits hiſtoriques qui trouveroient ſi bien leur place dans la converſation. La matiere qu'on traite, & l'eſprit de l'écrivain ne ſont point ſentis; cependant la traduction eſt faite, la leçon eſt répetée, l'écolier gagne l'image, le pédant s'aplaudit. Avec tout cela le précepteur mal choiſi par avarice fut toujours & ſera toujours un ſot, & l'enfant qui promettoit, mal dirigé, reſte un ignorant. Ce déſordre finira quand on changera de ſyſtême.

Quel affreux renverſement ! mille gens diſtinguent fort bien l'eau de la Barbade de la *fine orange*, & donneroient des leçons de trictrac & d'échets, qui ne ſauroient définir un ſubſtantif & un adjectif. On veut ſavoir les choſes, & on eſt effrayé de la maniere de les apprendre. Si j'avois dit aux Dames d'Allemagne qu'aimer eſt le plus joli verbe du François, que tendreſſe & beauté ſont les plus ri-

ches ſubſtantifs de notre langue, &
conſtance *éternelle* eſt un adjectif
parmi nous, elles m'auroient re
comme un précepteur aſſez galant.
ſi je dis tout uniment à nos Dame
toutes les choſes de la vie ſont a
de ſubſtantifs, & que l'adjectif e
petéte qui exprime la qualité de cl
choſe : ſi j'ajoute que deux adj
ne ſauroient former un ſubſtantif
me prendront pour un ſecond *Tr*
En un mot nous craignons d'apr
ce que nous devons ſavoir. Nc
voulons pas remonter juſqu'à la r
des choſes, On hait les principe
ſe croit aſſez habile quand on ſ
fleurer le bon de la ſuperficie. (
veut pas parler mal, & on ne ve
apprendre à parler bien : on ne ve
ſavoir définir, & on voudroit raiſ
juſte. C'eſt de cette contradiction n
ſtrueuſe que naiſſent tous les barba
mes dans le langage, & tous les ſop
mes dans le raiſonnement. Ceci r
qu'un canevas : J'ai tâché de le rem
en nourriſſant & en multipliant
Chapitres.

J'ai lû & relû ce Traité avec
d'attention que jamais, non en Au
qui s'admire, mais en Ecrivain
cherche de bonne foi à connoître

fautes & à les corriger. Je ne voudrois avoir plus de talens que pour contenter plus parfaitement mes Lecteurs. Je ſuis homme, donc je ſuis foible, & je puis ſans honte avouer ma foibleſſe. J'attendois mes derniers exemplaires avec quelque empreſſement ; j'avois même emprunté de nos meilleurs Ecrivains les embelliſſemens qui me paroiſſoient convenables pour introduire mon Livre chez les curieux plus honorablement que la premiere fois. Hélas ! j'eus peine à le reconnoître, tant il étoit mutilé, & je ne pûs m'empêcher de jurer tout bas.

En effet, quoi de plus rebutant pour le Lecteur, que d'être obligé de deviner une periode traveſtie, & de rétablir une conſtruction deshonorée par une ponctuation ridicule ? Ce défaut plus important qu'on ne penſe, pourroit gâter les livres les plus reſpectables, & dont nous tirons nos regles les plus infaillibles pour les mœurs. La régularité ou l'irrégularité de la ponctuation rendent le même texte ſuſceptible de deux interprétations diamétralement oppoſées. L'eſprit vivifie, mais la lettre tue : tout le monde ne ſait pas bien lire ; & ſi la ponctuation eſt très-importante dans la langue

Latine, mille fois plus abondan
plus énergique que la nôtre, com
le François peut-il être entendu
l'Impreſſion le défigure?

Mais enfin la pénétration des
noiſſeurs a ſuppléé en ma faveu
fautes de cette eſpece, & il y a
de ma part de la mauvaiſe hameur
plaindre amérement de ce que l
blic a obligeamment pardonné.
ſerai pas ſi indulgent ſur mes pr
fautes, je les ai ſenties, je les a
& j'ai tâché d'en réparer une p
car combien en reſtera-t-il encor
l'exactitude toujours la dupe d
mour propre, n'aura pas même r
quées? On ſe pardonne un tour
tueux en faveur d'un joli trait, c
crifie la raiſon à l'eſprit: tous l
teurs en ſont là: mais pourquoi
réflexion? on m'a compris dans l
ſtie générale.

Je ſuis tombé dans des négli
grammaticales que tout autre Ec
plus clairvoyant & plus circonſpe
moi auroit apperçues. Il eſt vra
ſouvent il en échappe de pareille
legereté de la plume, qui quan
prit eſt de belle humeur, vole r
ment de periode en periode. Ch
a ſes termes favoris, & on ſe

ſtile d'habitude. De là des tours & des expreſſions qui reviennent ſans ceſſe malgré l'Auteur. Tantôt occupé à exprimer un ſentiment ou à polir une penſée, tantôt plus attaché aux traits qu'à la draperie, je n'ai point réflechi que quand on peint d'imagination, on employe trop ſouvent les mêmes couleurs. Une idée que je trouvois heureuſe aidoit à la vivacité à me ſéduire. Enfin je ne me ſuis apperçu qu'après l'impreſſion de ces répetitions involontaires qui gâtent le ſtile : les réflexions les plus judicieuſes, & le narration la plus coulante ont également beſoin des graces de la varieté.

Les défauts dans le plan ſont plus importans & moins pardonnables, parce que la vivacité ne peut pas ſervir d'excuſe, & que le parfait arrangement d'un ouvrage eſt la preuve la moins équivoque d'une bonne judiciaire. J'ai eu tort de laiſſer ſubſiſter pour le premier Chapitre de mon Livre ce qui n'en étoit que le diſcours préliminaire. C'eſt porter trop loin la ſingulariré que de comprendre dans le corps d'un ouvrage ce qui eſt neceſſairement un hors-d'œuvre. Cette faute de ma part eſt d'autant plus groſſiere, que je ſuis convenu dans la ſeconde édition que ce premier Chapi-

tre n'étoit que le *Compendium* d
bregé de ma philoſophie. Cette
tradiction de ma part ne pourro
pas s'appeller par un Philoſophe
riſte *contrarium iu objecto* ? Je
donc le nom de Chapitre à celui c
face. L'enflure des mots ne fait
valeur des choſes.

Voici ſelon moi la plus gr
de mes fautes. A peine mon
ſavoit bégayer l'idiome des L
que je le conduiſois en homme d
âge, ſans réflechir que j'écrivoi
un homme de quinze ans. Je ver
dire que j'eſſayois de faire un ho
& je croyois parler à un homm
Tout le monde ſçait qu'un di
ment juſte & délicat ſur les ou
d'eſprit eſt le fruit le plus pr
qu'on puiſſe tirer de l'éruditior
eſt vrai que ſans cette juſteſſe d
on ne ſauroit acquerir les gran
de bien penſer, de bien parler, d
écrire. Or ces dons ne ſont aſſu
pas à la portée du jeune homm
l'eſprit s'émancipe, mais dont la
n'a pas encore atteint ſes années
jorité. Je devois donc lui donne
ques conſeils ſur les moyens de
querir. Vouloir conduire quelc
la perfection ſans lui frayer le c

qui y mene, c'eſt paſſer du commencement à la fin, *omiſſo medio* : c'eſt reſſembler à ces faux Prêtres qui uſurpent le Sacerdoce *per ſaltum*. Il ne faut pas d'avis trop élevés à un homme qui commence ; & de l'aprentiſſage au chef-d'œuvre, l'intervalle eſt grand.

Au commencement de cette Préface j'ai montré qu'une fade critique ne m'ébranloit pas : ici je donne un exemple de la ſéverité avec laquelle on doit ſe critiquer ſoi-même. Mais ce n'eſt pas aſſez de ma part de ſentir & d'avouer mes torts, je dois ſur tous les chefs une ſorte de ſatisfaction ; & je ſouhaite qu'on la trouve dans les changemens que j'ai faits, & dans le nouveau Chapitre que je donne par ſupplément ſur les premiers élemens de la litterature. Je ſai qu'il eſt difficile de remplir des lacunes : il en coûte pour ajuſter un milieu entre ce qui le précede & ce qui le ſuit ; nous ne voyons même perſonne qui veuille finir l'ouvrage d'un autre. S'il eſt mauvais, il ne mérite pas qu'on l'acheve ; & s'il eſt au mieux, on ne veut point travailler d'après un grand Maître. Le Roman de Voiture, & le Virgile traveſti de Scaron ſont reſtés imparfaits. Si j'avois été meilleur Architecte, j'aurois mieux entendu le

deſſein & l'execution : je n'au
été obligé d'épaiſſir mes fond
& de travailler dans œuvre.

Pourquoi voit-on tant d'ig
de pareſſeux, de libertins, d'
groſſiers & inutiles ? C'eſt q
met point à profit cet âge fort
j'oſe appeller intermédiaire e
détails répugnans de la ſcho
& les vûes ſérieuſes d'un établi
On peut dire en géneral qu'u
homme eſt auſſi charmé d'avoir
claſſes à quinze ans qu'un porte
ſe débaraſſe de ſon fardeau ; il
plus que de cent lieues le Colle
vient de quitter, il en abhorre
venir, il ſe croit tiré d'eſclav
ce nouvel affranchi ne s'occu
que de ſes exercices, de ſon ent
le monde, des agrémens exte
des plaiſirs folâtres, de la con
des jeunes fous, & de la neceſ
chaine d'opter entre l'épée &
Dans le fort de cette ſéduction
te eſpece, que devient cette p
érudition dont les premiers
lui ont coûté tant de tems &
ſoins ? C'eſt un avorton qui pé
que de naître ; c'eſt une fleu
fane avant que d'épanouir : ſ
au foin qui croît ſur le toit d'

vaiſe chaumiere, & dont on ne recueille rien, *ſicut fœnum tectorum, &c.* Je ſai que ce trait du Prophete Roi regarde plus les pervers que les ignorans, auſſi je n'en tire qu'une comparaiſon. Si on en veut voir la traduction litterale, on la trouvera dans Malherbe ; mais je crois qu'on me ſaura bon gré de rapporter du moins ici ces quatre beaux vers de Heſnault.

Toi qui meurs avant que de naître,
Aſſemblage confus de l'être & du néant,
Triſte avorton, difforme enfant,
Rebut du néant & de l'être, &c.

Les jeunes gens donnent dans deux extrémités étonnantes. Si on tâche de leur inſpirer du goût pour les belles-lettres, ils croient qu'on veut les remener à pas d'écreviſſe juſqu'à la mécanique de la Grammaire, ou qu'on va les élever par degrés juſqu'aux langues Orientales. Ils ne ſavent pas que le Rudiment du monde eſt le plus néceſſaire de tous les livres. Mais celui qui a un peu de ſéve & de raiſon penſe bien autrement. Il veut ſavoir l'étymologie des termes qui lui avoient fait peur, & il ne veut pas ſe reprocher d'avoir perdu dix ans de ſa vie à défricher un champ raboteux. Il veut connoître à

fond ces illuſtres morts qu
qu'entrevus, & dont il av
commerce. Il forme ſon eſp
tichit aux dépens du leur. Ce
trouvé un métier pénible, lu
plus beau de tous les Arts. L
découverte, & il creuſe. Le
cultivé, & il recueille au cen
fin il s'introduit courageuſe
le ſentier qui mene à la gloir
là que commencent les prodige
mulation, ſans laquelle on ne
pas de Grands hommes.

Voilà ce que j'attends des ſ
mables & dociles qui voudro
me regarder comme leur ami,
quelque utilité de mes conſeil
me réjouir avec eux, qu'ils s'inſ
avec moi. Il ne s'agit entre no
décliner *Muſa*, ni de ſoutenir
lege Royal une Theſe en lang
braïque. Je ne leur propoſe qu'
lieu judicieux & amuſant entre
rance & le profond ſavoir. J'adr
hommes vraiment doctes con
vrais dévots. Mais je ſuis ſi p
qu'il eſt peu de ſavans qui d'
ayent du mérite, que j'ai toujour
de me gâter le peu que j'ai d'eſp
je me hériſſois d'un ſavoir inut
Chevaler de Cailly penſoit de r

Dieu me garde d'être ſavant
D'une ſcience ſi profonde :
Les plus doctes le plus ſouvent
Sont les plus ſottes gens du monde.

Il faut ſavoir, mais préferablement à tout, il faut ſavoir vivre. Je crois qu'on a l'eſſentiel de la ſcience quand on ſait tout ce qu'un galant homme doit ſavoir, quand on a aſſez de fond pour bien remplir les devoirs de ſon état, & aſſez d'acquis pour être ſouhaité dans un monde poli. En un mot, je demande un eſprit plus orné que ſurchargé. Mais pour ſe former l'eſprit que je ſouhaite, il faut une grande juſteſſe & une grande délicateſſe de goût, & c'eſt ce qui fait que le vrai merite eſt ſi rare. Ce goût ne ſe peut gagner que par le commerce des livres choiſis & des honnêtes gens, de ces gens qui nous gagnent le cœur en nous inſpirant le deſir de leur reſſembler. Ces hommes ſeuls propres à piquer l'émulation d'un jeune homme bien né, vous ne les verrez point donner dans les obſcenités, dans l'équivoque, dans le quolibet, dans la fadaiſe, dans l'eſprit romaneſque. Ces fades ornemens ne devroient ſe débiter que ſur le Pont-neuf. Tout cela ſent le goût dépravé & le faux bel eſprit.

Ces deux défauts, tout odieux
ſont, gâtent bien des caracteres.
Dames ne ſont pas moins inter
que nous à s'en garantir. Non q
veuille être leur Pédagogue ;
d'elles que nous tenons la manie
bien écrire & de bien parler. Elle
une Rhétorique naturelle qui l
penſe de l'étude ; & ſi celles qu
nées avec d'heureuſes diſpoſition
loient ſubſtituer de bonnes lect
de fades Hiſtoriettes & à de m
bles Romans, la ſage défianc
préſomption, & des principes ſi
préjugés & à l'entêtement ; e
trouveroient de niveau avec t
femmes illuſtres dont le Catal
trouve dans tous les livres. Ces
ſavoient beaucoup, mais elles n'
pas *les femmes ſavantes* de M
leurs talens étoient précieux
elles n'étoient pas *des Précieuſes*
les, & *Triſſotin* n'avoit pas été
Précepteur.

Je voyois autrefois avec admir
nombre de femmes diſtinguées
dès cinq heures du matin pour e
dre nos grands Orateurs. Je v
les jeunes gens former entre eux
tites Académies, prémices heure
merite naiſſant ! On ne rougiſſo

alors d'avoir de l'eſprit. Aujourd'hui ce goût eſt uſé, cette mode eſt paſſée : il ſemble même qu'il y ait du danger à devenir homme de merite. De-là vient qu'imperceptiblement les belles-lettres vont rentrer dans le chaos d'où les tira le Cardinal de Richelieu. Le tems des Homeres, des Plautes, des Pindares, des Anacréons, des Demoſthenes, voilà la gloire des Grecs. Le ſiécle d'Auguſte, voilà la gloire des Latins. Le Regne de Louis XIV. voilà la nôtre. Mais peu curieux de la conſerver, la pareſſe & les plaiſirs nous replongent dans l'ignorance. Il eſt vrai que nous avons encore aujourd'hui de grands ſujets dans tous les genres, mais ils ſont plus rares faute d'émulation.

Nous admirons encore un peu, mais inſenſiblement nous en perdrons l'habitude. Un changement ſi ſubit démontre ſans replique la décadence du bon goût, dont le P. du Cerceau parle ſi bien. Cette décadence ne ſe borne pas à deshonorer l'eſprit, elle s'étend à toutes les parties de l'éducation, & c'eſt ce qui déſole les partiſans du mérite. Je croi pourtant qu'un bon Gouverneur auroit grand plaiſir à former des éleves dignes de ſes ſoins. Pourquoi donc le ſuccès eſt-il ſi rare ?

C'eſt qu'il demande deux hom
qui ſache inſtruire, un qui
écouter.

Mais quel homme eſt aſſez hab
Pour hâter un eſprit tardif,
Ou contenir un eſprit vif?
Ce chef-d'œuvre n'eſt pas faci
D'ailleurs la Jeuneſſe indocile
A des yeux & ne veut pas voir,
Et rebutée au moindre obſtacle,
Elle voudroit par un miracle
Ne rien apprendre & tout ſavoir.

Je ne ſai ſi j'aurai bien placé
ſupplémens. Un de ces morts avec
je ſuis en commerce, m'avertit de
pas coudre de la bure avec de la pou
pre. Le conſeil eſt judicieux; mais
qui eſt-il donné de le ſuivre? A tou
hazards. Fidele ſectateur d'Horace
j'ai tâché de réunir par tout l'agréabl
& l'utile. J'avois ſondé le gué à la pre
miere édition, je me ſuis démaſqué
la ſeconde, à la troiſiéme je m'enhar
dis: j'augmente mon Livre, la matier
eſt vaſte, & mon zele eſt ſans borne
Cette diſpoſition me tient lieu d
talens.

On dit toûjours bien ce qu'on dit,
Quand le cœur fait parler l'eſprit.

Il eſt pourtant vrai qu'un livre qui ſe fait jour en faveur de la nouveauté, paroîtroit bien meilleur, ſi le Lecteur & l'Ecrivain ſe trouvoient même intention, même pénétration, même façon de penſer. Ce Traité auroit beſoin plus que tout autre ouvrage, de trouver cette convenance que je crois une eſpece de ſympathie. O que cette ſympathie d'eſprit auroit de pouvoir ſur le cœur! Les nœuds ſecrets dont parle Corneille, qui nous préviennent ſubitement, & qui ſont les commencemens d'une liaiſon imprévue, peuvent ſe rompre auſſi rapidement qu'ils ſe ſont formés. Un travers dans l'humeur, un entêtement, trop de ſechereſſe dans les manieres, la difference des ſentimens, un rien enfin détruit en moins d'un quart-d'heure ce que le premier mouvement avoit produit. Il n'en eſt pas de même de cette ſympathie, qui procede non ſeulement d'une phyſionomie qui plaît, mais encore de la conformité dans la façon de penſer, & du même goût pour la litterature. Le mérite qu'on reconnoît ou qu'on ſuppoſe dans l'Ecrivain, juſtifie la prévention du Lecteur. Son eſtime lui paroît moins hazardée, & quelquefois devient par gradation le fondement légitime de la

tendre amitié. Que j'aimerois
ſi un connoiſſeur en me liſa
noroit

De ce je ne ſai quoi qu'on ne peut
. . . . . .

Balthaſar Gracian dit excell
qu'il y a une parenté de cœ
genies, que cette ſympathie
meure pas à l'eſtime, qu'elle v
la bienveillance, d'où elle a
fin à l'attachement : qu'elle
ſans parler, & qu'elle obtien
commandation.

J'ai lû en quelque endroit
permis à la vertu de ſouhai
réputation ; à plus forte rai
on permettre aux Ecrivains
paître d'un peu de fumée. De
bien de recherches, de vei
travaux, combien de feuill
chées vingt fois ! Souvent
qui paroît le plus aiſé, eſt
coûté le plus ; il faut bien
pour ne laiſſer voir que du
& malgré toute cette étude o
que trop ſouvent le ſort,
Rouſſeau vous parlera dans la
vous écrivez par penſées dé
cette maniere ne convenoit

diſcours qui doit être ſuivi. Si vous ſuivez trop votre ſujet ? vous ne connoiſſez pas l'heureux enthouſiaſme. Mêlez-vous l'un & l'autre ? Une *précieuſe* dira que votre ſtyle n'eſt pas décidé. Revenez-vous quelquefois à la charge pour faire plus d'impreſſion ? Vous tombez dans des redites ou des déplacemens. En un mot les prétextes ſpécieux ne manquent jamais à la critique, ſurtout quand elle eſt ſoutenue par l'eſprit gauche ou par le mauvais goût. Que peut faire de mieux un Ecrivain qui ne ſe déconcerte pas aiſément, que de s'en dédommager par la flatteuſe eſperance d'être honoré de l'approbation du Public ? C'eſt le ſeul piége que m'a tendu l'amour propre ; & c'eſt le ſeul prix que j'ai oſé attendre de mes ſoins. Rien ne pourroit me flatter autant, que d'inſpirer aux jeunes gens du goût pour le vrai merite.

Malgré toutes les raiſons qui m'ont déterminé à groſſir conſidérablement mon Livre, peut-être aurois-je bien fait de m'en tenir-là ? Le Public étoit content, le ſera-t-il encore ? Les goûts changent, l'eſprit eſt quinteux, l'imagination ſe refroidit, toute beauté s'uſe ; & juſqu'au titre d'un ouvrage, en tout on voudroit du tout neuf. Il eſt

vrai que mon plan étoit irrégu
mais auſſi je n'ai pû répater cette
gularité qu'en traitant une matie
che, ennuyeuſe, & rebattue
fois. N'eſt-ce point corriger un
par un autre défaut, & devo
m'expoſer à devenir fatiguant pa
connoiſſance?

Quand mon Livre parut, j'eus
que le titre ne révoltât. Je le tr
trop impoſant; & s'il eſt dangere
donner des conſeils qu'on ne no
mande pas, je devois encore
dogmatiſer ſur une matiere vaſte,
regarde comme arbitraire, & d
n'ai qu'une legere teinture. J'avo
titulé cet Ouvrage la vraie Philoſ
pour tous les âges & pour toutes
tuations de l'homme: mon c
Examinateur M. de Fontenelle
que ce titre effrayant ſentoit tr
cole; il décida, j'obéis, & j'égay
raiſonnemens. Heureux ſi en éc
ſur le vrai merite, j'avois attrap
de former le cœur & l'eſprit.

Le cœur n'a beſoin que de
mens, mais l'eſprit a beſoin de
pes, & c'eſt à ces principes que
ſuis attaché dans mon Chapitr
veau. Peut-être qu'à ce moyen
déſarmé les Cenſeurs qui vo

trouvet plus de nerfs dans mon ouvrage, & qui me demandoient une diſtribution plus géometrique ; mais auſſi qu'ils ne forcent pas toujours l'eſprit & la raiſon à ſe trop aſſujettir à la regle du compas : des conſeils, ſérieux il eſt vrai, mais offerts d'une façon legere & avec cordialité, ne ſont pas une leçon de Mathematiques.

J'ai compris qu'il faut former l'eſprit avant que de l'orner ; c'eſt la pierre angulaire du mérite. Il ne s'agit pas de ſe faire un clinquant d'allégories & d'antitheſes ; il faut apprendre à bien parler, c'eſt la rhétorique du monde. Il faut raiſonner juſte, c'eſt la vraie Philoſophie. Il faut abhorrer les lectures obſcenes & le commerce des impies & des libertins, c'eſt le ſeul moyen de conſerver la pureté des mœurs. Il faut aimer les Livres exquis & les honnêtes gens, c'eſt la ſource de la politeſſe, du goût & de l'érudition. Voilà l'eſprit de mon Livre, & c'eſt dans les jeunes gens ce concours heureux que j'appelle le rudiment de la ſageſſe. On peut bien paſſer cette métaphore à un Profeſſeur d'eſpece ſinguliere, & à un Auteur de nouvelle édition. Pourrois je craindre de faire le rôle de Maître ès-Arts, ſi je plaiſois aux hommes choiſis ?

J'ai déja accoutumé l'oreil
termes d'axiome, d'hypothe
ſubſtantif. Il m'en eſt échappé q
autres qui ſont neceſſairement
tier; & je me juſtifie de cette
ſur l'exemple de la Fontaine.
il rajeuniſſoit un vieux mot,
fourniſſoit une rime, ou qui rac
ſoit ſa Fable par un tour plus lac
il peſtoit contre l'uſage qui av
ſcrit ce terme : mais enfin ce
étoit bien placé. C'eſt grand dor
dit-il, qu'on ait répudié ce mot

Il m'a toûjours paru d'une énergie ext

M. Rouſſeau en lâchant t
foudres du Parnaſſe contre le
me impoſteur, auroit-il beſoin
faire entendre, de nous peir
eſprit de travers, dont tous les
nemens ſont gauches ? Si pou
concevoir les choſes, on ſe
termes qui ſont uniques, eſt-ce
dantiſme ? Ne ſauroit-on en
dre l'étymologie, ſans gagner la
ne ? Je ſai qu'il eſt plus agréa
retenir une ſcene d'Andromaqu
fragmens de Quinault : auſſi les
de l'école ne ſont-ils pas faits
ruelle. Mais j'en reviens-là ; il

tout remonter aux principes. C'eſt à l'Ecrivain circonſpect à ne pas ennuyer en inſtruiſant. Les meilleures choſes déplacées perdent tout leur prix. Quintilien donne là-deſſus une leçon bien utile à ceux qui ſe mêlent d'écrire. *Non tam refert quid dicas, quam quo loco.* C'eſt ſur cette regle que j'ai corrigé cette troiſiéme édition.

J'ai peine à entamer ce qui me reſte à dire, pour rendre complet l'argument de ce Traité. J'ai crû devoir ajoûter des exemples de ma façon, aux conſeils que je donne ſur la litterature. Ces exemples ſont de deux eſpeces, mes amuſemens & mes occupations. Pendant quatre ans que les affaires du Roi me retinrent à la Diette de l'Empire, je me fis un devoir de remplir utilement le vuide de chaque jour, & je commençai par crayonner le plan du livre auquel on a fait grace. Cette premiere idée m'en fit naître une ſeconde, qui demandoit moins d'attention. Je ramaſſai ce qui m'amuſoit & ce qui m'occupoit alors, & j'y joignis ce que j'avois fait de plus ſupportable depuis ma tendre jeuneſſe. Voilà les materiaux d'un ſecond ouvrage, non de même goût que le premier, mais de même encre & tendant à même

fin. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas éga
fait pour tout le monde, mais
plus inſtructif pour ceux que
conſtances particulieres peuven
ger dans la même ſituation où
trouvois. Ainſi amuſant pour que
uns, plus utile aux autres, les
gens pourront former le deſſein
re légerement dans tous les go
dans tous les genres, & parver
grand art que je n'ai point attrap
paroître homme de mérite.

Cet art qui paroiſſoit effrayer l
fillanimes, n'eſt pas auſſi difficile
querir que l'on croiroit au pr
coup d'œil ; il ne s'agit que de
loir & ſavoir profiter de ce
voit tout les jours. Eviter les déf
imiter les vertus, mettre à pro
lecture & l'uſage du monde, co
tre la folie, adorer la ſageſſe,
emplette de mémoire, d'eſprit
goût : à ce moyen l'eſprit le plus
ché pourra faire fortune avec le
imparfaits. Si l'on en vouloit eſ
l'oiſiveté feroit moins de vicieux
république des lettres feroit
peuplée.

Les goûts ſont ſi differens,
n'eſt pas poſſible qu'un ouvrage ſo
tout du goût de tout le monde;

par la même raiſon il n'eſt pas poſſible que chacun ne trouve pas quelque choſe qui lui convienne dans celui que je propoſe ; & ſi l'oreille bien délicate n'eſt pas toujours chatouillée, du moins la plus ſcrupuleuſe ne ſera bleſſée en nul endroit. Au reſte ceux qui ſavent bien lire, doivent ſavoir un peu deviner. Il ne faut jamais dire que la verité, mais il ne faut pas toujours la dire.

Je ſai que le manuſcrit dont je hazarderai peut-être l'impreſſion, venant à ſe placer à la ſuite d'un ouvrage ſuivi, intereſſant, & déja goûté, ne paroîtroit pas aſſez aſſorti au Traité du vrai Mérite ; mais auſſi j'ai laiſſé entrevoir que mon deſſein étoit d'inſpirer à ceux qui me ſuivront, de ne ſe pas endormir dans l'ignorance & dans l'inutilité.

Les peres, comme on ſait, ſe flattent aiſément.
Mad. de Villedieu.

Je ſai encore qu'un *in-folio* d'ouvrages d'eſprit, fuſſent-ils de main de Maître, pique moins la reconnoiſſance de ceux qui nous ſuccedent, que nombre de zero utilement multipliés. Combien de gens préferent les Comp-

. . . . . Qui ſait pour tout
Cinq & quatre ſont neuf, ôtez deux,
. . . . . Bo

Mon héroïne s'écrie admira

Il eſt paſſé ce tems où d'un bon mot,
Stance ou dixain l'on payoit ſon écc

Et Quinault étoit bien plus
raſſé de l'établiſſement de ſes fil
de fournir des paroles à Lulli :

Mais à ſuivre Apollon on ne s'enrichi
C'eſt avec peu de bien un horrible dev
De ſe ſentir preſſé d'être cinq fois bea
Quoi cinq actes devant Notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir
O Ciel ! peut-on jamais avoir
Opera plus fâcheux à faire ?

Enfin chacun a ſon aſcendant,
ſuivons l'étoile qui nous guide
quand nous écrivons, des vûes
bles peuvent juſtifier le projet,
la bonne volonté ne répare pas
ſuffiſance.

Pline dit qu'il vaut mieux ne rien faire, que de s'amuſer à faire des riens. Mon Traité a plu aux honnêtes gens ; ils ont pris plaiſir à s'y reconnoître. Il a plu aux autres, qui charmés de paraphraſer les défauts d'autrui, ne reconnoiſſent jamais les leurs. Mais ici comment ſoutenir l'index auprès d'un cenſeur trop ſévere, ou de ces eſprits ſubtiliſés qui ne veulent que du merveilleux? Ce que j'ai fait à Ratisbone importe-t-il au Public! Mes badinages poëtiques valent-ils l'impreſſion ? Comment les concilier avec un Traité de Philoſophie, & avec la préference que je donne à la proſe ? Voici ma réponſe.

Pour badiner quelquefois avec les Muſes, il n'eſt pas neceſſaire de faire auſſi-bien que les Maîtres de l'art ; & les délaſſemens de l'eſprit ne déſignent point un Poëte de profeſſion. Le ſtyle épiſtolaire ne demande pas l'éloquence des Patru, & l'on peut ſans mourir d'ennui, apprendre quelque choſe du Corps Germanique. Enfin, je fais le métier d'un Maître à écrire, qui écrit le mieux qu'il peut, mais qui n'eſt pas obligé de ſavoir peindre. Soit en vers, ſoit en proſe, on eſt accoutumé à ma diction. Les premieres graces du Public me permettent d'en eſperer de

nouvelles ; & ſi l'on doit blâmer la préſomption, on doit pardonner la confiance.

Il eſt encore vrai que l'âge, la ſituation, l'occaſion peuvent faire valoir des amuſemens, qui réduits à leur juſte valeur, ne reſtent tout au plus que de jolies bagatelles ; mais tout devient ſérieux, quand il eſt inſtructif. A ceux qui ont l'eſprit mauvais, les choſes paroiſſent des riens : pour ceux qui ont l'eſprit bon, les riens deviennent des choſes On profite de tout quand on ne lit point au hazard.

Dans tous les tems & dans tous les lieux la parabole, la fable, & l'allegorie n'ont ſervi que d'enveloppe à la verité. Ma fable allégorique de la fortune & de la raiſon ne tend qu'à guérir la lépre des cœurs qui n'adorent que Plutus. Mon dialogue entre l'Hymen & l'Amour, juſtifie par un exemple impoſant ce que je dis du mariage. Je me déchaîne ſouvent contre le bel eſprit, pour montrer que ſans heureux naturel il n'eſt point de merite. Par le contraſte des vices qui nous déchirent, je fais ſentir aux hommes combien ils ſe déshonorent quand à l'exemple des extravagans & des pervers, ils ſe livrent à

de leurs mouvemens. Quand j'ai peint la mer dans mes vacances, j'ai pris plaiſir à foudroyer les incrédules, qui croient ſe juſtifier par l'impoſſibilité de concevoir nos myſteres : tous les miracles de la nature ne ſont pas plus à la portée de notre eſprit. J'admire le flux & le reflux de la mer, & je ne le conçois pas. Ses flots irrités me repréſentent la cruelle agitation d'un cœur qui ne ſait pas moderer ſes deſirs. Sa fécondité pique ma reconnoiſſance, ſes dangers & ſes bornes rappellent à mon eſprit l'idée d'un Etre ſuprême, dont je médite la puiſſance & la bonté ; & ſi de ces grands objets je deſcends juſqu'à parodier quelques vaudevilles, c'eſt pour apprendre aux jeunes gens que même dans les chanſonnettes on doit être modeſte & délicat. En un mot, mon deſſein n'eſt pas de prouver que je fais bien, mais d'apprendre aux autres à bien faire.

Si vous voulez tirer parti de mon Traité, liſez-le avec un bon eſprit ; tout en ira mieux pour vous & pour moi. Jeune homme, vous ne ſavez pas à quoi la Providence vous deſtine : rendez-vous donc propre à tout : réparez le tems perdu, faites bon uſage

de celui qui vous reſte : je vous
dique les moyens. Mon Livre
bregé du monde, cette Préface
bregé de mon Livre. Si les ſors
vent bleſſés, & ſi les malhonnê
craignent de me comprendre,
conſolerai avec Martial.

Me raris juvat auribus place

TRAITÉ
DU VRAI MERITE
DE L'HOMME,

Conſideré dans tous les âges & dans toutes les conditions.

CHAPITRE PREMIER.

Diſſertation ſur la Naiſſance, & ſur le Merite perſonnel.

DEPUIS la déſobéiſſance du premier homme, toutes les paſſions ſemblent être convenues entre elles de gouverner deſpotiquement tout le genre humain. Qui ne croiroit qu'elles ont fait un traité de partage qui les met en droit de s'emparer de tous les cœurs ? à une ligue auſſi redoutable, nous ne ſaurions oppoſer que la Religion & la Raiſon.

La plus tyrannique & la plus
tinente de ces paſſions, c'eſt l'o
C'eſt lui qui inſpire à l'homme
ſe parer de cent diſtinctions ex
gantes & chimeriques : au contr
mulation infiniment plus meſu
plus circonſpecte redreſſe nos
dirige nos projets ; c'eſt elle qui
à l'homme ſage de mériter des
tions réelles, que je réduis tou
Naiſſance & au Mérite perſonn

Il eſt vrai que les préjugés
tant de part que la raiſon à l'i
nous nous faiſons des choſes :
eſt vrai auſſi qu'une idée univ
ment reçûe peut bien tenir
loi : d'ailleurs la diſtinction
prérogatives attachées à la No
ne ſont point des avantages
ques. Enfin, dans tous les tem
ordre impoſa la ſubordination
ſubordination ſuppoſe abſolum
la ſuperiorité. Ici des Rois,
Bourguemeſtres, & dans toutes
çons de gouverner, il faut des
Or, il eſt admis par les plus v
tous les hommes, qu'à quelque
de diſtinction que nous aſpirions
l'homme de qualité devra to
l'emporter ſur ſes concurrens da
cas mêmes où il s'agira de cor

autant le mérite perſonnel que l'avantage de la naiſſance.

De ce principe il ne s'enſuit pas que le Gentilhomme ignorant & vicieux ſoit préferable à un homme de Lettres & à un homme de mérite, pour remplir une place qui demande de l'acquis & de la vertu ; mais il s'enſuit neceſſairement qu'entre deux concurrens d'un mérite égal, & également reconnu, la nobleſſe ajoutée au mérite doit être préferée ; c'eſt un point qu'on ne ſauroit conteſter.

Ce n'eſt pas tout : cette égalité de mérite peut n'être pas reconnue, & ne ſauroit l'être ſi les competiteurs n'ont fait preuve ni de vice excluſif, ni de qualités déterminantes ; & dans ce cas il eſt plus naturel de ſuppoſer le mérite neceſſaire dans le Gentilhomme que que dans l'homme commun. Ce ſecond avantage vaut bien le premier ſelon moi, & voici ma raiſon.

Nous ne ſommes pas toujours à portée de nous faire connoître ; le don & l'occaſion de briller ne ſe rencontrent pas aiſément ; & par les premieres places qu'on nous confie, on ne décide pas que nous valons, on nous met dans le chemin de valoir. Or, il eſt certain que ceux qui diſtribuent les graces, ha-

zardent moins leur confiance
d'un homme de qualité qu'à l'
l'homme ordinaire. Le ſang pl
épure les ſentimens ; les exem
meſtiques élevent l'ame & piq
mulation : non qu'il ſoit im
qu'un Bourgeois ſoit capable
plois les plus importans & les
licats ; mais cet eſpoir eſt aſſi
mieux fondé dans un jeune
homme.

Il eſt donc infiniment ava
d'être né avec cette préroga
ſang, qui indépendamment du
perſonnel, nous ouvre le chem
gloire & de la fortune ; & qu
devons-nous pas faire des al
Une ſuite de meres nobles ac
purifier toute la maſſe du ſan
tranſmettent en nous tout le m
leurs peres, qui deviennent le
exemples, leçons, protecteurs
reſpectables, on eſt en droit de
tendre d'un mariage qui fait h

Je n'ai pas beſoin d'ajoute
Gentilhomme eſt reçû par tou
nobleſſe a la préſéance ſur la
& qu'entre gens qui tiennent à
les mêmes places, on a pour
autant d'égard pour la naiſſ
pour l'honneur attaché à la ſi

Voilà, ſans doute, de grands avantages; mais ſouvent ils ſont plus enviés par ceux qui en ſont exclus, que profitables à ceux qui en ſont honorés; parce que la Nobleſſe qui a tant de prérogatives, impoſe de grandes charges aux petites ames; elle aſſujettit à des devoirs dont on ne s'accommode pas, ou nous expoſe à de triſtes revers, ſi nous n'avons pas de quoi ſoutenir notre état. Combien de gens ſe vantent à tout propos d'être Gentilshommes, qui devroient rougir cent fois par jour de mériter ſi peu de l'être! Si un diſſipateur ne laiſſe que des exemples affreux avec les malheureux lambeaux d'une terre délabrée, tout eſt à craindre pour ſa poſterité; on ne reſpecte plus ſa naiſſance. Madame Deshoulieres l'a dit avant moi.

Ils font oublier leur naiſſance,
Quand ils ne s'en ſouviennent pas.

Qu'un diſſipateur prépare de chagrin à ſa famille! Dans ſon fils, ou la miſere produit le vice, ou le défaut de courage le force de préferer un emploi deshonorant à un mouſquet, & il ſe trouve réduit à la gloire honteuſe de crier à tous les paſſans, Je ſuis Gentilhomme.

Mais auſſi, qu'un beau nom paſſe de

mâle en mâle vingt & trente g
tions, eſt-ce un titre de ſe rem
ſoi-même ? C'eſt l'affaire dû haza
n'eſt ni le fruit de nos travaux,
récompenſe de notre mérite ; c'e
vrage d'autrui, c'eſt un bien ſu
qu'on n'auroit peut-être plus,
avoit pû l'aliener ; mais cette ſu
tion, parce qu'elle eſt inalienable
elle juſtifier l'uſufruitier indigne

Quel déſaſtre de traîner un
nom qu'on ne ſauroit ſouten
quelle honte pour tout le Cor
Nobleſſe, de voir un Gentilhon
ne ſait pas lire, qui inſulte
monde, ou qui ne ſe défend co
ſonne, qui uſurpe le bien d'aut
manque de parole, qui eſt pa
menteur, qui boit & s'encanaill
des payſans ! Qu'on y réflechiſſe
l'avantage le plus réel de la na
c'eſt d'impoſer plus abſolument
tu ; mais il faut l'avouer à la ho
nos jours, la vertu eſt un farde
peſant pour ceux qui n'ont ni le
la force de vivre en Gentilshom

Une Demoiſelle déja reſpecta
ſon ſexe & par ſon nom, & q
beaucoup plus ſi elle joint au
de ſa naiſſance des agrémens ex
& de la vertu, n'eſt-elle pas inſ

à plaindre ſi elle ſe trouve ſans fortune & dans le goût de s'établir, ſur-tout dans un ſiécle où l'on s'attache bien plus à la dot qu'au caractere? Sa nobleſſe ne s'eſt-elle point uſée avec la fortune de ſes ayeux? lui en reſtera-t-il aſſez pour ſe réduire au célibat? Ses doigts faits pour toucher le claveſſin, ſauroient-ils s'impoſer la néceſſité de s'accoutumer à l'aiguille? en ce cas je ne puis trop l'eſtimer.

Mais qu'une petite écervelée ſe livre à l'effronterie ou à la baſſeſſe, qu'elle faſſe des avances dans l'eſpoir d'attraper un ſot, ou qu'elle contracte ſans pudeur un engagement que toute une famille déſavoue; c'eſt proſtituer ſon nom, c'eſt tout à la fois déroger à l'honneur & à la nobleſſe; c'eſt manquer aux autres, & ſe manquer encore plus à ſoi-même: en un mot c'eſt prouver au Public qu'elle eſt capable de tous les vices du tempérament, du cœur & de l'eſprit.

Il eſt donc vrai que la Nobleſſe a de grands avantages, mais qu'elle impoſe de grands aſſujettiſſemens. Sa prééminence même ſe tourne en deshonneur, quand on n'en remplit pas les devoirs. La Nobleſſe bien ſoutenue, rien de plus eſtimable; la Nobleſſe deshonorée, rien de plus mépriſable. Après avoir vanté

es prérogatives, & bien établi ſ
ité, diſons un mot de ſes chimer
Que ſignifient deux façons nou
de parler, qui ont cours aujourd
& que vraiſemblablement le bo
ne tardera pas à proſcrire? Qu'en
on par homme de condition, &
être né d'une certaine façon? Rie
plus diſtingué que les conditions,
cun a la ſienne. Pourquoi ne pas
gner clairement les choſes dont on
le? Entend-on par homme de c
tion celui qui tient le milieu ent
haute qualité & la bourgeoiſie, &
eſt-il plus énigmatique que d'êt
d'une certaine façon?
Je ne comprends pas non plus, p
quoi la Cour, Paris & la Pro
penſent & parlent ſi differemm
ſujet de la qualité. Eſt-ce donc la
rence des gens, des lieux & des
res, qui empêche de décider u
ment, ſi tous Gentilshommes d
quatre heures, de cent ans ou
ou ſix ſiécles ſont également
qualité, quoiqu'ils ne ſoient
qualité également ancienne?
époque fixe-t-on entre Gentil
la difference de Famille à M
lui qui a la ſuite d'ayeux illu
plus que boire, juret, batt

ſans, & ne point payer ſes dettes, reſte-t-il un homme noble ? De belles Charges, de grands emplois, des ſervices réels, ſur-tout les militaires, une foule de parens illuſtres, tout cela ne produit-il point une compenſation réguliere contre le plus d'ancienneté d'une Nobleſſe obſcure, qui depuis ſa création n'eſt d'aucune utilité à l'Etat, & ne s'eſt alliée qu'avec le peuple ? De toutes ces circonſtances dont on pourroit fournir un volume, concluons que la date & le motif de l'annobliſſement, que le caractere perſonnel, la ſituation, la fortune & les alliances d'un Gentilhomme, ſont autant de degrés de difference ſur leſquels les gens curieux de penſer & de parler juſte, auront toûjours quelque peine à s'accorder.

Rien n'honore plus un Etat & ne le ſoutient mieux que la Nobleſſe ; mais la viciſſitude des choſes éteint ſouvent de grandes Maiſons : celles qui ſuivoient les remplacent ; ainſi de la tête à la queue chacun gagne un dégré comme dans un corps particulier. Il faut donc de tems en tems décorer quelques familles les plus propres à remplacer celles qui s'éteignent, il faut maintenir la Nobleſſe dans toutes les diſtinctions qui lui ſont dûes ; mais comment éta-

blir une loi qui fixe le dégré de conſideration ? Cependant les querelles les plus vives ſe meuvent tous les jours ſur le plus ou le moins d'ancienneté ; & ſur les annexes du Gentilhomme. L'Ordre de Malthe, il eſt vrai, n'éxige que quatre générations & cent ans, parce qu'il a crû ces conditions ſuffiſantes pour rendre la valeur inſéparable de la naiſſance : Auſſi fait-on au Chevalier une loi inviolable d'être brave homme. Il faut des Caravanes, il faut défendre la Religion, il faut humilier le Turban ; il demand des alliances, il faut ſeize quartier Un Ordre ſi reſpectable devroit bie fixer notre maniere de penſer de Nobleſſe.

Outre une infinité de diſcuſſions q produiſent bientôt la haine entre l Gentilshommes qui diſputent d'anci neté, de préſéance, & de pain-be ce qui réjouit fort le ſpectateur ma je trouve encore que la plûpart ſe une chimere favorite ; & telle eſt la lie de preſque tous les hommes, fût-on Gentilhomme de cinq cens a on ſeroit au déſeſpoir d'apprendr Public la véritable condition du de l'annobli. Parle-t-on de naiſſa on ne peut plus ſe réſoudre à êtr

Ce vice n'eſt pas ſeulement le vice de la Nobleſſe, c'eſt celui de toutes les conditions. Tous les hommes affectent de ne ſe pas connoître ; il en eſt très-peu qui oſent remonter à leur biſayeul, & combien en voit on qui méconnoiſſent leurs peres ? Mon Dieu, que les hommes ſont vains, qu'ils ſont fous, qu'ils ſont faux !

Il eſt des peres aſſez ſots & des meres aſſez folles pour impoſer à leurs enfans ſur la verité de leur état. J'ai vû une femme très bourgeoiſe appeller ſon fils très-roturier, Monſieur le Marquis. Ce ſoin de s'aveugler ſoi-même, cette étude à vouloir tromper juſqu'à ſa propre famille, & la malignité du Public à déprimer ceux qui depuis long-tems ne ſont plus de ſa ſphere, forment ſur la plûpart des familles une ſorte de nuage qu'on a bien de la peine à éclaircir. De-là, l'air impoſant d'un effronté, & quelquefois ſon avancement aux dépens de l'homme modeſte ; de-là, tant de mépriſes dans les procedés, dans les converſations, & même dans les choix les plus importans.

Un ſot parle toujours de ſa qualité, un honnête homme n'en parle jamais. Heureux celui qui eſt honoré d'un beau

nom, s'il ſait bien le porter ! mais
de la ſocieté civile quiconque le pr
tue ! Ceux qui n'ont pas pour eu
mérite de la même ancienneté ou
même illuſtration, ont cent moyen
ſuppléer en partie ; la guerre, de
les charges, de grands emplois,
tout des alliances honorables, &
tout état, du mérite perſonnel :
l'orgueil réduit à l'émulation, &
chimere à la verité, nous comme
rons par nous connoître nous-mêm
nous mériterons d'être nés ou de
venir Gentilshommes par un cara
re aſſortiſſant aux diſtinctions d
Nobleſſe ; mais par quelque end
que nous vallions, faiſons tous
efforts pour valoir mieux, ſans
vier tout ce qui eſt au-deſſus de n
& ſans mépriſer ceux qui loin de
encore, ſeront demain nos camar
ou nos confreres, & peut-être n
perieurs.

S'il eſt heureux d'avoir de la nai
ce, dit la Bruyere, il ne l'eſt pas m
d'être tel qu'on ne s'informe pl
vous en avez. Mais il dit ailleurs
les grands n'aiment pas les pren
tems, parce qu'il eſt triſte pour
d'y voir que nous ſoyons tous
du frere & de la ſœur. Si cer

ſlexion faiſoit ſur tous les eſprits l'impreſſion qu'elle doit faire, on verroit moins d'orgueil, & plus d'affabilité. Mais un jeune Provincial qui ſe croit le premier né des Préadamites, évite le commerce de ceux qui ne ſont venus qu'après le déluge, de peur de *méſallier ſa converſation* : & il aime mieux ſe faire *Monſeigneuriſer* par le barbier de ſon village, que de prévenir des gens qui lui apprendroient l'uſage du monde & la vraie valeur des choſes.

Si la Nobleſſe bien ſoutenue donne un grand relief au mérite perſonnel, on peut dire auſſi que le mérite perſonnel, ſeul moyen de la bien ſoutenir, lui rend, par un juſte retour, le brillant qu'il reçoit d'elle; & il eſt avoué de tout l'Univers que la naiſſance & le mérite, réunis dans le même ſujet, en font un compoſé merveilleux. La naiſſance & la vertu ſont deux perfections qui comprennent tout quand elles ſont unies; on diroit qu'elles forment une nuée de gloire qui environne de ſplendeur ceux qui en ſont revêtus; mais la Nobleſſe ſeule n'eſt qu'une lumiere qui fait paroître davantage les défauts de ceux qui la poſſedent. La vraie Nobleſſe doit

venir de la vertu, il n'y en a po
d'autre. Songeons que la vie éc
tante des grands Hommes couvre d'
famie, les actions lâches de leurs d
cendans. La gloire de nos ancêtres
un héritage dont le ſeul mérite p
nous donner la poſſeſſion. Se glorif
de la Nobleſſe de ſes ayeux, c'
rechercher dans les racines les fru
que l'on devroit trouver ſur les bra
ches ; ſouvent la ſource eſt bien cl
re, que ſes ruiſſeaux ſont fort tro
bles ; & quand vous orneriez vo
maiſon d'un nouveau luſtre par to
ce que vous valez, vous en perd
tout le mérite, dès que vous l'éta
avec oſtentation.

Mais, ſi l'on ne raſſemble pas
mérite & la naiſſance, lequel devr
on préferer, ſuppoſé qu'on pût c
ſir, ou du mérite ſans naiſſance
de la naiſſance ſans mérite ? C
queſtion eſt délicate ; cependan
paroît que dans tous les lieu
monde on aime à commercer
un homme de mérite, & par to
évite un ſot de qualité. Cette
xion, toute ſimple qu'elle e
vroit bien piquer l'émulation
les hommes. L'obſcurité ou
veauté du nom, & la pl

qualité impoſent également, quoique par differens motifs, la néceſſité d'acquerir du mérite. Qu'eſt-ce donc que le mérite perſonnel tant vanté, qui doit être toujours l'accompagnement, ou ſervir de ſupplément à la naiſſance ? Je tâcherai dans tous nos entretiens de vous en laiſſer au moins une legere idée.

Mérite naturel, mérite acquis, mérite commun à tous les hommes, mérite de l'état qu'on embraſſe, mérite ſuperficiel, vrai mérite : voilà ce me ſemble, aſſez de quoi nous occuper. Définiſſons en peu de mots toutes ces eſpeces de mérite.

Une phyſionomie qui plaît, des yeux qui annoncent de l'eſprit, d'heureuſes diſpoſitions, de la bonté, de la docilité & le deſir d'apprendre, voilà le mérite naturel. De-là vient ce beau mot, bien trivial, mais bien énergique, *gaudeant bene nati.*

Il faut cultiver ces heureuſes diſpoſitions, afin que les dons de la nature produiſent les talens. A meſure qu'on les acquiert, le diſcernement s'épure, les connoiſſances ſe multiplient & ſe perfectionnent ; voilà le mérite acquis.

Toutes les vertus morales compo-

ſent le mérite qui doit être commun à tous les hommes, & le mérite particulier de l'état qu'on a choiſi conſiſte à en remplir éminemment les devoirs. Le mérite ſuperficiel ne va pas juſqu'au fond du caractere; il n'embellit que les dehors. C'eſt un vernis qui dure peu. Sous cette idée je comprens les hommes ſans fond qui ont acquis de ces graces fugitives qu'on eſtime tant aujourd'hui. C'eſt le mérite à la mode; mais la mode paſſe vîte, & le vrai mérite eſt de toute ſaiſon.

Qu'eſt-ce donc que le vrai mérite? Tout ce livre ne tend qu'à vous l'apprendre. Liſez & pratiquez. S'il eſt difficile de réunir en ſoi toutes les qualités qui le compoſent, heureux du moins ſi ma philoſophie inſpire à mes lecteurs le goût des talens & des vertus convenables à leur âge & à leur ſituation. Le ſeul titre de cet ouvrage développe tout mon deſſein.

Si le vrai mérite n'eſt pas d'un gra
prix dans l'eſprit de ceux que j'app
les faiſeurs de fortune, il n'en e
moins au ſentiment de la Bruye
des graces de la nature, une
choſes qui embelliſſent le mor
ont toujours plu, qui plai
jours, & à qui le dégoût o

thie de quelques-uns ne ſauroit nuire. C'eſt dans le même eſprit qu'il ſe récrie dans un autre endroit, s'il eſt ordinaire d'être vivement touché des choſes rares, pourquoi le ſommes-nous ſi peu de la vertu?

La vertu & le vrai mérite ſont ſynonymes. L'étude de la ſageſſe en eſt la ſource; l'eſtime des honnêtes gens en eſt le fruit. Pour y atteindre il faut être né un peu Philoſophe; mais que ce terme pompeux ne déconcerte pas les ſimples pour qui la moindre littérature eſt de l'hébreu. Comme l'homme vain ne croit jamais ſon mérite aſſez récompenſé, qu'au contraire l'homme modeſte ne ſe plaint pas de ſes diſgraces: de même un ſavant peut être un ſot parfait, & un Jardinier peut être un bon Philoſophe.

Mais toute Philoſophie ne mene pas à la vertu. Quoi de plus faux, par exemple, que le ſyſtême des Stoïciens & des Athées! Leur dogme & leur morale révoltent la droite raiſon. Les Stoïciens veulent que les hommes ne ſoient ſuſceptibles de peine ni de plaiſir, & les Athées ne reconnoiſſent point de Créateur. Ils éterniſent la nature que les Stoïciens veulent détruire. Combien d'horreurs, que d'ab-

ſurdités, quelle contradiction !

Si dans les enfers on régent
morale perverſe, je m'imagine
avares y ſeroient de grands Do
Leur ſecte groſſit tous les jours :
aſſurément les plus inhumains
les hommes, & les plus extravag
ceux qui ſe croient ſages. Inhur
ils laiſſeroient périr toute la
pour un écu : Extravagans, ils tr
du plaiſir à mourir de froid & d
Voilà une façon de ſe deshonore
ſe damner bien bizarre.

Je ne conſeille donc que
d'une philoſophie aiſée, raiſon
naturelle & chrétienne. C'eſt un
loſophie de ſentiment indépenda
la ſcholaſtique. Remplir les
de ſon état, ſavoir un métie
bien faire, ſe propoſer une fin,
dre les moyens qui y conduiſe
là la philoſophie naturelle. C
fin ſoit louable & conforme
ligion ; que les moyens ſoie
nables & légitimes, voilà
ſophie chrétienne. Cette d
qu'un enfant concevroit, p
que je ne prétends pas enſei
bre ; mais elle prouve enc
tude de la ſageſſe eſt la ſo
mérite.

J'ai dit auſſi que l'eſtime des honnêtes gens en étoit le fruit ; cette propoſition n'eſt pas problématique, mais peut-être qu'elle ne ſuffiroit pas pour piquer l'émulation des jeunes gens. Voici donc une réflexion que je croi plus preſſante, parce qu'elle me paroît le moyen le plus sûr de raccommoder en faveur d'un cœur noble le mérite avec la fortune.

C'eſt de l'autorité & de la bonté de nos maîtres que nous tenons preſque tous nos avantages ; il eſt vrai que le bonheur doit concourir avec nos ſervices pour en obtenir des graces ; mais il faut commencer par ſe rendre utile. Le bonheur qui nous manque ſouvent n'eſt pas une diſpenſe légitime du mérite perſonnel qui ne doit jamais nous manquer.

Servons le Roi, ſervons l'Etat ; c'eſt un devoir étroit. Mais auſſi de tous les devoirs, c'eſt celui qui nous conduit plus infailliblement à la gloire. Dès qu'une fois un ſentiment auſſi noble s'introduit dans le cœur, il met en mouvement juſqu'à la pareſſe. De-là l'art militaire, l'éloquence, les grandes négociations, la culture des beaux arts. De-là par conſéquent la plus grande gloire d'un grand Roi, l'orne-

ment de la Monarchie, l'avancen
des ſujets privilegiés, l'heureuſe
monie entre le chef & les membres
ne font qu'un corps; de-là enfin la
œconomie de toute la ſocieté. Le ſ
ſert ſon Roi, le Roi récompenſe
ſujet; & de quoi n'eſt pas capable
qui s'attire la confiance de ſon
tre, & que le ſeul honneur conduit
honneurs!

Mais un ordre auſſi beau ne pro
roit pas tout le fruit qu'on en doit
tendre, s'il n'avoit d'application qu
noms fameux, aux grands poſtes,
actions déciſives. Il faut prépare
longue main ce qui n'eſt que bon à
venir meilleur: il faut des acteurs
puiſſent doubler les grands rôles
pouvoir réparer le vuide que fai
perceptiblement la révolution de
ſes; il faut abſolument des ou
de tous les ordres & de toutes les
pour faire mouvoir toute la
ne, & cette neceſſité produit d
merveilleux; elle réveille notr
tion, & rend plus piquant le
turel que nous avons pour no
cement; elle nous met dans
qui peut le plus ſurement n
duire; elle nous impoſe le ſo
perfectionner dans notre é

inſpire enfin le deſir ardent d'acquerir du mérite, parce qu'il faut mériter pour obtenir.

Ne croyez pas pourtant que le mérite ſoit le chemin qui mene le plus infailliblement à la fortune. Au contraire il fait plus de jaloux que de prôneurs. Peu de gens aiment à le ſentir, moins encore à le récompenſer. Un homme en place a-t-il le loiſir d'entrer dans l'examen des ſujets, & ſon plan eſt-il de faire des heureux ? Si ce cas arrive, méritez d'être placé dans le catalogue des élus. Mais il eſt plus ſûr pour vous d'étudier la philoſophie de la Bruyere. Quelle fauſſeté de ma part ſi j'oſois la traveſtir pour m'en approprier le mérite ! la voici. Il y a, dit-il, une philoſophie qui nous éleve au-deſſus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je, qui nous place plus haut que les riches, que les grands, que les puiſſans, qui nous fait négliger les poſtes & ceux qui les procurent, &c. Il y en a une autre, ajoûte-t-il, qui nous ſoumet & nous aſſujettit à toutes ces choſes en faveur de nos proches & de nos amis. C'eſt la meilleure.

Jeune homme, en attendant que le hazard vous mette dans l'heureux em-

barras d'opter entre ces deux ſyſtême
commencez toujours par vous form
le cœur & l'eſprit. Si vous êtes b
né, bien élevé ; ſi vous ne conno
ſez pas encore le vice, vous avez r
ſon d'être content de vos mœurs.
avec cela vous ſavez faire une défi
tion, poſer un principe inconte
ble, tirer de ce principe une con
quence juſte, vous croirez ſavoir r
ſonner. Cette idée peut convenir à
Ecolier de quinze ans ; mais entr
dans le monde ; apprenez, s'il ſe pe
à compter toutes les extravagances c
gâtent l'eſprit, & toutes les paſſio
qui affiegent le cœur, & vous co
clurez que rien n'eſt plus rare ni p
précieux que de bien raiſonner & d
bien conduire.

Vous voulez parvenir à la vraie
tu, je voudrois bien vous la f
connoître & vous la faire aimer.
conſiſte ſur-tout à vivre avec équ
force & ſageſſe ; nous l'adorons
me dans nos ennemis ; & ſi Dieu
voit être un compoſé, la beau
roit ſon corps, & la vertu ſer
ame ; mais tel eſt le malheur de
me, qu'il va bien lenteme
vertu, & qu'il en revient bi
Je vais tenter de vous dévelo

les myſteres du cœur & de l'eſprit, il faut vous apprendre à connoître l'homme.

Montagne qui ne penſoit pas mal, dit que c'eſt un ſujet bien vain, bien divers & bien ondoyant. Ces vieilles expreſſions ſont bien énergiques. La Bruyere ne connoiſſoit pas moins le cœur & l'eſprit de l'homme ; méditez tout ce qu'il en dit, & ſi vous êtes encore tenté de croire que le bon eſprit ſoit bien commun, la plaiſanterie très judicieuſe du Chevalier de Cailly va vous détromper.

En mon cœur la haine abonde,
J'en regorge à tout propos ;
Depuis que je hais les ſots,
Je hais preſque tout le monde.

Ne croyez pas non plus qu'il ſoit fort aiſé de ſe connoître ſoi-même. Voici ce qu'en penſoit un des hommes de France qui a le plus vécu & le mieux réfléchi, l'Abbé Regnier.

Connois-toi toi-même eſt un mot
Où toute la ſageſſe abonde,
Mais qui n'eſt pas pour tout le monde ;
Ce n'eſt pas l'affaire d'un ſot.
Il n'appartient même peut-être
Qu'à des Socrates, qu'à des gens
D'un eſprit droit & d'un grand ſens
De parvenir à ſe connoître.

C'eſt quelque choſe, mais ce n'eſt pas aſſez que de ſavoir éviter d'être un ſot. Il faut vous former ſans exception & ſans mélange d'aucun vice à toutes les vertus qui peuvent vous rendre tout à la fois un galant homme, un honnête homme, un homme de mérite, un homme de bien ; c'eſt par ces quatre parties de caractere que je veux vous faire philoſophe, & c'eſt un homme de cette eſpece que les Allemans appellent un *virtuoſus*.

Leur façon de parler eſt bien plus énergique que la nôtre. Sous le terme de vertueux, nous ne comprenons gueres que religieux, pieux, dévot ; & dans leur *virtuoſus* ils ſuppoſent la valeur dans la guerre, l'habileté dans les arts, les dons de la nature, les talens l'érudition, l'excellence du cœur, l juſteſſe & la force de l'eſprit, de la f delité à Dieu & à ſon Roi ; voilà leu *virtuoſus* ; & c'eſt au dernier periode cette vraie vertu que nous devons a teindre.

Il eſt aſſez ſingulier que j'aye fo en Allemagne le deſſein de faire François un *virtuoſus*, & qu' Traducteurs de Balthaſar Graci ait rendu ſon *el diſcreto* Eſpa le titre d'homme univerſel. I

tention rend comme ſynonymes des termes tout differens : cette petite remarque peut être utile aux Traducteurs. Laiſſons les mots, attachons-nous à la choſe. Penſez donc, jeune homme, que la vraie vertu dont l'éloge eſt une leçon pour vous, ſera toute la matiere de nos entretiens : c'eſt un compoſé dont je ne puis vous donner qu'une définition compoſée : En effet, un homme vertueux & un Philoſophe Chrétien ſont, ſelon moi, termes ſynonymes ; & , comme a dit un habile homme, le propre du Sage eſt de ne ſe laiſſer conduire qu'à la vertu.

La plus grande preuve qu'on a de l'eſprit, & qu'on l'a bien fait, c'eſt de bien vivre, & de ſe conduire toujours comme on le doit : cette ſageſſe de conduite conſiſte à prendre en toute rencontre le parti le plus honnête, & à le bien ſoûtenir ; & le parti le plus honnête eſt celui qui ſe trouve le plus conforme à notre état. Un homme qui ſe connoiſſoit bien en morale, a dit : Reconnoiſſez un Dieu, retenez votre langue, reprimez votre colere, faites acquiſition de ſcience, choiſiſſez la meilleure Religion, abſtenez-vous de faire le mal, fréquentez les bons, couvrez les défauts de votre prochain, ſoulagez les

auvres, & attendez l'Eternité pc
écompenſe. Voilà d'excellens prin
pes dont nous ferons l'analyſe, par
que c'eſt en quoi conſiſtent toutes
parties de la bonne philoſophie &
la vraie vertu.

On peut dire que nous ne ſomn
vraiment des hommes, que quand nc
commençons à devenir vertueux. D
tinguez bien avec Abadie l'homme c
périt, de l'homme qui ne périt p
L'homme mortel, dit-il, conſideré d
ſes états differens, eſt conſtamment u
créature miſerable qui trouve le pec
dans ſa conception, le travail dans
naiſſance, les peines dans ſa vie, la
ceſſité d'une mort inévitable.

Nous avons deux beaux vers la
qui rendent la même penſée.

Unde ſuperbit homo cujus conceptio c
Naſci pœna, labor vita, neceſſe m

Chaque homme, ajoûte Ab
eſt une République en abregé tr
ficile à conduire, quoique de
étendue. C'eſt un petit mond
qu'ayant l'être avec les Elem
vie avec les bêtes, & la raiſ
les Anges, il ſemble par une
rencontre que toutes les cré

trouvent en lui. Il parcourt toutes les parties de l'Univers ſans ſe mouvoir ; il aſſemble dans la ſimplicité du même ſujet le paſſé, le préſent & l'avenir, la vie & la mort, la lumiere & les tenebres, les élemens les plus contraires & les qualités les plus incompatibles.

Cet Ouvrage eſt bien magnifique, c'eſt l'ouvrage du Tout-Puiſſant ; mais ſi la vertu ne venoit épurer la matiere, & ſi par impoſſible l'ame reſtoit dans l'inaction, nous ne ſerions tous qu'une maſſe de chair organiſée. Paîtris de même pâte, le mérite de tous les hommes ſeroit égal, & ce mérite ne conſiſteroit qu'à être des hommes ; c'eſt donc à la vertu infiniment ſuperieure à la nature, que nous devons notre plus grande dignité.

L'homme étant défini en géneral par tout ce qui le compoſe, reſte à ſavoir ce qui fait le galant homme, l'honnête homme, l'homme de mérite, & l'homme de bien ; connoiſſez, acquerez & pratiquez tout ce qui a relation à ces quatre parties differentes, dont le tout réuni, fera de vous un *virtuoſus*.

Vous ſavez bien, mais tout le mon-

de ne ſait pas qu'un galant homme n'eſt pas un homme galant ; & à cette occaſion , il faut convenir que notre langue tant eſtimée de nos voïſins , ne laiſſe pas d'avoir de certains tours qui embarraſſent fort l'Etranger : par exemple , le Bourgeois Gentilhomme de Moliere , & une autre piece qu'on pourroit intituler le Gentilhomme Bourgeois , ſeroient deux Comedies differentes compoſées de caracteres tout differens ; de même , par un homme galant , nous entendons un coureur de ruelles , un conteur de fadaiſes , & un diſeur de riens , un profeſſeur d'amour & d'amourettes : en un mot un homme déſœuvré , à charge à tout le monde ; il approche du fat , caractere que vous ne ſauriez tro éviter. Au contraire , par un gal homme , nous entendons un hon poli , dont le commerce eſt to la fois sûr & agréable , qui dons & des talens , en qui o connoît point de défauts eſſ c'eſt un homme qui a déja a premiere moitié des qualités l'homme de mérite.

L'honnête homme eſt d peut n'être pas un galan mais s'il vaut moins au

n'en eſt pas moins eſtimé. Sa réputation méritée par ſes faits, ſa probité toujours uniforme & ſans faſte, la bonté, la douceur dont il ne ſe départ jamais ; voilà quelles ſont ſes qualités eſſentielles, qui n'excluent pas celles de galant homme, & en faveur deſquelles on doit bien paſſer à l'honnête homme le défaut de quelque petit mérite accidentel. La ſcience commence un honnête homme, le commerce du monde l'acheve.

L'homme de mérite eſt néceſſairement galant homme & honnête homme, mais il ajoûte beaucoup à l'un & à l'autre. Il a plus d'ornemens & plus de profondeur, plus de dons, plus de talens ; ſentimens plus élevés ou plus délicats ; ſachant également tout mépriſer & tout avoir ; ſe paſſant de briller, brillant éminemment quand il le faut dans toutes les ſituations où il ſe trouve ; ne craignant point d'être effacé par le mérite des autres, au contraire, s'inſtruiſant & applaudiſſant toujours au mérite d'autrui.

L'homme de bien peut n'avoir pas autant de mérite, mais ſon mérite eſt bien plus déciſif : ſimple, vrai, humain, généreux, régulier, pieuſement avare du tems, il en met tous

les momens à profit pour l'Eternité. Il doit la tranquillité de ſon ame au témoignage interieur d'avoir fait ſon devoir ; il cherche toujours ce que Dieu demande de lui pour la place qu'il occupe dans le monde ; ſa vie eſt ſi ſuivie & ſi reglée, que ſon exemple eſt la plus pathetique de toutes les leçons. S'il a des ennemis, il les aime, en ce qu'il retrouve même dans leur haine un nouvel engagement de mieux remplir ſes devoirs : en un mot, l'homme de bien commence par être un parfaitement honnête homme. Il craint Dieu, il l'aime, il le ſert, il lui rapporte ſans ceſſe le peu de bien qui eſt en lui, & il travaille ſans relâche à acquerir celui qui n'y eſt pas. Ces quatre parties, ainſi réunies dans un même caractere, nous permettent bien d'y ſuppoſer la vraie vertu.

Si je la peins par ſes effets, je trouve qu'elle nous tient toujours dans une paix interieure, mais dans une paix fort éloignée du quiétiſme & de l'oiſiveté. Active au dehors, elle ne nourtit que de bonnes actions, conſerve en nous cette tranquil d'ame, qui nous rend ſuperieurs *évenemens* ; elle connoît toute l'a

tume des remords de la conſcience & des reproches de la probité, & toute ſon étude eſt de nous les épargner par la bonne conduite qu'elle nous impoſe, parce que par tout où eſt le trouble & l'inquiétude, point de vraie vertu. Elle nous apprend à eſperer modérément, à ſouffrir patiemment, à jouir agréablement, à ſouhaiter peu, & à ne ſouhaiter que ce qui convient; elle fait de notre devoir & de notre pouvoir les deux regles de nos plaiſirs; elle nous fait vivre autant pour les autres que pour nous: elle nous fait éviter toute ſorte de mal; elle nous porte à faire toute ſorte de bien; & par la plus grande force d'eſprit, autant que par le goût plus rafiné qu'elle nous procure, elle nous rend plus heureux dans le bonheur, & moins malheureux dans la peine: en un mot, nobleſſe d'ame, force & juſteſſe d'eſprit, fineſſe de goût, mais d'un goût purifié & ſubordonné aux regles de la Religion; voilà tout ce qui eſt le plus propre à nous rendre ſolidement heureux & véritablement vertueux.

Examinons un moment les rapports de la vertu avec l'honneur, la raiſon & la Religion, & ſentons la dif-

ference de l'homme vertueux d'avec celui qui n'a d'autre regle que ſes paſſions. Un homme qui vit ſans principe de conduite, qui ſe livre à tous ſes caprices, qui n'écoute que ſes plaiſirs, peut ne paſſer chez ſes pareils que pour un galant homme, un aimable homme, & dès-là il eſt homme d'honneur à leurs yeux; mais moi je l'appelle homme vicieux & groſſier, c'eſt un homme qui ne vit que pour manger, qui n'aime dans le vin que la quantité, dans les femmes que la débauche; au contraire, la vraie vertu entretient, cultive & fait fructifier le germe du vrai honneur, qu'un heureux naturel ſoutenu d'une bonne éducation, a mis dans notre ame; elle éclaire notre raiſon au lieu de l'obſcurcir: & loin de murmurer du frein que le Chriſtianiſme impoſe à nos paſſions, elle trouve ſa force & ſa ſatisfaction dans une regle ſi ſure & ſi ſalutaire.

N'attendez pas de trouver de vra honneur dans un libertin de profeſ ſion, ni dans tous ceux qui n'ont q le plaiſir des ſens pour guide. La licateſſe de l'honneur n'eſt connue des ames débarraſſées de la matie il faut un eſprit plus délié, mieu

donné, & une ame plus noble pour bien ſentir les plaiſirs purs & délicats que l'honneur, la raiſon & la Religion permettent. Elevation de ſentimens, droiture d'eſprit, principes de conduite, penchant continuel à faire du bien, force dans la privation, délicateſſe dans la jouiſſance; c'eſt-là tout ce qui entre dans la compoſition de cette pâte fine, dont ſont paîtris les hommes du premier ordre, qui ſeuls ſont les vrais vertueux. N'en doutons point, la vertu nous fait trouver plus de goût dans les loix de l'honneur, & dans les regles de la raiſon : & rend bien plus faciles les préceptes & les conſeils de la Religion.

Plus vous êtes délicat ſur l'honneur, & plus vous flattez votre vertu; au contraire, ſi vous cherchez à vous étourdir ſur de certains traits que vous voudriez bien vous permettre, vous retrouvez cette vertu au fond de votre ame, qui vous crie de toutes ſes forces : Arrêtez-vous, n'achettez point à un prix trop vil, ne prêtez point à un interêt indû, rendez juſtice à tous ceux à qui vous la devez, reprimez vos deſirs, vivez tranquille, ſans vous amuſer à deſirer toujours. Mais, quoi! vous cherchez à vous ſouſtraire à l'é-

uité par de mauvais détours ; vou
llez faire un malheureux, vous mar
chandez à ſecourir un miſerable, vou
allez vous proſtituer au menſonge,
l'avarice, à l'yvreſſe, à la débauche
quoi ! vous vous ruinez en folles dé
penſes, vous faites le magnifique, l
genereux ; cependant vous ne paye
ni le Marchand ni l'Ouvrier, & a
moindre revers on vous trouve l
foibleſſe d'un enfant. Voilà ce qu
vous dit la vertu dans ces foibles mo
mens où vous ſentez que votre am
chancelle ; voilà par quelle ſage im
portunité elle ſauve les droits du vra
honneur ; & quand une fois la tenta
tion eſt paſſée, ſans avoir pu éfleure
votre probité ni déranger votre co
duite, quelle ſatisfaction la vertu
vous fait-elle pas ſentir au dedans
vous ! Sera-ce ma faute, ſi ce lan
ge n'eſt pas entendu de ceux qui
rempliſſent aucuns de leurs devoirs
qui ſe permettent les actions les
indignes ?

Je dis donc, & c'eſt mon pr
principe, que l'auſtere attach
aux plus petites regles du vrai
neur eſt tellement eſſentiel à
me vertueux, que ſans cela il
roit goûter le plaiſir infini q

duit la vraie vertu. Un groſſier peut digérer une infamie, & une inſulte atroce, ſe familiariſer avec la baſſeſſe, ramper auprès d'un fat pour aller à ſes fins; un plaiſir brutal le conſole de tout, tous moyens lui ſont indifferens, tout chemin qui l'avance eſt bon; mais un homme vraiment vertueux ne ſait être heureux que par des ſentimens louables. L'accompliſſement de la Loi, le commerce de plus honnêtes gens, la nobleſſe de ſon ame, & la jouiſſance délicate de tous les biens qui lui ſont propres: voilà tout ce qui fait ſes plus doux, ſes ſeuls plaiſirs. Il ſe rend digne de la fortune & des honneurs, & les attend ſans inquiétude, parce qu'il les deſire ſobrement, & qu'il les deſire quelquefois plus pour les autres que pour lui-même. En un mot, il ſe rend propre à tout, il devient digne de tout, il ſait ſe paſſer de tout.

Si la vertu eſt inſéparable de l'honneur, elle n'eſt pas moins aſſujettie aux regles de la droite raiſon. En effet, dans un homme qui a de l'uſage & du goût, comment pourroit-elle ſubſiſter avec mille & mille traits que la réflexion déſavoue? des ſottiſes hazardées, des marchés extra-

vagans, des entrepriſes bizares ; rien de tout cela ne peut convenir à un homme ſage qui eſt toujours raiſonnable autant qu'il le faut, & ne l'eſt jamais plus qu'il ne faut ; il ſe rend volontairement eſclave de la droite raiſon, & ne l'eſt jamais de l'idée qu'on aura de ſa raiſon. Il ne ſe livre point à l'eſpoir ſéducteur de juſtifier ſa conduite par des ſuccès qui dépendent bien plus du hazard que du mérite ; mais indépendamment de la trompeuſe opinion du Public, il fait toujours de ſa raiſon ſa premiere regle, & ne ſe permet rien dans toute ſa vie qui puiſſe, par des reproches interieurs, affoiblir en lui le ſentiment de la vraie vertu.

Si la vertu s'approprie indiſtinctement tout ce qui caracteriſe l'honneur le plus délicat & la raiſon la plus ſaine, elle ne s'attache pas moins ſcrupuleuſement à l'obſervance réguliere d
tout ce que la Religion preſcr
L'homme ſage n'eſt jamais plus con
de lui-même, que quand il a rep
de folles paſſions ; toujours occ
s'étudier, & uniquement curieu
connoître, il craint ſes foib
s'en défie, il ſait le peu de
doit faire ſur ſon cœur, trop

être ſéduit par les objets. Convaincu par de triſtes experiences que la foible humanité marche, comme à tâtons, entre la lumiere & les ténébres, & qu'elle flotte entre l'attrait pour la vertu & le penchant pour le vice, il eſt charmé de retrouver ſes inſtructions & ſa force dans l'accompliſſement de la plus ſage Loi qui fût jamais; parce que dans cet accompliſſement ſeul réſide cette plénitude de ſatisfaction que ne connoiſſent pas ceux qui vivent au hazard ou dans le déſordre; les deſirs inquiets, les craintes ſerviles, les dépits ſecrets du mérite perſonnel ou de l'avancement des autres, les emportemens feroces, l'odieuſe inhumanité, les attentats à l'innocence, ne ſont point le partage des hommes vertueux.

La vraie vertu eſt donc un compoſé d'honneur, de raiſon, de Religion; mais ici je dois remarquer que la plûpart des hommes, au lieu d'acquerir la vraie vertu, ne prennent que le faux de chaque vertu. Tel paſſe pour homme d'honneur, qui n'en a que l'apparence; tel paſſe pour un homme raiſonnable, pour un ſage, qui dans le vrai eſt bizarre, un homme inſupportable, & un fou; tel paſſe pour très-fidele aux devoirs de la Religion, qui dans le

nd n'eſt qu'un ſuperſtitieux, un vi-
onnaire, & qui peut-être n'a eu que
ſecret de bien cacher ſes vices. Com-
ien de gens nous éblouiſſent par des
ehors brillants, par des biens immen-
ſes, par de grands poſtes, & ſouvent
par de fauſſes vertus, qui nous feroient
pitié, ſi moins ſuſceptibles de préven-
tion nous voulions bien nous donner
la peine de les approfondir, & de les
examiner par les mœurs, par le cœur,
par l'eſprit!

On voit des hommes qui ſe piquent
d'une exceſſive délicateſſe en fait d'hon-
neur, qui ne connoiſſent pas le veri-
table honneur; qui toujours guindés
ſur des échaſſes, toujours heriſſés, prêts
à s'offenſer de tout & contre tout le
monde, donnent une fauſſe interpréta-
tion à tout procedé, à tout diſcours
dont ils s'imaginent avoir lieu de ſe
plaindre. Tout mérite autre que le leur
qui ſe trouve placé, leur paroît une in
juſtice monſtrueuſe. Ils ſe croient d
honorés par tous les honneurs q
ne leur rend pas; ils juſtifient e
tout ce qu'ils condamnent dans le
tres; la valeur, les ſervices, le m
les talens d'autrui les bleſſent; to
cours malin qui peut nuire,
équivoques, mais commiſes à l

ils ſe les permettent ſans ſcrupule. Eſt-ce-là le caractere d'un honnête homme ? en verité non. Un habile homme a dit :

Toujours faux, toujours vains, toujours pleins d'injuſtices,
Nous crions dans tous nos diſcours
Contre les paſſions, les foibleſſes, les vices
Où nous ſuccombons tous les jours.
L'Ab. R.

Au contraire l'homme d'honneur prenant bien ce qu'on fait & ce qu'on dit, ſévere envers lui-même, indulgent ſur les défauts d'autrui, attentif & régulier ſur tous ſes devoirs, modeſte dans la bonne fortune, & patient dans l'adverſité ; toujours diſpoſé à s'édifier & à profiter du mérite des autres ; toujours content du bien qui leur arrive, ſans ſe repaître de l'idée ſouvent fauſſe qu'il en étoit plus digne ; également incapable de toute baſſeſſe, de plaintes injuſtes, & de s'offenſer de tout ; toujours prêt à obliger, parlant bien, même de ſes concurrens, & voulant tout devoir à la juſtice ; c'eſt-là, ce me ſemble, le caractere du vrai honneur.

Il eſt tout auſſi aiſé de ſe tromper ſur ce qui regarde le bon ſens. Quoi

de plus commun que de voir des
mes peu raiſonnables par le m
uſage qu'ils font de leur raiſon !
avoir bien de la raiſon que de
mer en tous lieux & à toute
contre l'aveuglement de la for
que d'employer ſans ceſſe ſon
à faire d'inutiles retours ſur le
& à ſe livrer, ou à de continuel
mures ſur le préſent, ou à des fr
paniques pour l'avenir ?

Uſons mieux de l'heure preſent
En attendant toujours celle où l'o
finir,
Et toujours ſur la foi d'une vie inn
Eſperons bien de l'avenir. L'

L'homme raiſonnable ſe co
dans ſa ſituation, il adoucit ſ
meurs, polit ſes manieres; tran
ſur le preſent, il attend l'aveni
le craindre; il ſait jouir, &
repaît point de deſirs vains & va
au lieu de fatiguer le Public de
flexions, il ne ſonge qu'à les me
profit; il choiſit un genre de vi
venable à ſa fortune, & ſe fai
amis conformes à ſon caractere
là il fait preuve de ſageſſe & d
pour cette vraie vertu qu'on ne t
pas chez ces petits génies qui s'i

nent que le ſublime de la pieté conſiſte en des ſcrupules de toute eſpece, & qui n'ayant pas aſſez de diſcernement pour placer chaque choſe dans ſon ordre, ſe font un Dieu toujours prêt à les punir. Ainſi, toujours tourmentés par la crainte de la Juſtice divine, ſans être jamais raſſurés par la miſericorde; leur vie d'ailleurs aſſez innocente devient, par rapport à leur dévotion mal entendue, un ſupplice continuel. Mais, comme le plus parfait de tous les plaiſirs vient ſur-tout du témoignage interieur d'une conſcience pure & ſans tache; je dis, non pas d'un *devot*, mais de celui qu'on appelle un homme de bien, que s'il a du goût & de la raiſon, il eſt le plus heureux de tous les hommes. Culte de Dieu continuel & ſans partage, pratique réguliere des maximes les plus ſaines, attachement inviolable à la doctrine la plus pure, ſenſualité à faire du bien au prochain; toujours égal & doux, toujours raiſonnable, exempt de prévention & de préjugés: voilà le caractere précieux de ces hommes privilegiés qui ſont ſelon le cœur de Dieu; & c'eſt le plus grand prix que puiſſe eſperer l'homme de bon ſens dont la conduite eſt ſage.

A Dieu ne plaiſe que je ſoutienne ici, que beaucoup d'honneur, de raiſon & de Religion ſoit ſuffiſant pour nous procurer une volupté pleine, inalterable, immuable; ce bien nous eſt réſervé pour l'autre vie : celle-ci où le plus parfait caractere n'eſt méritoire que par la grace de Dieu, eſt une vie de tentations & de combats. Je n'entends donc par l'acquiſition de la ſageſſe que le don de ſe rendre heureux autant qu'on peut l'être dans le monde, ſans que les moyens du bonheur preſent ruinent les eſperances de l'avenir.

Jeune homme qui m'écoutez, voulez-vous réduire tout ce que j'ai dit à une idée plus préciſe ? Comprenez, par un homme d'honneur, celui qui plein des ſentimens les plus nobles eſt toujours prêt à développer ſon ame par toutes les actions que l'occaſion offre à ſon zéle; qui penſe, qui ſent, qui agit par le plus pur mouvement de la vertu, auſſi attentif à cacher le bien qu'il fait, que l'orgueilleux trouve de plaiſir à en faire parade.

Comprenez par un homme raiſonnable celui qui ſait également ſe défier & ſe ſervir de ſa raiſon, qui ſans r[illegible] chercher le ſuffrage public vit de fa[illegible]

à le mériter. Aſſez judicieux pour connoître ſes fautes, ſoigneux de n'y pas retomber, aſſujetti aux uſages, ſans être eſclave des prejugés, circonſpect dans les déliberations, ferme dans l'execution, prudent ſans inquiétude, c'eſt-à-dire, aſſez raiſonnable pour retrouver ſa force & ſa dignité dans ſa raiſon, pour n'en pas faire ſon ſupplice, & pour ne la pas proſtituer juſqu'à juſtifier l'erreur; c'eſt pourtant ce que nous voyons tous les jours. M. Rouſſeau l'a dit avant moi.

Loin que la raiſon nous éclaire
Et conduiſe nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'Orateur de nos paſſions.
C'eſt un ſophiſte qui nous joue.
Un vil complaiſant qui ſe loue
A tous les fous de l'Univers;
Qui s'habillans du nom de ſages,
La tiennent ſans ceſſe à leurs gages
Pour autoriſer leurs travers.

Comprenez enfin par l'homme de bien celui qui appliqué par préference & ſans relâche aux devoirs de ſon état, ajoûte au vrai honneur & à la droite raiſon, une conduite réguliere & chrétienne, & qui dans l'attente ſouvent méditée d'un avenir, s'étudie plus par amour que par crainte à

rriger ſes mœurs ; perſuadé néan-
oins que ce ſera toujours au ſeul
erite du Médiateur qu'il devra la
race qu'il eſpere du Dieu qu'il ado-
e , grace ſur laquelle il oſe compter
avec une humble confiance. Suppoſez
dans un tel homme un peu d'eſprit
& de goût , & voilà le *virtuoſus* des
Allemands , voilà l'homme univerſel
ou l'*el diſcreto* des Eſpagnols ; voilà
notre modele , en un mot , voilà l'i-
dée que Platon nous donne du Philo-
ſophe , un amateur de la ſageſſe uni-
verſelle.

Quelque long-tems que nous aïons
à vivre , nous trouverons toujours en
nous des défauts à corriger & des per-
fections à acquerir ; mais ne nous ef-
frayons pas à la vûe d'un travail lon
& penible. Le vrai merite , le meri
conſommé eſt le but que tout ho
nête homme doit ſe propoſer. Po
l'atteindre plus vîte , il faut comm
cer par éviter tous les écarts qui
détournent du droit chemin , ſa
rebuter par les difficultés qui ſe
ſentent ; & comme le Navigateur
le ne perd jamais de vûe ſa bo
le jeune homme qui veut bi
duire ſa barque , a toujours ſ
pes ſous ſes yeux. La pren

de conduite eſt donc de bien ſavoir, & la route qu'on doit ſuivre, & les écueils qu'on doit éviter.

Après avoir expliqué quelles ſont les parties eſſentielles dont je compoſe la vraie vertu, il eſt aiſé de conclure que le plus ou le moins de ces parties réunies dans un même ſujet, ſont la meſure de ſon merite; & l'on pourroit décider avec raiſon que celui-là ſeroit un ſujet excellent qui raſſembleroit en lui dans un degré ſuperieur l'honneur, la raiſon, la Religion, & la délicateſſe du goût dont j'ai parlé.

Le danger le plus commun & le plus inévitable, auquel eſt expoſé un jeune homme qui entre dans le monde, c'eſt le méchant exemple : on peut ſe flatter de réuſſir en travaillant ſur un cœur ſuſceptible encore de mouvemens vertueux. Les leçons de ſageſſe dont on prémunit une ame avant le moment déciſif où elle s'ouvre aux premieres impreſſions, peuvent prévenir l'effet des paſſions les plus vives; mais vous manquerez votre coup, & la vertu de votre Eleve vous échapera, ſi vous attendez que l'exemple ſuborneur ſe joigne aux premieres bouraſques des paſſions naiſſantes. Vous plantez un

arbre en plein vent ? commencez par le ſoutenir contre les vents, armez-le contre les bêtes, ſans quoi bientôt il eſt ébranlé, déraciné, arraché. Le jeune Homme agité tout-à-la-fois par ſes propres ſaillies, & tenté par toute la corruption que le monde étale à ſes yeux, aura bien de la peine à ſe contenir, ſi vous ne l'affermiſſez. Soutenez-le, armez-le de bonne heure des plus ſages conſeils contre le méchant exemple ; revenez à la charge à meſure que le péril augmente ; ne vous laſſez pas juſqu'à ce que le caractere ſoit tout-à-fait formé ; c'eſt la premiere & la plus eſſentielle de toutes les précautions.

Faſſe le ciel que vous ne ſachiez jamais par experience combien ſont funeſtes les effets que produiſent les mauvaiſes compagnies : combien de fois n'a-t-on pas vû ruinés ces fondemens de mérite, qu'un pere attentif avoit jetté dans le cœur de ſon fils, cet heureux naturel, ces dons naiſſans, ces talens commencés, en un mot, tous les fruits précieux d'une éducation pr lie & circonſpecte !

A voir juſqu'à quel point la brut té & la débauche maîtriſent les e & les cœurs, & avec quelle a

tion les hommes s'étudient à valoir peu, je ſerois tenté de douter de cette prophetie d'Horace, qu'ils ſe corrompront toujours de plus en plus ; car enfin quel chemin leur reſte-t-il à faire pour arriver au dernier periode de la corruption ? Les jeunes gens ne ſont pas gâtés, ils ſont perdus, menteurs, effrontés juſqu'à l'impudence, groſſiers dans ce qu'ils diſent, brutaux dans ce qu'ils font, peu curieux de plaire, très-ſoigneux de publier fauſſement qu'ils ont plû : appliqués ſans relâche à rafiner ſur le vice, ils regardent le vrai honneur comme une chimere, & la raiſon comme un frein importun ; ils releguent la Religion chez les petits eſprits ; la politeſſe n'eſt pour eux qu'une puerilité, ou tout au plus une vertu de femme ; la délicateſſe du goût n'eſt qu'une viſion ou une acquiſition importune qui gêneroit trop leurs premiers mouvemens ; toute action qui n'eſt pas marquée au coin de la débauche & de la crapule, & tout diſcours ſans obſcenité, leur paroît inſipide ; les moins fous d'entre eux ſe croient aſſez ſages quand ils ſont reglés dans leurs déreglemens ; & ceux qui ſe plongent plus avant dans l'abîme, s'imaginent

que comme chefs de parti, ils meritent plus d'admiration.

Ha, mon enfant ! ha, mon ami ! qui que vous ſoyez, évitez, comme la peſte, le commerce de ces ſortes de gens, puiſqu'ils ne s'occupent qu'à deshonorer la ſocieté civile; regardez-les comme le rebut du genre humain, ou comme une nouvelle eſpece d'hommes qui fait claſſe à part; ſauvez-vous vîte auprès de ceux dont l'âge a poli les manieres & mûri les deſirs: & ſi un malheureux quart-d'heure vous livre à la compagnie de ces Docteurs en libertinage, qui font gloire de préſider dans leurs *conciliabules* d'impieté, appellez promptement à votre ſecours tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez lû de bon depuis votre enfance, & fortifiez-vous par le ſouvenir de toute l'horreur qu'on vous a inſpirée pour le vice, en faiſant attention au mépris profond que s'attire un débauché.

Commencez à mettre en pratique la néceſſité de vous garantir du méchant exemple en fuyant avec toute précaution dont vous êtes capable tous ceux qui ſont reconnus & même ſoupçonnés de manquer d'un des quatre dons que j'appelle

tiels, & dont j'ai fait les quatre parties principales de la vraie vertu.

Songez que le méchant exemple la ruine imperceptiblement : & que me ſervira de vous inſpirer les maximes les plus ſaines pour le choix de vos amis & de vos plaiſirs, ſi vous commencez à contracter des liaiſons dangereuſes ? Vous marchanderez peut-être quelque inſtant entre l'exemple & le ſouvenir de mes inſtructions ; mais bientôt le premier l'emportera : Vous direz ce que vous entendrez dire, vous ferez ce que vous verrez faire. Rien de plus éloquent que l'exemple, le précepte n'en approche pas ; ſoyez donc infiniment circonſpect dans les premiers commerces de votre vie : ſouvenez-vous bien de ces quatre beaux Vers de Boileau :

Dans le crime une fois il ſuffit qu'on débute,
Une chute toujours attire une autre chute :
L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords,
Où l'on ne rentre plus dès qu'on en eſt dehors.

Tel juſqu'à un certain âge reſte ſcrupuleux ſur les plus petits défauts, & ignore juſqu'au nom des vices, qui

peut-être en compte bientôt après pour peu de choſe & le nombre & la qualité : d'où vient un changement ſi ſoudain & ſi funeſte ? des mauvaiſes compagnies qu'on n'a pas pris ſoin d'éviter. Il eſt vrai que d'abord on voit avec horreur les profeſſeurs publics de libertinage, mais on commence par ſe familiariſer avec les libertins du ſecond ordre, avec ces faux petits-maîtres dont le goût eſt dépravé. De cette dépravation du goût vient celle des mœurs, & de-là le progrès de la corruption.

Mais, me direz-vous, à quelle idée préciſe dois-je me borner pour me repreſenter au juſte le jeune Homme dont le goût eſt gâté, & dont, par conſéquent, je dois éviter la compagnie ? He quoi ! ne remarquez-vous pas dans cet étourdi tous les indices d'une conduite déplorable ? Peut-il prendre ſur lui d'écouter ceux qui ont de l'âge & de l'experience ? Ne le voyez-vous pas lié par préference avec de jeunes fous ? Peut-il chanter ou lire autre choſe que des obſcenités ? Juſqu'à ſa maniere de ſe mettre, tout l dénonce. Le menſonge & l'impuden font tout l'ornement de ſes diſc depuis que le libertinage eſt deve

regle de ſes mœurs. Tous ces traits prouvent la dépravation du goût & de la conduite : & c'eſt de cette ſecte de gens, ſecte fort étendue, que l'exemple meurtrier ne peut être évité avec trop de ſoin par celui qui veut reſter honnête homme. Quelqu'un qui plaiſantoit avec eſprit, en parlant de ce tourbillon d'étourdis, diſoit que l'air étoit bien complaiſant d'animer de telles machines.

Si le caractere que je viens de peindre vous paroît indéfini, & trop général, parce qu'il renferme trop de défauts, tirez-en le précis vous-même, & réduiſez-le aux défauts eſſentiels que vous avez le plus interêt d'éviter. Vous vous appercevez que le menſonge domine, c'en eſt aſſez, rompez le commerce. Ne vous a-t-on pas dit cent & cent fois qu'il n'eſt point d'homme plus mépriſable qu'un menteur ? Et ſi l'on vous voit en liaiſon avec gens de cette trempe, ne ferez-vous pas dire de vous avec fondement que vous aimez le menſonge, & que vous apprenez à mentir. On vous a bien dit que le plaiſir de la table eſt très-gracieux ; mais auſſi l'on vous a dit que rien ne dégrade tant la raiſon que l'yvrognerie, que rien n'eſt plus

dangereux que l'yvreſſe; rompez don
tout commerce avec ces hommes tro
dominés par le goût du vin. Vous n'a
vez rien à eſperer pour l'eſprit ni pou
le cœur, & vous avez tout à craindr
des extravagances & des fureurs d'u
yvrogne. Vous ſavez le peu de ca
qu'on fait des hommes inutiles, qui n
ſortent point de chez ces femmes qu
Boileau appelle *Brelandieres*, & qu
n'ont point d'autre métier que l
jeu. Vous avez entendu dire que mill
gens ſe ſont ruinés par le gros jeu, vou
avez vû combien il dérange la fortune
l'humeur & la conduite, & vous ave
été témoin ſouvent que la politeſſe dé
généroit en férocité; vous ne ſaurie
donc mieux faire que d'éviter des lia
ſons étroites avec des yvrognes & d
joueurs de profeſſion. Je vous en parl
rai plus au long dans la ſuite. Vo
vous êtes apperçu que cet homme
qui d'abord on a crû de l'eſprit, p
beaucoup & dit peu de choſes;
ſouvent on le prendroit pour un
ſi l'on ſupprimoit de ſes diſcours
letés & les juremens? Vous
riez le fuir d'aſſez loin; c'eſt
prenti débauché, à qui il ne
que de l'eſprit pour devenir
République. Cet autre eſt

déclaré qui ne voit que des femmes décriées ; fuyez encore plus vîte, ſi vous faites ſocieté avec lui, vous êtes perdu, fuyez enfin qui ne va à la Meſſe que pour cauſer & rire, à la Comedie que pour être également à charge au Parterre & aux Acteurs, à la promenade que pour étaler des airs impudens. Prodigue quand il a de l'argent, excroc quand il en manque il approche du fripon ; c'eſt un fat, un étourdi, un libertin, il y a même à parier qu'il eſt un ſot.

L'Abbé Regnier dont le témoignage doit être crû, a dit avant moi que les jeunes gens ne ſont pas à beaucoup près auſſi polis qu'autrefos : voici comme il s'en explique.

La politeſſe ainſi que le courage
Fut des François autrefois le partage,
Et là-deſſus ſes nobles nourriſſons
Auroient partout pu donner des leçons.
Des jeunes gens la derniere volée
Qu'a-t'elle fait ? Elle s'eſt ſignalée
Sur le courage, & l'a même porté
Juſqu'à l'audace, à la témerité.
Mais de leurs airs l'exceſſive licence
Dément en eux l'air poli de la France.
Une Dame entre ? On lui tourne le dos,
On s'émancipe en de libres propos.
Et lui marquer la moindre politeſſe
Paſſe auprès d'eux pour un air de vieilleſſe.

Ajoûtez au ſentiment de l'Abbé Re-

gnier celui de Madame Deshoulieres ; & liſez avec attention ſa belle Epître,

He bien quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui ?

& vous prendrez aſſurément du goût pour la politeſſe.

Après vous avoir inſpiré le mépris & l'horreur que vous devez avoir pour tout ce que j'appelle mauvaiſe compagnie, j'entends les hommes dangereux par rapport à ce qui regarde vos mœurs ; c'eſt à vous à achever par vos diſpoſitions ce que j'ai commencé par mes conſeils, & à vous fortifier dans cet éloignement par de courtes réflexions toujours utiles, & ſurtout à votre âge : Dites-vous à vous-même : Un jour j'aurai quarante ans, & que ne donnerois-je pas alors, pour avoir mieux rempli l'intervalle de mon âge depuis quinze ans juſqu'à quarante ? L'expérience nous apprend qu'il eſt plus aiſé de ſe garantir du vice que de s'en corriger quand on en a contracté l'habitude ; donc vous ne ſauriez faire trop de fond ſur vous-même pour conſerver toujours dans toute leur integrité la vraie probité ſi reſpectable aux hommes, & cette pureté de mœurs ſi précieuſe devant Dieu.

l'honneur & la bonne conduite ſont l'eſſentiel de la vertu, & qu'en comparaiſon les talens & l'eſprit ne ſervent que de ſupplément au mérite. Faites dans votre eſprit un parallele du commerce de ces hommes choiſis, avec qui pendant la plus longue vie on trouve à profiter toujours, & du commerce de ces étourdis dont j'ai parlé. Les uns vous tournent, vous poliſſent, vous conduiſent gracieuſement à la perfection; avec les autres vous devenez vicieux, & vous reſtez brute: leur ſouffle vous empoiſonne, leur approche vous déshonore & vous perd. Quel intervalle des uns aux autres? & ſi vous les approchez, quel contraſte! Voulez-vous enfin devenir homme ſage, combattez vos paſſions dès que vous commencez à les ſentir, fuyez le méchant exemple dès que vous commencez à le connoître.

Ce conſeil demande deux choſes, de l'attention & du diſcernement. Votre âge ne vous diſpenſe pas de l'attention; à l'égard du diſcernement, c'eſt à l'uſage du monde à vous le procurer. Le combat des paſſions eſt l'affaire de toute la vie, & c'eſt l'affaire de tous les hommes, je ne puis vous l'épargner, ni même l'accourcir.

Vous avez beſoin de force, demandez-en ; vous en obtiendrez, ſi vous êtes attentif, & ſi vous vous défiez de vous-même : mais tel eſt le malheur des hommes nés foibles, que le même monde qui leur donne du diſcernement, leur fait négliger la vigilance qui leur eſt pourtant toujours néceſſaire. Veillez donc toujours : voilà votre armure contre vos paſſions. Etudiez bien les hommes, & ne vous attachez qu'à ceux qui ont du mérite & de la vertu ; voilà votre armure contre le méchant exemple.

Contre une loi qui nous gêne
La nature ſe déchaîne,
Et cherche à ſe révolter ;
Mais l'exemple nous entraîne,
Et nous force à l'imiter. *L'Ab. R.*

Si une fois vous devenez tel que vous méritiez d'être admis dans le commerce des plus honnêtes gens, tout ce qui ne ſera ni grand, ni beau, ni bon, ni délicat, ni ſpirituel, ni vertueux, vous paroîtra fort inſipide : au contraire, vous vous ſentirez piqué par cette douce émulation qui produit peu à peu le vrai mérite. Eſtimez un honnête homme, travaillez à vous en faire eſtimer, & bientôt il vous eſtimera.

En attendant qu'un jour vous vous rendiez digne de cette eſtime univerſelle, qui n'eſt dûe qu'aux grandes qualités & aux grands dons ; en attendant qu'on reſpecte en vous des talens rares, un génie ſuperieur, des ſentimens nobles & delicats, & préferablement à tout une probité à toute épreuve ; en attendant enfin, que vous vous ſoyez formé ce caractere ineſtimable, auquel les plus envieux n'oſent refuſer une tendre admiration, commencez par acquerir les petits dons & les qualités moyennes qui ſont de votre âge, & qui ſuffiſent pour vous introduire chez les hommes choiſis. Le connoiſſeur le plus critique ne vous doit demander que ce que vous devez avoir.

Un ami de confiance commence par vous montrer à ſes amis ; il vous ſert de caution auprès d'eux, il vous mene dans le monde pas à pas, il vous conduit comme par la liſiere ? Si l'on vous trouve un maintien noble & modeſte, on le remercie de vous avoir introduit ; & ſi vous avez l'eſprit doux, on vous redemande ; mais il faut être ſouffert avant que d'être ſouhaité.

Les hommes ne different guéres

moins entre eux par l'eſprit que pa
le viſage. Les uns ont l'eſprit ſolide
fort, & cette ſorte d'eſprit marqu
aſſez la force de l'ame : mais cett
eſpece de mérite n'eſt pas ordinaire
ment le mérite du premier âge ; d'au
tres ont l'eſprit pénétrant & délica
Il eſt des eſprits plus foibles, plus t
mides, plus bornés, plus épais, q
ne laiſſent pas d'être juſtes, & je cro
la juſteſſe la partie eſſentielle de l'e
prit. Le tems viendra que j'exigerai
vous la force, l'étendue, la délicateſ
& la juſteſſe que l'âge & le monc
pourront vous donner. Aujourd'hui
me rends plus facile, je ne vous d
mande que l'eſprit doux dont le pr
mier fruit eſt la docilité. La docil
eſt un ſupplément à la juſteſſe d'eſpr
& produiroit infailliblement les r
mes effets ſur tous les hommes
étoient bien conduits ; mais ſi l'on
pas l'eſprit doux, on n'aime point
laiſſer conduire.

Que la douceur de l'eſprit
un grand don, quand elle ne
reroit à l'homme que de le rer
cile ! L'indocilité eſt la prem
ſe des plus grands déſordres
plus indignes ſujets ne ſont
rels, que pour avoir refuſ

dre ceux qui les portoient au bien. On trouve une mauvaiſe honte à conſulſulter ſes meilleurs amis, & l'on ſe fait un faux honneur de ne ſe gouverner que par ſoi-même. Ce defaut paroît peu de choſe dans ſon principe ; cependant, les effets en ſont terribles. De-là la prévention, la bonne opinion de ſoi-même, l'entêtement ; de-là, les faux jugemens, les fauſſes conjectures, & par conſéquent les fauſſes meſures : de-là enfin, les plus grandes fautes de certains hommes, qui, s'ils avoient été dociles dès leur enfance, ſeroient devenus de grands-hommes. Au contraire, des hommes vraiment grands ne ſeroient peut-être jamais parvenus à cette ſuperiorité, qui les a élevés juſqu'au faîte des grandeurs, ſi l'eſprit doux & docile ne leur avoit d'abord captivé la bienveillance de ceux dont le commerce eſt la ſource du vrai mérite, ſource à laquelle étant une fois admis ils ont acquis le droit de puiſer toujours.

Dans l'eſprit d'un jeune homme, la modeſtie & la douceur doivent être comme deux ſœurs inſéparables. Le recevra-t'on deux fois dans ces maiſons accréditées par la vertu & reſpectées

par les connoiſſeurs, s'il n'y porte qu'un eſprit effronté, qui ne ſachant rien veut décider de tout, ou qu'un eſprit aigre qui commence par contredire au lieu d'écouter. Un homme ſage ira-t'il déployer ſon mérite à un fat qui ne cherche pas à le connoître ?

Les jeunes gens qui ne croient ſavoir beaucoup que parce qu'ils ne ſavent rien, commencent par rougir quand on les ſurprend en faute. Si cette honte venoit du regret d'avoir manqué, ce ſeroit une eſpece de réparation de la faute commiſe ; mais le plus ſouvent elle ne vient que du même fond d'orgueil, qui leur a fait négliger des conſeils par le ſecours deſquels ils n'auroient pas manqué.

L'homme ſage ne rougit pas de conſulter les autres, mais il ne ſe rend pas eſclave de leurs conſeils ; quelquefois gens très-habiles prenne l'avis de gens d'un eſprit inferieu mais capables de réflexions judicie qui peuvent échapper aux plus éc rés : De-là je conclus qu'à tout â en tout état, en toute maniere, or tirer un grand fruit d'une pruden cilité. Choiſir un bon conſeil trait de prudence ; donner conſeil, preuve d'habileté

d'amitié : un conſeil ſage eſt le fondement des grandes actions. Il faut prendre conſeil de ſes amis, pour n'être pas la dupe de ſes ennemis ; la force qui n'a point le conſeil pour ſoutien, ſe détruit d'elle-même ; mais les inſinuations ſont plus propres à faire agréer les conſeils que l'autorité.

Si l'eſprit modeſte eſt une excellente qualité pour tous les âges, il eſt encore plus néceſſaire aux jeunes gens, mais ne confondez pas cette modeſtie de l'eſprit avec l'inactive timidité. Il eſt un âge & un degré de mérite acquis, auquel il eſt permis de hazarder ce qui, hors delà, ſeroit téméraire : Les allures ſont bien differentes de celui qui eſt entré dans le monde, & de celui qui n'eſt qu'à la porte. On a vû d'heureuſes hardieſſes achever la fortune de l'homme de guerre & la réputation du Poëte & de l'Orateur déja accrédités, mettre le Courtiſan plus avant dans la confiance de ſon maître, hardieſſes qui déplacées n'auroient pas eu le même ſuccès ; le Profès, quelque humble qu'il ſoit, oſe agir & parler plus librement que le Novice.

Celui qui ne doit qu'écouter & qui parle trop & trop haut, fait conclure indépendamment de ce qu'il

dit, qu'il eſt un fat, ou du moins un étourdi ; & s'il ne dit pas de bonnes choſes, il eſt tout enſemble un fat, un étourdi & un ſot.

Trop de hardieſſe dans l'eſprit d'un jeune homme eſt le préliminaire de l'effronterie ; on eſt en droit de croire qu'il ira bientôt de la témerité juſqu'à l'impudence. Mais, s'il parle moins, ne le prendra-t-on pas pour une bête ? non ; beaucoup d'eſprit ne ſauroit ſe cacher ; & ſi l'on a peu de genie, le ſilence cache au moins le défaut d'eſprit. Commencez donc par réprimer la demangeaiſon d'étaler un brillant précoce, couvrez votre eſprit de pudeur. La modeſtie eſt un voile délicat qui ne dérobe point aux yeux les dons de la nature, mais qui en rehauſſe le prix ; d'ailleurs ce qui ſe montre trop aiſément, & mal à pro pos, ne pique ni le goût, ni la curio té ; ſavoir ſe taire eſt un ſi grand d que ſouvent les perſonnes les moins res & les moins fidéles nous devien les plus utiles, en nous oblige veiller davantage ſur nos parole à éviter tout ce qui peut lea ner ſujet d'en abuſer. Quelqu qu'on ait, on n'eſt bon à rien *fait pas ſe* taire. Celui qu

ſilence avec peine, ne ſera jamais capable de parler juſte ; peu de paroles ſuffiſent au ſage, le ſilence eſt la nourriture de ſon ame & de ſes penſées ; c'eſt le ſanctuaire de la prudence, & l'eſprit y reprend des forces nouvelles. C'eſt le parti le moins dangereux pour ceux qui doivent ſe défier d'eux-mêmes. Souvenons-nous ſur-tout que le ſecret qu'on nous a confié doit être mis au rang des choſes les plus ſacrées. Nous ne ſaurions le révéler ſans commettre une eſpece de ſacrilege,

Il eſt vrai que l'eſprit fat, le haut ton, le grand parleur, celui qu'on appelle un diſeur de riens, prend le pas ſur l'eſprit modeſte ; mais celui-ci ne tarde guéres à regagner les devants. Le premier ne garde ſes avantages qu'un quart-d'heure, tout le fruit qu'il en tire eſt un redoublement de fatuité ; il s'aime, mais il s'aime ſeul ; il s'admire, mais il s'admire ſeul. C'eſt l'homme dont la Fontaine dit :

Un homme qui s'aimoit ſans avoir de rivaux.

Au contraire l'eſprit modeſte commence par ſe faire aimer par ſa ſeule modeſtie ; & quand plus d'eſprit vient

à ſe montrer à propos, on finit par l'admirer.

Fixez un moment votre attention ſur l'excellence de la modeſtie & de la douceur de l'eſprit, & jugeant d'un contraire par l'autre, redites-moi naturellement ſi vous n'avez pas un regret bien ſenſible de ce que cet homme avec des talens, avec du ſavoir, & beaucoup d'eſprit, eſt un homme inſuportable. Vous vous ſouvenez combien il prit feu à l'occaſion d'une nouvelle indifferente, & quels regards il vous lança, quand il crut que vous l'interrompiez. Ce tyran de la converſation devient le fleau d'une compagnie; cet eſprit a commencé par n'être pas aſſez doux : delà il a paſſé au bruſque, & a fini par être féroce.

Au contraire, vous ne craignez rien tant que le moment où l'on perdra ce vieux Sénateur ſi reſpectable par ſo nom, par ſa dignité, par le long uſag qu'il a du meilleur monde ; il fait l délices des plus aimables ſocietés, le charme des converſations les délicates. Le voyez-vous à table a lieu de jeunes gens qui viennen lui également pour ſe réjouir & s'inſtruire ? il eſt tout à la fois re, & le pere du plaiſir : il

moins à montrer ſon eſprit qu'à faire briller le leur : délicat dans ſes goûts, pur dans ſa morale, régulier dans ſes mœurs, aiſé dans ſes manieres, obligeant & poli dans tous ſes diſcours, il eſt comme le diſpenſateur des graces, il diſtribue ſans oſtentation & avec affabilité tout le mérite que ſa douceur & ſa docilité lui firent autrefois acquerir auprès des autres.

Je ſai bien que par l'eſprit doux dont je parle, & par le bon eſprit dont je parlerai dans la ſuite, on entend deux dons un peu différens, qui ne s'excluent pas, & qui ne ſe ſuppoſent pas abſolument l'un l'autre ; mais il eſt vrai que l'eſprit doux fait partie du bon eſprit : De même je ne confonds pas l'homme dur & l'eſprit dur, & il eſt vrai que quelquefois ce ſont deux hommes ; cependant, les défauts ou les vertus qui partent de même principe, forment entre eux pour l'ordinaire, une eſpece d'enchaînement.

Je ſuis perſuadé qu'il eſt des hommes en qui l'inflexibilité de l'eſprit a produit la dureté du cœur, & qui ne ſeroient pas devenus tels ſi l'on avoit pris ſoin de bonne heure de les rendre doux & plians.

Si l'on pouvoit meſurer les défauts

& les vices, on trouveroit peut-être le même degré de diſtance entre l'eſprit dur & le brutal ; qu'entre le très-ménager & l'avare.

On ne doit pas abſolument conclure que le jeune homme qui n'a pas l'eſprit doux, l'ait effronté, imperieux, dur & qui ſoit indigne de la ſocieté ; mais quand on commence par ſe faire éviter, on ne tarde guéres à ſe faire mépriſer. Quelques-uns n'entendent par eſprits durs, que ces hommes tardifs dont l'imagination trop enveloppée a peine à concevoir ; qui travaillent encore, & s'occupent à déchiffrer le ſens litteral du premier point d'un diſcours, quand l'Orateur en eſt à la peroraiſon : & pour qui la propoſition la plus ſimple, expoſée en termes propres & clairs dans une période courte & préciſe, paroît une énigme. Cette étymologie peut être bonne ; mais pour moi qui crois parler à un génie plus délié, j'entends par eſprits durs ceux que nul motif ne peut ramener à une autre opinion que la leur, ou qui rendent avec rudeſſe le ſavoir, les penſées & les ſentimens qu'ils ont puiſés chez les plus délicats des Anciens & des Modernes.

Toutes les ſortes d'eſprit dont

parlé ne ſont que des parties, ou des contraires de l'eſprit doux ; chaque partie & chaque contraire ont leur ſubdiviſion, & de-là vient la difference des caracteres. L'eſprit dur reſte ſeul, perſonne ne veut de ſon commerce ; l'imperieux tyranniſe, le contrediſant embaraſſe, le grand parleur fatigue, l'important ſe fait haïr, le Nouvelliſte ou l'Hiſtorien eſt le fâcheux de Moliere, le groſſier ſcandaliſe, l'impudent ſe fait chaſſer, le menteur eſt en horreur chez tous les hommes.

Tous ſont autant de contraires de l'eſprit doux, comme la modeſtie, l'attention & le reſpect en ſont autant de parties ; le reſpect a égard à l'âge, à la dignité, à l'habileté de ceux qui compoſent le cercle. L'attention apprend non ſeulement à écouter avec fruit, mais encore à ne rien hazarder, & à ne rien avancer dont on ne ſoit bien sûr de rendre bon compte ; la modeſtie rend circonſpect ſur le ton de voix, ſur le choix des termes, ſur le moment où l'on doit parler : toutes ces obſervations ne ſont pas difficiles ; on eſt donc moins excuſable de n'en pas contracter l'habitude ; une grande étendue d'eſprit qui a la meilleure part au me-

rite ſuperieur, ne dépend pas de vous ; mais vous êtes abſolument le maître d'acquerir la douceur de l'eſprit qui fait le plus grand charme de la ſocieté, & qui eſt l'eſſentiel de la politeſſe.

Enfin, la douceur de votre eſprit vous a fait gracieuſement recevoir chez gens choiſis. Prenez garde que l'inégalité de l'humeur ne vienne gâter des commencemens ſi heureux : Avec tout le mérite du monde, nous avons bien de la peine à fixer en notre faveur l'eſtime & l'amitié de ceux avec qui nous avons à vivre ; du moins n'autoriſons pas leur inconſtance par nos caprices, ne nous attirons pas leur inégalité par la nôtre ; nous ne ſaurions mieux punir ceux qui nous abandonnent, qu'en les mettant toujours dans leur tort ; nos inégalités, nos caprices commencent par refroidir, & bientôt après, éloignent pour toujours ceux qui nous aimoient : O que le défaut qui nous fait perdre nos amis, eſt un grand défaut !

Un fourbe, ſi je le connois pour tel, ne me fait pas un grand mal, je m'en défie : je ſai ne me point ennuyer long-tems avec un [illegible] rien ne me déconcerte &

ſole tant qu'un homme inégal, qui ſans cela vaudroit beaucoup : Plus ſon eſprit m'attire, plus ſon honneur m'attache, plus ſon érudition m'inſtruit, plus ſa bienveillance m'eſt utile, & plus je ſouffre de voir un ſi digne ſujet devenir par ſes inégalités un ſujet inſuportable. Je me laſſe bientôt d'être l'eſclave de ſon merite. Ses caprices fréquens & imprévûs, ſes bizarreries accablantes me font payer trop cher le fruit que j'en tirois ; je le quitte dès que je rencontre un homme égal. Mais il vaut moins d'ailleurs ? Et qu'importe ! j'aime mieux un eſprit moins orné & plus pacifique. Puis je me charger volontairement de faire ſans ceſſe une manœuvre périlleuſe pour conjurer l'orage, & ne pas périr ? Quoi ! lutter toujours contre les vents & les flots, toujours de nouveaux écueils, toujours à deux doigts du naufrage ? non : comme Boileau,

Je me ſauve à la nâge, & j'aborde où je puis.

Avec de la probité & de l'eſprit on vous craint, & l'on vous évite ; pourquoi ? vous êtes inégal.

Vous êtes vraiment bienfaiſant, mais
us avez d'étranges inégalités d'hu-
eur. Craignez que l'homme que vous
enez d'obliger, & pour qui trop de
econnoiſſance eſt un peſant fardeau,
n'impute à votre humeur ce qu'il doit à
la bonté de votre ame. Que celui-là eſt
à plaindre qui perd par ſes bizarreries
le fruit de ſa généroſité !

Un ſot n'eſt qu'un ſot. Tout ſon cri-
me eſt de tenir aſſez ſouvent une place
qui devroit être mieux remplie. D'ail-
leurs, il ne fait peine à perſonne, & il
rit depuis la ſoupe juſqu'au deſſert : il
eſt quitte avec vous, il ne vous doit
rien de plus : Mais cet homme à ſenti-
mens, ce génie orné, ce convive amu-
ſant retenu depuis trois jours pour faire
briller la fête que vous avez préparée,
ſe livre tout à coup, & au milieu de la
joie publique à de frénetiques imagi-
nations ; ſon accès vient de le prendre,
c'eſt ſon jour de folie ; bien loin
vous fournir tout ce que vous en a
diez, l'homme qui vous par
doux & poli, devient bruſque
me gai devient ſombre, &
vapeurs viennent gâter un
rein : Vous n'en ſerez point
ſeconde fois.

Vous m'accablez de c

me donnez le repas du monde le mieux entendu, jamais on ne répandit tant d'eſprit, rien n'égale votre joie & votre politeſſe : Cette femme ſi aimable & ſi pleine de raiſon que les Dieux vous ont donnée, de ſes jours ne chanta ſi bien ? O, la bonne maiſon, m'écriai-je à la compagnie ! mes enfans, qu'on eſt bien ici ! Mais qu'entends-je ? parce qu'un laquais éteint une bougie, vous le traitez de ſcelerat à pendre ! en ſe retirant il marche ſur la patte de votre Chien, & vous le battez. Ce ne ſont plus des cris, ce ſont des heurlemens ; la colere devient rage. Je prends mon chapeau furtivement, je gagne l'eſcalier dérobé, & je viens digerer chez moi : Voilà bien de la dépenſe perdue.

Il eſt des homnes pleins de défauts & de vices, qui ſavent les cacher, c'eſt un grand art. On fait tout pour l'acquerir, & que n'en fait on autant pour ſe corriger ? il n'en coûteroit pas davantage : mais enfin ceux qui ſe fardent nous épargnent les peines de l'humeur, & c'eſt beaucoup. Il en eſt d'autres dont l'humeur nous eſt infiniment à charge, qui peuvent néanmoins avoir l'ame droite & l'eſ-

prit bon ; mais pour le croire, il faut aimer à penſer bien d'autrui, & ſi l'ame n'influe pas toujours néceſſairement ſur l'humeur, du moins il eſt rare que l'avarice, la colere, l'orgueil, ou quelqu'autre paſſion ne ſoient pas les premiers mobiles de nos humeurs. Apprenez donc à regler votre humeur, & rendez-la ſi douce & ſi égale que je ne craigne pas votre commerce : d'ailleurs, ſongez que par les bouraſques de votre caractere vous courez deux riſques : Ou vous me découvrez votre foible, ou vous m'autoriſez à ſuppoſer en vous un foible qui peut-être n'y eſt pas.

J'entens faire à mille gens le dénombrement de nos humeurs ; mais qu'eſt-ce que l'humeur ? d'où vient-elle ? Nous en voyons, nous en ſentons les effets, & nous en ignorons la cauſe ; cependant il la faudroit connoître pour remédier au mal qu'elle produit ; ſans cela comment guerirez-vous l'humeur chagrine, l'humeur aigre, la bourue, la bruſque, l'inégale ? l'humeur n'eſt-elle qu'un nom, n'eſt-ce point une choſe ? où réſide cette choſe ? Ne ſeroit-ce point une réflexion des mouvemens de l'ame ou des diſpoſitions *l'eſprit* ? En ce cas contenez-vo

es humeurs qui vous échappent nous découvrent votre interieur.

Je plains un peu le fils d'un ſtupide ; je plains beaucoup le fils d'un fripon, mais je ne le plains que dans la crainte qu'il reſſemble à ſon pere. Je plains dès-à-preſent l'homme qui avec de l'honneur, du merite & des talens a des humeurs fréquentes qu'on ne ſauroit ſoûtenir. C'eſt un ours : femme, enfans, amis, perſonne n'en ſauroit approcher. Il eſt bien triſte pour la ſocieté que celui qui en pourroit faire les délices en devienne le fleau, & faſſe le ſupplice de ceux qui devoient en attendre leur avancement & leur conſolation. Pliez votre humeur de bonne heure, & vous préviendrez les plus grands maux.

On voit des gens en qui l'habitude eſt ſi forte, que leur chagrin même eſt habituel & indépendant de l'occaſion. On en voit qui ſont toujours ſombres & triſtes, à une même heure, riant à huit, & grondant à neuf : ils paſſent très-aiſément de la joie à la triſteſſe, mais ils ne reviennent pas avec la même facilité de la triſteſſe à la joie. Un rien échauffe la bile, & de-là le dérangement de l'humeur. Ils ſont fort égaux dans leurs inégalités.

Je ne crois pas impoſſible de trouver un homme qui ait enſemble l'eſprit doux & l'humeur inégale; ce mélange peut entrer dans le caractere du diſtrait & de tout autre homme qu'un accident préoccupe ; mais en général vous ne verrez guéres d'hommes fort inégaux qui ſoient fort doux. Il eſt auſſi des eſpeces différentes , & différens degrés d'inégalité. Dès qu'une fois on la porte juſqu'au caprice, le caprice tourne en habitude, & dégénere ſouvent en brutalité qui eſt le contraire de l'eſprit doux.

Il ſemble que l'eſprit doux & l'humeur égale réunis , faſſent l'homme complaiſant. Il eſt vrai qu'ils y contribuent, mais il eſt vrai auſſi que la complaiſance ajoûte à la douceur & à l'égalité. A l'eſprit doux , à l'humeur égale joignez l'envie de plaire & de petits ſoins, vous ſerez complaiſant.

L'homme égal & doux eſt celui qui toujours le même , toujours tranquille & sûr , évite toute occaſion de me faire de la peine ; l'homme complaiſant fait quelque choſe de plus pour moi ; il eſt diſpoſé à penſer comme je penſe , à agir comme j'agis , il entre dans mes vûes & dans mes goûts , & profite de la moindre occaſion de me faire plaiſir ;

mais auſſi il faut avouer que la douceur de l'eſprit & l'égalité de l'humeur ne ſauroient devenir des vertus ſuſpectes : à quelque uſage qu'on les employe, elles ſeront toujours des vertus. Il n'en eſt pas de même de la complaiſance. J'oſe dire qu'elle n'eſt vertu que par l'uſage qu'on en fait.

Vous trouvez que j'ai mieux parlé qu'un autre, qui a pourtant dit la même choſe que moi : Vous aimez à partager mes plaiſirs ; vous les ſervez, mais vous ne ſervez pas mes vices ; vous ne vous ennuyez point en me déſennuyant, ſoit à la Ville, ſoit à la Campagne ; vous ne bleſſez jamais mon amour propre par une image trop vive de mes défauts, & vous déployez toute votre délicateſſe pour me les faire connoître ; vous m'aidez de vos conſeils avec zele, mais avec prudence ; vous étudiez mon humeur à laquelle ſouvent vous aſſujettiſſez la vôtre ; vous ne vous montrez à moi ni trop ni trop peu : Enfin, toute votre conduite ne tend qu'à me plaire, à moi qui n'ai rien fait, & qui ne puis rien faire pour vous? O l'aimable, la rare, la précieuſe complaiſance ! c'eſt l'effet le plus merveilleux de la plus pure amitié.

Mais je vous vois étroitement lié

vec ce jeune Seigneur, dont le cara-ctere fait la honte de ſa maiſon ; vous vous multipliez au gré de tous ſes deſirs ; toutes ſes paſſions deviennent les vôtres : vous chantez quand il chante, & quand il jure vous jurez ; vous le conſeillez au jeu ; vous mettez le vin à la glace, vous courez pour ſon ſervice chez tous les Prêteurs au denier dix ; vous épouſez ſes airs & ſes manieres, vous l'imitez de loin dans ſa fole parure & dans tous ſes mauvais goûts. Je vous vois & je vous demande, d'où vient cette métamorphoſe ? vous me répondez qu'il faut bien avoir de la complaiſance pour ſes amis ; & moi je vous dis que vous faites le métier d'un adulateur abominable, ou d'un paraſite affamé.

Ce Grand eſt décrié par mille endroits, mais il a du pouvoir ? Ce vieux Magiſtrat mene une vie ſcandaleuſe, mais il eſt homme dangereux ? Voyez-vous auprès d'eux ce petit cercle de Courtiſans ? quels empreſſemens, quelle aſſiduité, quelle étu leur épargner tout ce qui peut leu plaire, & à voler au-devant d ce qui leur fait plaiſir ! fades lo pour eux, calomnies atroces les autres, œuvres abjectes,

ſervices, tout eſt employé, & tous ſe battent à qui mettra le premier la main ſur l'encenſoir. Un poſte demandé, ou un procès dont on craint l'iſſue ſont les motifs de l'adoration, ſont-ils complaiſans? Hé, diſons plus, ſont-ce des hommes? non: que ſont-ils donc? des reptiles.

Quoi, vous ſervez les projets pernicieux de ce méchant homme, qui trame un tiſſu d'iniquités; vous ſecondez l'impunité du crime & l'oppreſſion de l'innocence; & propre à tous métiers vous devenez l'inſtrument des plus ſales plaiſirs! Loin de moi, infâme; comment ſeriez-vous complaiſant & poli? Je n'ai pas d'épithéte aſſez deſhonorante pour vous bien peindre.

Je ſai qu'en général la complaiſance eſt une excellente qualité, qui bien miſe en œuvre ne produira jamais des ſujets auſſi indignes que ceux dont je viens de parler: mais j'ai dû apprendre la valeur des termes au débauché, au flatteur & au coquin, qui ne ſe croient que des complaiſans.

La complaiſance légitime & bien meſurée, eſt auprès de la baſſeſſe, de la flatterie & de la proſtitution, ce qu'une jeune demoiſelle tout à fait aimable & bien élevée eſt auprès d'une

vieille folle galante encore juſqu'à l'impudence. Là, tout eſt piquant, mais tout eſt modeſte, tout eſt beau, mais tout eſt naturel. Ici tout eſt affreux & poſtiche. De ce qui plaît à ce qui fait horreur, du vice à la vertu, quelle comparaiſon ! Faites le paralelle d'une louange délicate & meritée, à la baſſe flatterie, ſur ce qu'en dit Monſieur Rouſſeau.

De la flatterie.

Il n'eſt faquin ſi vil, ſi délabré,
Qui par ſon art ne ſoit défiguré,
Et qui changeant ſa mandille en ſimare,
Ne puiſſe atteindre au poſte le plus rare.
Il n'eſt poltron ſi connu par le dos
Qu'elle n'érige en ſuperbe Héros.
Un Tabarin mordant, cauſtique & ruſtre
Devient par elle un Senateur illuſtre;
Et d'un pédant barbouillé de latin,
Elle fabrique un nouvel Auguſtin.

De la louange.

Une louange équitable
Dont l'honneur ſeul eſt le but,
Du mérite véritable
Eſt le plus juſte tribut.
Un eſprit noble & ſublime,
Nourri de gloire & d'eſtime
Sent redoubler ſes chaleurs,
Comme une tige élevée
D'un' onde pure abreuvée
Voit multiplier ſes fleurs.

De toutes les bonnes qualités, il n'en eſt point qui demande un diſcernement plus juſte que la complaiſance : faites trop peu, vous tombez dans la rudeſſe ; faites trop, vous vous rendez rampant & ſervile. Le milieu eſt délicat.

S'il faut de l'ame pour aimer à faire plaiſir, s'il faut de l'eſprit pour faire à propos ce qu'on fait, & s'il faut beaucoup de de patience pour vivre en paix avec la plûpart des hommes, la complaiſance n'eſt pas une moyenne vertu.

Le défaut d'éducation, l'envie de s'émanciper, la peur de ſe contraindre, la force de l'habitude, l'étourderie, l'attachement indomptable à ſes propres goûts, l'entêtement & les fantaiſies ſont les ennemis déclarés de la complaiſance.

Je ſuis étonné que le beſoin que nous avons de la complaiſance d'autrui ne nous rende pas plus complaiſans.

On nous prévient ſur tout, on nous marque des égards, de l'attention, de la complaiſance : parvenus là ; nous ne ſommes pas contens, nous voudrions en examiner le motif. Doucement : ſi nous ſommes bons & affables, ſondons le cœur : ſinon, n'allons pas

us loin : nous serions punis de notre
urioſité.

La complaiſance ne connoît ni la
tyrannie, ni la ſervitude ; elle n'eſt
pas faite pour les Dieux de la Terre,
ni pour les eſclaves : on ne demande
à ceux-là que de la bonté, à ceux-ci
que de la ſoumiſſion. Si le mari n'a
le pouvoir d'uſer deſpotiquement de
ſes droits, ſi celui qui n'eſt que ſu-
perieur fait trop le maître, la fem-
me ou le ſubordonné n'en rempliſſent
pas moins leurs devoirs, mais ils les
rempliſſent ſéchement, & ne vont ja-
mais au de-là des bornes preſcrites.
Triſte ſituation pour les uns & pour
les autres ! on exclut d'un commer
la complaiſance qui en eût fait to
l'onction.

La complaiſance trop éprou
peine à durer ; & celle qui n
pas aſſez, n'eſt pas aſſez connue.
Tous les hommes ſentent c
vroient être doux & compl
pour ſe mettre plus ſûremen
ils paſſent toute leur vie à é
le cérémonial à qui il convi
mencer.

Supprimez du cœur l
ſorts qui le font mou

l'ambition, l'interêt : Où trouverez-vous de la complaiſance ? Faites-en une loi écrite, vous en trouverez encore moins.

Un arrogant qui ne vous connoît point, prend le pas ſur vous, il tient le dé, il abuſe pendant tout le repas de votre modeſtie ? Enfin on vous nomme, & il rougit. Son orgueil dégenere en petiteſſe, n'êtes-vous pas bien vengé ?

Un homme qui, meſure faite ou papiers ſur table, n'eſt plus grand que vous que d'une ligne, ſe croit un géant : il s'élance à plein vol juſques dans la moyenne region, il cite à tout propos ſes chiens & ſon caroſſe ? C'en eſt aſſez ; on le croit un grand Seigneur. Il lui échappe un ſourire avec un petit branlement de tête, & on le prend pour un homme très-poli ; enfin il perd ſon argent au jeu. Ho ! qu'il eſt complaiſant & génereux. On l'admire, on l'encenſe, on l'adore dans l'appartement. On n'attend pas qu'il ſoit à la porte pour ſe dire tout bas, mon Dieu ! qu'il eſt fat, qu'il eſt ſot, qu'il eſt bête ! & dès qu'il eſt à l'eſcalier, on le ſifle : Voilà le monde. On abhorre l'arrogance, & l'on fuit la ſtupidité, mais on court après l'argent.

Il eſt une autre eſpece d'homme pire que les arrogans qu'on peut tout enſemble reſpecter & mépriſer ; & cette propoſition n'eſt point contradictoire. Je trouve ſur mon chemin un vraiment grand Seigneur tout different de la *Pagode* dont je viens de parler ; je lui cede le pavé & je le ſalue. C'eſt de ma part reſpecter la grandeur, c'eſt payer le droit de péage. Mais je ſai qu'il eſt malfaiſant & brutal, & je le mépriſe : par-là je rends tout ce que je dois à la dignité & au caractere perſonnel. C'eſt ſauver tous les droits de la ſubordination & de la juſtice.

Si je ne craignois de bleſſer la droiture, je trouverois un plaiſir malin à prévenir un fat.

Avec les Grands, la complaiſance eſt de droit étroit ; avec nos égaux, elle eſt de bienſéance ; avec nos inférieurs, elle eſt de politique ou de bonté.

La douceur de l'eſprit, l'égalité de l'humeur, la complaiſance, ſont les premieres qualités qu'on demande à un jeune homme. Ce ſont-là, ſi j'oſe ainſi parler, les commencemens de ſon mérite, parce que ce ſont les parties principales de la politeſſe : mais *cela ſeul ne* compoſe pas la polite

il faut encore ce que quelques-uns appellent le don des manieres, ſans quoi la matiere, toute bien diſpoſée qu'elle eſt, reſteroit informe ; ce mérite commencé ne ſeroit qu'un merite brute. Il reſte encore à tailler, à polir, à mettre en œuvre.

Sans politeſſe : à quoi ſeront propres ceux qui n'ont ni le génie ſuperieur, ni les grands dons ? Vous ne parlez ni trop haut ni trop ſouvent, ni trop longuement, ni mal-à-propos : vous n'avez dans l'humeur, ni duretés, ni bizarrerie : en toute occaſion vous cherchez à vous rendre agréable ? Vous n'êtes pas encore un homme tout-à-fait poli, je devine ſeulement que vous pourrez l'être.

Boutique neuve, belle enſeigne, magaſin bien rempli ; qui ne croiroit que ce Marchand va faire fortune ? c'eſt au debit que je l'attends. Déployez de la politeſſe dans toutes vos manieres, & tout le monde ſera tenté de commercer avec vous.

Que vous ayez un jour un mérite & des talens à tout eſperer, tant mieux pour vous, c'eſt votre affaire ; mais commencez par avoir de la politeſſe, c'eſt l'affaire du public. Qu'eſt-ce donc qu'un homme poli, me dites-vous ?

ne me le demandez pas, définiſſez-le par vos manieres.

On dit d'un homme d'eſprit, il a de l'eſprit : de celui dont le ſtyle eſt juſte, précis, clair & délicat ; il parle poliment, il écrit poliment : de celui qui eſt doux, égal & complaiſant ; il eſt aiſé à vivre : mais de celui dont toutes les manieres plaiſent, on dit, il ſait vivre, il eſt poli.

Il eſt certain que la politeſſe n'eſt pas la partie la plus eſſentielle du vrai Mérite : mais auſſi il eſt vrai que les manieres polies donnent cours au mérite, & le rendent agréable. Comment faire preuve de politeſſe & de ſavoir-vivre que par nos manieres ? Cependant, les âges, les ſituations, les occaſions, les pays différens, ont des manieres qui leur ſont propres ; c'eſt donc quelque choſe que d'être poli par tout & toujours : Auſſi eſt-ce le moyen le plus infaillible de plaire toujours & partout ; mais ſouvenez-vous bien que par ce qu'on appelle le don des manieres, on n'entend pas moins la maniere de parler que les façons d'agir. N'en doutez point, chaque diſcours, chaque action a une maniere qui en releve le mérite : vous trouverez cette maniere ſi vous la cherchez. Avoir une

grande politeſſe, c'eſt dire obligeamment tout ce qu'on dit, & mettre de la grace à tout ce qu'on fait.

Vous me demandez ce que c'eſt que la vraie politeſſe? c'eſt une attention à faire que par nos paroles & nos manieres les autres ſoient contens de nous & d'eux-mêmes. La politeſſe nous fait paroître au-dehors tels que nous devons être interieurement: Songez que la groſſiereté eſt un obſtacle à tout auprès des perſonnes qui ont de la délicateſſe; & ſouvenez-vous que s'il faut très-peu de fond pour la politeſſe dans les manieres, il en faut beaucoup pour celle de l'eſprit. Ne comptez pas d'apprendre à plaire comme on apprend un métier. La ſcience de plaire eſt au-deſſus de toutes les autres; mais ſavoir l'art de plaire, ne vaut pas tant à beaucoup près que de ſavoir plaire ſans art.

Vous me preſſez, & vous voulez ſavoir en quoi conſiſte cette grace qui orne nos paroles & nos actions? Voici ma réponſe. Voulez-vous être poli, voyez des gens polis, étudiez-les, apprenez d'eux ce que vous avez à faire, & comment vous devez le faire: dès que vous le ſavez, faites-le ſans étude.

J'aurois juré il y a trente ans que le

merce des femmes éterniſeroit la
iteſſe des hommes. Autrefois elles
us demandoient des ſentimens & de
eſprit : Depuis, moins ſeveres ſur
mérite, elles n'exigerent de nous que
le la politeſſe ; aujourd'hui aſſez com-
plaiſantes pour s'accommoder au mal-
heur des tems, de la taille, une belle
jambe, & un filet de voix leur ſuffit.

Si j'étois chargé de regler les rangs
ſuivant le mérite perſonnel, je place-
rois l'homme poli immédiatement après
l'ame noble & l'eſprit ſublime ; cette
troiſiéme place eſt aſſez élevée, c'e
celle qui dépend le plus de nous, el
eſt aiſée à mériter & à remplir, é
nous procure plus ſûrement de l'eſti
que l'hermine & la pourpre ; ce n
donc que parce qu'on ne réfté
point à tous ces avantages de la
liteſſe, qu'on voit tant d'hommes
fiers.

Je crois un tel honnête ho
peut-être même a-t-il quelqu
d'eſprit ; mais qu'il a l'air pla
ſe préſente mal, quelle manie
mettre, que tout ce qu'il dit
que tout ce qu'il fait eſt peſan
il danſer ? il ne ſait pas faire l
ce : faut-il jouer ? il ne ſait
les cartes : faut-il ſervir à

ni s'aſſeoir ni manger. Le moindre uſage eſt nouveau pour lui, tout l'embaraſſe ; il confond les lieux, les tems, les perſonnes ; la converſation eſt-elle ſérieuſe ? il demande combien de fois Alexandre a defait Céſar : ſi l'on plaiſante, il lâche une miſerable équivoque dont il rit pendant une heure à gorge déployée ; s'amuſe-t'on à de petits jeux ? il égratigne ; en un mot, il ne ſait ni parler ni ſe taire, ni ſervir les autres, ni ſe faire ſervir lui-même ; il ne ſait ni prévenir, ni conduire, ni faire, ni recevoir une honnêteté. O, qu'il eſt groſſier ! Je ne choiſirois pas d'autre original ſi je voulois tirer une copie de la ruſticité ; & je crois la ruſticité le contraire de la politeſſe.

Ce jeune homme que vous connoiſſez n'eſt pas beau, & il ne ſouhaite pas de l'être ; ce n'eſt pas un génie tranſcendant, mais auſſi ſa phyſionomie n'annonce pas un ſtupide : on voit des hommes mieux faits que lui, mais il a l'air naturel & noble ; vous ſavez avec quel agrément il vit au milieu d'un monde compoſé de ce que nous avons de meilleur dans les deux ſexes ; Magiſtrats reſpectables, femmes impoſantes, brillante jeuneſſe, tout eſt content de lui. Meſurant ſes

manieres ſur les caracteres differens ; il ſait s'approcher & ſe retirer à propos ; que d'empreſſemens à faire plaiſir, que d'attention à ne dire que des choſes gracieuſes ? S'il fait un conte, chacun y trouve une honnêteté. S'il eſt à table, que de petits ſoins officieux ! juſqu'à des riens, entrer, ſaluer, s'aſſeoir, tout prévient en ſa faveur ceux qui ne le connoiſſent pas ; prêt à tout, ſa complaiſance n'a rien de fade, ſon reſpect n'eſt incommode ni rampant ; point d'art, point d'affectation, tout eſt aiſé, tout coule de ſource. Si la circonſpection lui ôte le plaiſir de louer ce qu'il voit & ce qu'il entend, ſes yeux en font l'éloge : & ſachant aſſujettir ſon goût & ſes ſentimens à ceux des autres, il ne dément par aucun travers la bonne opinion qu'on a de lui : Enfin, on le ſouhaite, point de parties agréables qu'il n'en ſoit ; on le préfere à de beaux eſprits, ou à des gens en place, & pourquoi ? il eſt poli.

Un ſot de qualité fait ſérieuſemer de profondes réverences à un Cl de Procureur. Un jeune étourdi ſe trouve à côté d'un Prince du S lui offre du tabac. Un fat ſer *bouche* pour parler gras, il

étaler une main potelée, de montrer ſon brillant, & de faire un crochet de ſon petit doigt artiſtement compaſſé. Il baiſe la main d'une femme illuſtre, & l'appelle ma belle Dame. Tous ſe croient polis.

Si cet homme très-poli eût vécu, il eût fait de ſon fils tout au moins un homme poli : ſucceſſion plus précieuſe que les Terres & les Contrats ; parce que la politeſſe une fois tranſmiſe & infuſe s'aliene moins. Pourquoi donc les vertus & les bonnes qualitez ne ſont-elles pas un bien hereditaire qu'on puiſſe ſubſtituer dans les familles ? C'eſt ſans doute pour nous laiſſer le mérite de l'acquiſition.

Comment, me dira-t'on, eſt-il donc bien difficile d'apprendre aux hommes du moins les premiers élémens de la politeſſe ? C'eſt le métier de la gouvernante la plus ſimple, & il ne faut que la plus petite attention du monde. Quoi ! plier l'humeur d'un enfant dès qu'il a de l'humeur, lui apprendre à bien parler dès qu'il articule, à bien marcher, à bien manger, ſur tout à bien lire de toutes façons, à écouter avec fruit, à être civil avec tout le monde, voilà préciſément à quoi ſe réduit la politeſſe de l'enfance : on n'a

qu'à perfectionner ces commencemens à meſure que l'âge avance. Se peut-il que de telles minuties entrent dans vos réflexions ? Cette repriſe eſt juſte : mais je ne me rends pas ; tant que je ne verrai pas plus d'hommes polis, je dirai toujours qu'on devroit l'être ; & plus il eſt aiſé de l'être, moins on eſt excuſable de ne l'être pas.

Une mere gâte ſon fils, ou le pere ne le reprend qu'avec aigreur & par caprice. Peut-être l'un & l'autre diſſipés & inattentifs regardent-ils de petits ſoins comme une bagatelle dont l'examen coûteroit à leurs plaiſirs, & auroit un air trop bourgeois. Peut-être auſſi que peu polis eux-mêmes, ils n'ont pû donner ce qu'ils n'avoient pas : Voilà les premiers principes de la groſſiereté des hommes.

Le fond de la politeſſe eſt le même par tout pays, & pour toute la vie ; mais de toutes les loix c'eſt la plus ſujette à l'uſage local ; & par tout les uſages changent. Je ne puis donc vous donner d'autres regles de politeſſe que les deux ſuivantes, elles ſont de tous les tems & de tous les lieux : Voyez le monde & liſez.

CHAPITRE II.

Des premiers élémens de la Litterature, du progrès dans l'érudition. Diſſertation ſur les bons & les mauvais Auteurs, & ſur le ſtyle ancien & moderne. Etabliſſement de l'Academie Françoiſe. Sur le choix des Livres. Sur le bon & le mauvais goût. Contre le faux bel eſprit. Du bon eſprit.

CEs deux maximes, lire & voir le monde ſont eſſentielles ; ſans cela point de vrai mérite. Un ignorant peut-il être eſtimé, un ours peut-il être poli ? Déja votre air modeſte, l'égalité de votre humeur, votre docilité, votre complaiſance, votre éloignement pour tout ce qui eſt décrié dans les deux ſexes, & ce goût précieux qu'on démêle en vous pour les hommes choiſis : tous ces heureux commencemens d'un excellent caractere ſont, j'en conviens, les prémices flatteurs de ce que le Public attend de vous. Mais défiez-vous des applaudiſſemens meurtriers dont on empoiſonne la jeuneſſe : loin d'en nourrir votre orgueil, recevez-les comme

ne leçon de vertu. Perfectionnez-vous
dans vos exercices pour être plutôt en
état de vous occuper plus utilement.
Cultivez avec un soin extrême la bien-
veillance des vrais amis qui s'interes-
sent à votre perfection. Sur tout ne
perdez pas le fruit de vos études.

Un Auteur anonyme nous donna en
1731. l'Introduction aux Belles Let-
tres, lisez-la avec attention & profitez-
en; les conseils en sont instructifs, la
critique judicieuse, les matieres bien
rangées, le style pur, & l'élegance na-
turelle. Quand cet Auteur auroit écrit
exprès pour venir à mon secours & me
tirer de presse, son Livre ne convien-
droit pas mieux à mon dessein. Il y
pourtant une difference dans nos ma
nieres de conseiller: il a la complaisa
ce de vous dispenser du latin, & j'
exige de vous.

Je sai combien vous êtes loin
ba be bi bo bu fâcheux dont le P
Cerceau parle avec tant de grac
vous êtes tiré de ces *distinguo* reb
dont le dénoûment vous embarr
Vous commencez même à ne plus
la poussiere de l'Ecole: mais
idée vous reste-t-il de Sueto
César, de Tite-Live, Terenc
ce, Catule, Horace, Virgil

ceron ? Voilà tout ce qu'on pouvoit vous propoſer de meilleur pour l'Hiſtoire, pour la Proſe & pour les Vers. Cependant convenez qu'avec tous ces ſecours vous n'avez rien appris. La répugnance naturelle que nous avons pour le travail, auquel pourtant les hommes ſont également aſſujettis ſur le Trône comme dans la cabane, un peu trop de pareſſe, les amuſemens enfantins ; & peut-être encore votre imagination ſourde & tardive, tout cela vous tenoit dans un état de langueur : votre eſprit étoit comme dans les langes ; ſemblable à un petit corps tendre, qui n'étant pas d'abord bien formé, reſte noué pendant quelque tems. Que faut-il faire pour réparer un retardement ſi préjudiciable ? Ecoutez-moi, ſecondez-moi : & ſi vous êtes raiſonnable, vous ne me trouverez pas difficile. Je vais tirer votre ame de l'inaction, & votre eſprit de ſa létargie. Vous avez perdu votre jeuneſſe, & je ne vous demande que trois mois pour rendre cette perte imperceptible à tous les Argus de l'Univers. Ne prenez pas ma propoſition pour un paradoxe : accordez-moi ce terme, & je réponds de vous.

Non, ce n'eſt point un prodige que

ous propose. Vous n'êtes pas un
nd Docteur : mais le Régent que
us craigniez est devenu votre ami,
ais vous connoissez un homme de
ettres, mais vous avez des Dictio-
naires, & dans presque tous les Li-
vres vous trouvez des notes margi-
nales, qui, en vous facilitant l'intelli-
gence de l'idiome, vous enrichissent
de mille connoissances merveilleuses.
A ce moyen, votre esprit dévelop-
pé fera plus de chemin en trois mois
qu'il n'avoit fait en dix ans. Je ne
prends rien sur vos exercices, ni sur
vos plaisirs. Je vous laisse les Thuille-
ries, les Spectacles, & les Maisons dis-
tinguées où vous êtes souhaité. Je n'e
veux qu'à votre frisure ; soyez pro
pre, mais n'usez pas en coliftchets
jours les plus précieux de votre v
Je connois des gens en place qui
ce seul défaut ne sont pas encore
tis de l'enfance.

L'émulation est le principe de
tes les vertus morales. Sans el
n'est jamais propre à rien, & p
on peut tout. Si vous n'en ave
vous perdez votre tems à me
vous en avez, resterez-vous i
à tous les motifs par lesquels
si souvent de vous piquer.

vous donc une bonne fois pour toujours de ce raiſonnement, il eſt bien ſimple. Bientôt vous allez vous fixer à un état de vie. Si vous êtes né pour la guerre, quel agrément ne trouverez-vous pas à vous faire aimer de vos camarades, à vous faire eſtimer de vos Superieurs, à vous faire admettre quelquefois & par goût à la table du General, à vous trouver élevé tout à coup par une action que vous aurez conduite avec prudence, & ſoutenue avec valeur ? Si vous étiez reſté une brute, un ſot, un homme groſſier, un ignorant ; ou ſi vous étiez devenu un menteur, un débauché, un mutin, un yvrogne ; ſi aulieu de bien recruter votre troupe, & de remplir vos devoits ou d'état, ou de bienſéance, ou de politique, vous aviez perdu votre tems & mangé votre argent auprès des coquettes & au jeu, vous n'en ſeriez pas là.

Peut-être prendrez-vous le parti de la Robe. En ce cas je ſuis bien ſûr que vous ne ſerez jamais de ces hommes odieux dont je vous parlerai : mais vous n'en ſerez pas moins la honte de votre Compagnie, ſi vous ne ſavez expliquer un fait, & rendre compte de votre avis. Vous n'avez pas l'eſprit

fort étendu ? Du moins ne l'ayez pas gauche. Savoir diſtinguer un ſyllogiſme d'avec un ſophiſme n'eſt une fatuité que dans l'eſprit d'un fat ; & le caractere le plus humiliant de la vie c'eſt de devenir le jouet de ſes Confreres & le fleau de la ſocieté. Combien d'Avocats celebres & de fameux Prédicateurs qui à vingt ans n'en ſavoient pas plus que vous !

Je dis donc à tous les jeunes gens, retrouvez ce que vous avez perdu, paraphraſez comme en Seconde, parlez comme en Rhetorique, raiſonnez comme en Philoſophie : mais que les Patru, les Flechier, les Chéminais, les Fénélons, les Boſſuets ſoient vos Regens, & Ciceron votre Préfet. Cachez votre ignorance ſous le ſavoir d'autrui, inſtruiſez-vous à *huis-clos*. Le patrimoine vous manque ? ſuppléez-y par des propres naiſſans, bientôt on vous prendra pour un homme de mérite, & bientôt vous le ſerez en effet. En voici la raiſon, je la crois bonne. Si vous m'accordez de bonne grace les trois mois que je vous prie de donner aux premiers élémens du ſavoir, vous prendrez infailliblement du goût pour les Belles-Lettres ; le goût *conduit* à l'habitude, & l'uſage à la

perfection. Voilà donc le chemin frayé, vous ne trouverez plus que des roſes où vous n'aviez trouvé que des épines. Je vous l'ai dit dans ma Préface, la mine eſt découverte, creuſez.

Cette premiere pratique me paroît de déciſion. Je la négligeai quand j'étois à votre âge, & cent fois depuis j'en ai dit ma coulpe; enfin je l'imagine aujourd'hui pour vous. Quel dédommagement pour moi ſi vous en profitez! Comme Pline le jeune, je crois jouir des biens que je n'ai pas quand je ſai que mes amis en jouiſſent. J'appelle l'amuſement litteraire que je vous propoſe, la peroraiſon de vos études: ſi vous vous y appliquez avec plaiſir, aſſurément vous irez loin.

Souvenez-vous du conſeil que je vous ai donné. Liez-vous étroitement avec gens de mérite, le profit eſt sûr, & ces nœuds durent toujours. Ce n'eſt pas aſſez, fortifiez votre goût naiſſant pour les belles-lettres par une précaution que vous trouverez fort utile. Qu'on ne vous trouve jamais ſans quelqu'un de ces livres portatifs qu'on appelle un *veni mecum*; par exemple, un tome de Racine ou de Moliere, de Saint-Evremond, de Scaron, de Madame Deshoulieres, Pa-

précaution que je dois le petit mérite de ce Traité, & la reſſource ineſtimable de ne m'ennuyer jamais.

Je n'ai plus rien à vous dire du Latin, peut-être même le parlai-je un peu trop dans tout cet Ouvrage : mais j'ai crû devoir vous en inſpirer le goût par des citations énergiques. Les endroits où je les place expliquent aſſez aux Dames ce que le texte doit ſignifier. La juſteſſe de leur eſprit leur tient lieu de Dictionnaire, & leur politeſſe fera grace à la néceſſité que je me ſuis impoſée de vous inſtruire. Je vous le repete donc pour la derniere fois, perfectionnez-vous dans la bonne latinité : mais ſouvenez-vous pour toujours que cette acquiſition précieuſe ne peut devenir un tréſor que pour ceux qui ſavent ajuſter la force du Latin avec les graces du François. Ce ſecret eſt la ſource du vrai mérite, ce n'eſt pas l'affaire d'un jour ; mais auſſi il procure les plaiſirs les plus parfaits de la vie, & ſi mon ſujet me le permettoit, je n'aurois pas de peine à démontrer qu'il eſt encore le plus utile de tous les biens. Ha que cette fortune eſt difficile à faire ! il n'y a point de rue Quinquempoix pour les talens ; ſur-

tout

out comment vaincre ces deux obſtacles, le défaut de principes & l'inconſtance du goût ? Vouloir fixer le bon goût, c'eſt vouloir fixer le mercure : à l'égard des principes, peut-être y pourroit-on remédier, j'en parlerai dans un moment. Mais pourquoi ces réflexions ? ſi les difficultés vous embarraſſent, l'exemple de nos illuſtres prédéceſſeurs doit vous encourager. Ne nous flattons pas d'écrire comme eux pour la poſterité : mais qu'importe ? que cinquante Auteurs comme moi de la ſeconde claſſe, inſpirions aux jeunes gens du goût pour les belles-lettres ; que débrouillés par nos ſoins ils imitent les modeles qui nous reſtent : que du moins nous les mettions en état de ſentir les beautés qui coulent de ſource chez ces génies heureux qui ſauvent l'honneur de la litterature : en un mot qu'ils commencent par nos conſeils, & qu'ils finiſſent par leurs exemples, l'eſpece ne périra pas.

Il s'agit d'apprendre à penſer juſte, de ſe conformer au bel uſage pour la diction, & d'empêcher nos jeunes éleves de retomber dans le vieux gaulois, ou de contracter ce jargon pitoyable dont la peſte a déja cangrené quelques modernes. Ce monſtre n'eſt

propre qu'à rendre, comme dit Boileau, notre langue Allemande en François. Je ſai que le ſecret d'écrire utilement & au gré des connoiſſeurs, ſuppoſe un aſſemblage de dons & de talens que tout le monde ne réunit pas. Je ſai que l'yvroye ſe mêle avec le froment, c'eſt à l'experience à l'éplucher : mais faut-il comme Dom Quichotte ſe faire des monſtres pour les combattre ? On ne demande pas que les coups d'eſſai ſoient des coups de maître, & les plus grands obſtacles ne ſont jamais invincibles pour un cœur bien placé. Qu'un pere & un fils ayent de bonnes diſpoſitions dans le cœur & dans l'eſprit, les belles-lettres reprendront faveur.

Le premier moyen de réuſſir, c'eſt de ſavoir parfaitement ſa langue. Tout terme qui n'eſt pas propre & toute conſtruction hazardée gâtent la converſation la plus brillante & le diſcours le plus touchant. Le phebus, le ſtyle guindé & empoulé n'eſt qu'un galimatias imaginé par le faux bel eſprit. L'enjoûment de Voiture inſpira du dégoût pour l'enflure de Balzac, mais depuis peu la licence a repris ſes avantages, elle ſupplante l'autorité légitime : & les petits génies, ces

grands parleurs qui ne doutent de rien, introduiſent de nouvelles erreurs. Pour prévenir cette illuſion, poſſedez à fond l'uſage juſte, naturel & délicat de votre Langue. Vous avez le beau monde & les Dictionaires : les plus habiles les conſultent tous les jours pour toutes les choſes qui entrent le plus dans le commerce de la vie.

Apprenez donc à bien parler, mais apprenez encore à bien lire. On ſe trompe lourdement ſi on croit que bien lire & bien parler ſoient des bagatelles. Reliſez cent fois les belles réflexions de M. l'Abbé Dangeau ſur toutes les parties de la Grammaire. Combien de gens qui ne ſavent ni la valeur ni la proprieté des termes, qui les placent mal ; dont l'expreſſion eſt groſſiere ou la periode obſcure, qui ne ſavent pas même aſſortir l'adjectif au ſubſtantif ; dont l'accent déſigne la Province, ou qui ayant bien parlé ſe rouillent faute d'uſage. J'oſe dire que la maniere de lire demande encore plus de délicateſſe & d'attention que la maniere de parler. On ne lit point une Tragédie comme une Comedie, ni une Comédie comme une Epigrame ou un Madrigal. On ne lit point un beau Sermon comme des

Contes de Fées. Il faut faire ſentir la matiere qu'on traite, & la maniere de la traiter. Ne chantez pas en déclamant, ne déclamez pas en parlant, & que ceux qui vous écoutent, en trouvant que vous ne liſez pas comme un ſtupide, ne vous ſoupçonnent pas de vouloir faire le Prédicateur ou le Comédien; chaque genre, chaque eſpece demande un goût particulier qui lui eſt propre; quand on a ce goût, on ne ſort point du naturel.

Il n'eſt point de livre, quelque beau qu'il ſoit, qui ne perde de ſon mérite, dans l'eſprit même de celui qui le lit, s'il ne ſait pas le bien lire. La proſe a ſes hemiſtiches comme les vers, & ſes notes comme la muſique; la ponctuation en indique le repos & les tons différens. Les poſes plus ou moins longues font ſentir toutes les parties de la periode: mais ce n'eſt pas aſſez, la prononciation eſt encore infiniment importante. Nous avons des regles de juſteſſe pour la compoſition en proſe, en vers & en muſique. La proſe a ſes points & ſes virgules: les vers ont la rime de plus: la muſique a ſes meſures & ſes notes. Le latin a même cet avantage, que tel qui a appris à faire des vers latins ne penſoit aſſurément pas à devenir un Santeuil; peut-être

même ne lui avoit-on pas di
étoit question sur-tout de bie
noncer la prose latine. C'eſt
tant le premier fruit de ce qu'on
pelle au College la Quantité. Qu
honte pour notre ſiécle ! tous les jou
j'entends dire *Aintreibo ; intreibo* (
roit trop bourgeois pour ces Meſſieurs.
Nous n'avons pas pour la prononcia-
tion de la Langue Françoiſe le même
ſecours de la quantité ; on pourroit
y remédier par de nouveaux Dictio-
naires, & je ne crois pas cette
que inutile par rapport
des François, & à
jourd'hui au défaut d
recours à l'uſage ; & pa
nous a appris que l'Ecritur

- - - - - Eſt l'art ingé
De peindre la parole & de parler a

pourquoi n'oſerai-je pas peindre
défauts d'une prononciation ridicu
Que diroit-on de celui qui en parl
ou en liſant feroit d'un trait aimab
une choſe inſuporta—ble ? Que peut-
on penſer d'un Muſicien qui a gâté de
très-jolies paroles ?

Ha que l'a—mour
Va faire en ce—jour : &c.

Le premier eſt un Ruſtre, le ſecond un Albigeois. J'aimerois autant voir à l'Opera, Roland ſe plaindre par bémol ; & entendre à la Comédie déclamer tendrement les fureurs d'Oreſte. Delà je conclus que tout homme qui parle, qui lit, ou qui chante, & qui fait bref ce qui eſt long, ou long ce qui eſt bref, ne ſait pas ſa langue, & que tout Muſicien qui place une ronde ſur une ſyllabe qui demande néceſſairement une croche, ne ſait pas ſon métier : ainſi ce qui ſeroit un agrément de plus, devient un barbariſme.

Quinault a tombé dans un autre défaut plus eſſentiel, & qui a pourtant moins frappé : il a peché en pluſieurs endroits contre la proprieté des termes ; mais grace à Lulli, on ne s'en eſt pas apperçû par deux raiſons. Nous donnons plus dans le joli que dans le juſte ; & nous ſommes plus ſenſibles à la premiere impreſſion qui flatte l'oreille qu'à la réflexion qui éclaire le diſcernement.

Quand vous rencontrez de ces fautes groſſieres, n'en confondez pas l'eſpece. Le Muſicien a peché dans le premier exemple, le Poëte dans le ſecond.

Quand il ne vous échapera plus de termes qui ne ſoient parfaitement propres, quand l'épithéte ajoûtera de la force ou de la grace au ſubſtantif, quand toutes vos phraſes ſeront naturelles, & quand vous vous attacherez ſur-tout à la juſteſſe du raiſonnement, on pourra dire de vous que vous ſavez bien le François : mais avec tout cela vous parlerez mal, & vous écrirez mal ſi vous ne ſavez pas bien prononcer & bien ortographier ; & tel eſt notre malheur que l'ortographe & la prononciation ſont devenues preſque arbitraires depuis que quelques modernes ſubſtituent des uſages pernicieux à d'excellens principes. Pour moi, ennemi des nouveautés bizares, je vous conſeille de prononcer *Français* & d'écrire François : tant que ces abus dureront, notre langue n'acquerera jamais le beau titre de langue morte qui fait tant d'honneur à la latinité.

La nouvelle ortographe qu'on veut introduire auroit des ſuites bien funeſtes, ſi on écrivoit *j'avais* pour j'avois. L'Etranger qui veut apprendre notre langue, pourroit-il de lui-même recourir au verbe *avoir* pour le bien conjuguer ? Faut-il refondre tous les

Livres qu'on a imprimés depuis l'établiſſement de la Monarchie ? Ces innovations ſont pitié. Gardons-nous encore de toute prononciation qui gâte le langage. Point d'accens inutiles, ne dites ni mon *pére* ni mon *paire*. Toute affectation ſuffit pour empoiſonner le plus heureux naturel.

Les diſcuſſions grammaticales ne ſont pas fort réjouiſſantes, mais elles ſont néceſſaires. Les conſeils que je viens de vous donner de bien parler, de bien prononcer, de bien lire, ſont d'autant plus déciſifs, que notre langue eſt pauvre. Moins on a de fonds, plus on doit ſe donner de ſoins pour les faire valoir. Amoureux que je ſuis de la gloire de ma Nation & de la perfection de mes compatriotes, je voudrois que les peuples les plus reculés aimaſſent à commercer avec nous. Le nom de Louis XIV. attira les Siamois en France : que n'attirons-nous l'Etranger par la même politeſſe qui regnoit alors, & par la ſolidité de notre langage ? Si on l'entreprenoit bien, je ſuis perſuadé que notre langue qu'on aime à parler dans tous les coins de l'Univers deviendroit bientôt mere langue par adoption. Le défaut de termes & de principes eſt la cauſe premiere de

la pauvreté dont je me plains, & les conſtructions ridicules dont je me plaindrai dans un moment, en ſont les ſuites honteuſes.

L'Académie Françoiſe n'eſt elle pas le Tribunal ſouverain des belles-Lettres ? ne pourroit-elle pas aſſembler les Chambres qui ſont répandues dans toutes les Provinces du Royaume ? Pourquoi ne pas compoſer une Aſſemblée de Députés profonds & polis, & choiſir dans le bon ce qu'il y a de meilleur, pour pouvoir tous enſemble & à la pluralité des voix décider, créer, approuver, proſcrire ? Ces déciſions ne tarderoient pas à acquerir la force de loi, elles ſeroient bientôt confirmées par l'uſage : l'apprenti n'héſiteroit pas à chaque mot ; on ne nous accableroit plus d'un jargon miſerable ; &, ſi quelquefois on ſe permettoit un proverbe populaire, ou une diction à l'antique, ce ne ſeroit que par reſpect pour le bon vieux tems, ou pour honorer plus parfaitement la mémoire de Marot.

La préciſion eſt le plus grand mérite d'une Langue, & le défaut de principes & de termes nous force de recourir à la circonlocution. Nous avons des verbes qu'on ne ſauroit

conjuguer, & des termes qui ſignifient des choſes tout-à-fait differentes. Le faſte d'un orgueilleux n'a point de plurier, & les faſtes qui expriment un chartrier ou des archives, n'ont point de ſingulier. Le Héros s'aſpire, & l'Héroïne s'éliſe. Voilà des preuves de la diſette de notre langue; on en pourroit faire un volume. Les Novateurs qui de leur autorité privée ſe donnent la licence d'y ſuppléer, propoſent tous les jours au Public des compoſés de leur façon, comme *déraiſon*, *inconduite*, & tant d'autres. Les précieuſes à leur imitation ne rougiſſent pas de dire qu'une de leurs amies a le cœur d'un *tendre étonnant*, d'une autre, qu'elle eſt *d'un laid affreux*, & de la troiſiéme, qu'elle eſt d'un *précieux inſoutenable*.

Cet air affecté n'épargne perſonne, la contagion s'étend à tout. Un homme de mérite, & dont la plume eſt fort délicate, a donné depuis peu un fort bel Ouvrage au Public, mais par un air trop modeſte il a craint dans ſa Préface de paſſer pour un homme *avantageux*. J'ai deviné ce qu'il vouloit dire : la pudeur ſied bien, & ajoûte beaucoup au mérite ſuperieur. Mais *avantageux* placé là n'eſt pas François.

Il eſt fort avantageux d'avoir un grand nom, de grandes dignités, une fortune conſiderable, plus encore d'avoir des talens & de la vertu. Enfin, il eſt avantageux à cet Auteur d'avoir fait un beau Livre, mais il n'en eſt pas devenu un homme plus *avantageux*. Ces innovations fourmillent dans tout ce qu'on nous donne de plus beau. Puiſque tant d'Ecrivains s'érigent en créateurs & en legiſlateurs du langage, ne ſeroit-il pas juſte que l'Académie revendiquât la compétence, qu'elle arrêtât le progrès du déſordre, & qu'elle fournît des éclairciſſemens & des ſecours aux eſprits modeſtes qui aiment la juſteſſe & la préciſion ? Eſt-il indifférent à la gloire d'un Etat d'apprendre à bien parler ?

Les abus contre leſquels je me récrie ſe renouvellent de tems en tems. J'ai oüi dire *un gros plaiſir*, *on eſt venu pour vous voir*, *Madame chante comme on ne chante point*, *il eſt vrai de dire*, *je me ſuis laiſſé dire*, *on a voulu me dire*, *vivre d'une certaine façon*, aujourd'hui c'eſt *un quelqu'un*, demain ce ſera *un quelque choſe*. Enfin, tous les jours l'eſprit de nouveauté introduit des impertinences de cette eſpece qui font rire tout le monde, mais

dont preſque tout le monde contracte l'habitude, & qui loin d'enrichir la langue, en font un parfait jargon. Je les pardonne au petit peuple, mais je ne le pardonnerois pas à un écolier de Sixiéme. Il convient à mon Maçon de dire des *matereaux*, & à mon Tailleur de dire une *demi'aune*. Mais je ſuis *étonnanment* étonné qu'une femme de qualité me demande comment je *m'emporte*. Je ſerois tenté de répondre brutalement que je ne m'emporte guéres; que n'ayant ni craintes, ni deſirs, & qui plus eſt, point d'ennemis, je n'ai pas d'occaſion de m'emporter. Pourquoi me dire que j'ai *bain du bain*? J'ai peu de bien, mais j'en ai aſſez, je n'en ſouhaite point davantage, & grace à Dieu je me porte fort bien. Je ne ſuis point miſantrope, mais en un mot je veux qu'un François apprenne à parler François, & qu'il ne prenne pas la Place Maubert pour Verſailles.

Je paſſe légerement ſur cette Méchanique. Trop d'exemples & un plus long détail ſeroient ennuyeux, je commence à m'en ennuyer moi-même. On s'accommode plus aiſément à ce qui eſt de goût, qu'à ce qui n'eſt que du reſſort de la premiere ſcholaſtique. Je ne puis pourtant me refuſer à cette derniere

réflexion. Je ſuis étonné que le langage barbare qui étoit en uſage autrefois, & dont Vaugelas crut nous affranchir, n'ait pas garanti la France pour toujours de ces innovations téméraires qui gâtent juſqu'à des gens d'eſprit. Une langue qu'on veut ſavoir dans toutes les parties du monde doit-elle reſter arbitraire ! Dire qu'un Auteur eſt original, & qu'un homme eſt bon, c'eſt un très-grand éloge. Dire qu'un tel eſt original, ou un bon homme, c'eſt une dériſion. Notre langue dépend donc du caprice, du ton, & du geſte ? S'il eſt vrai que cette confuſion faſſe horreur, on me pardonnera d'avoir oſé m'en plaindre, & de finir ces remarques par celle de Racan.

Si le monde fut pris des plus judicieux
Pour une Comédie au tems de nos ayeux,
Peut-être qu'aujourd'hui l'on veut jouer la farce.

Pour les hommes bien formés tout ce que je viens de dire eſt de trop ; c'en eſt trop peu pour l'homme tardif qui a beſoin de hauſſer le pas, s'il veut les atteindre. J'ai tâché de les mettre en chemin par des détails qui ne ſont pas trop de ma ſphere, & j'ai fait un effort aux riſques deplaire moins ; la matiere

ſublime. Diſtinguez bien l'original, l'imitation, la traduction & la paraphraſe ; ce ſont des talens, des goûts & des beautés différentes, qui bien placées ont bonne part à la perfection. Plus vous ſentirez cette difference, plus vous approcherez du bon goût. Si c'eſt un myſtere pour vous, il faut vous le développer ; ſouffrez donc le détail, & inſtruiſez-vous tout-à-la-fois ou par les exemples ou par les contraires. Je ſai que la ſcience des détails n'eſt pas fort aimable : mais avant que de parvenir aux graces, il faut commencer par l'utilité.

Boileau ne pouvoit pas ſupporter qu'on fût d'aſſez mauvais goût pour préferer Theophile à Malherbe & Racan. Boileau avoit raiſon : mais moi très-jeune encore je tirai de ce raiſonnement une conſéquence très-fauſſe ; je crus qu'on ne pouvoit effacer ni Racan, ni Malherbe. Je lûs, & je fus détrompé. Une petite diſſertation ſur leurs ouvrages pourra ne vous être pas inutile ; liſez-les avec les obſervations de Menage ſur Malherbe, elles ſont d'une grande inſtruction. Racan avoit du feu, il étoit à la mode, il faiſoit aiſément des vers, il diſoit même que ſes v*avoient du nom aſſez*. Il eſt vrai qu

réputation a duré quelque tems, mais ſon ſtyle tient encore du Gaulois; il n'avoit pas de principe, il ne ſavoit aſſurément pas le Latin, j'oſe dire encore qu'il ne ſavoit pas parfaitement le François. Une critique judicieuſe impoſe la néceſſité de parler juſte ſur les ouvrages d'eſprit, pourvû que la ſincerité ne bleſſe pas la politeſſe. Racan en félicitant M. de Bellegarde des bontés que Louis XIII. avoit pour lui, diſoit,

De ſes plus beaux deſſeins tu fus toujours complice.

Complice placé là ne fut jamais François, il n'eſt pas même Gaulois. On partage le péril & la gloire, on inſpire la ſageſſe, on imite la vertu, on eſt dépoſitaire d'un ſecret, on donne un conſeil ſage, on applaudit ſans adulation; mais on ne ſauroit être complice que d'un mauvais deſſein ou d'une action lâche. De cette reflexion, jeune homme, ſentez la néceſſité de ſavoir la proprieté des termes. Un éloge & une offenſe ſont les deux contraires. Mais un bon eſprit pardonne le terme en faveur de l'intention.

Voici une autre expreſſion qui n'eſt pas moins impropre que la préceden-

te ; elle eſt dans une Ode bachique.

De ce nectar délicieux,
Qui pour l'excellence précede
Celui même que Ganimede
Verſe dans la coupe des Dieux.

Le vin de Champagne eſt fort au-deſſus du vin de Brie, mais il ne le précede pas. Quand même l'Auteur auroit voulu dire qu'on avoit commencé par boire le Champagne, la conſtruction n'en ſeroit pas moins vicieuſe. La Poëſie doit embellir le langage au lieu de le défigurer. J'aime fort un vin *mouſſeux* quand il a un grand fond de vin : mais ſi la mouſſe lui donnoit un air louche & un goût plat, je n'en boirois guére.

Il faut vous laiſſer une idée de toutes les fautes de différentes eſpeces pour vous apprendre à n'y pas tomber. Nous liſons dans une autre Piece,

Enfin la neige & la glace
Font à la verdure place.

On ne ſouffre plus ces énormes tranſpoſitions ; la rime ſe fait attendre & devient cheville, l'attention ſe laſſe & la chute fait dormir au lieu de reveiller. Racan eſt encore plein d'autres tours & d'autres expreſſions qu'il faut éviter ab-

ſolument depuis qu'ils ont été ſagement proſcrits par le bel uſage. *Plaindre ſon martyre, ſoupirer ſes douleurs, aucunes fois, réconfort, ramentevoir, prince l'aiſe de nos jours, ſiécle doré, l'ire des Dieux, des couroux, des patiences, des fougeres :* toutes ces expreſſions ne conviendront qu'au Roman de la Roſe.

On contracte ſi aiſément les mauvaiſes habitudes & le mauvais goût, que dans une chanſon aſſez nouvelle qui commence par *flambeau des Cieux*, vous trouverez que l'onde *ſemble plaindre ſon tourment*, c'eſt parler comme Racan. *Plaindre ſon martyre, plaindre ſes peines*, pour dire qu'on eſt pareſſeux, & qu'on veut s'épargner des ſoins : ou pour dire qu'un homme plein de ſes chagrins les conte à tout le monde, ſont deux façons de parler également ridicules. Qu'un ami tiede, au lieu de voler au ſecours de ſon ami, ne marche qu'à pas de tortue, on ne dira point qu'il plaint ſes pas : de même l'homme qui ſouffre ſe plaint de ſes malheurs, & ne plaint point ſes malheurs.

Il paroît que du tems de Racan & de Malherbe on outroit les figures, ſurtout l'allégorie & l'hyperbole. Racan dit dans un endroit,

Mes larmes de mon lit ont fait une riviere.

Et Malherbe bien plus long-tems vanté que Racan, eſt tombé dans un grand nombre de fautes de cette eſpece. Après l'affreux aſſaſſinat de Henri IV. l'un des plus grands Potentats que le Soleil ait éclairé, Malherbe fait parler la Reine Marie de Medicis au feu Roi ſon mari.

L'image de mes pleurs dont la ſource féconde
Jamais depuis ſa mort ſes vaiſſeaux n'a taris,
C'eſt la Seine en fureur qui déborde ſon onde
Sur les quais de Paris.

Cette Strophe a beſoin de commentaire. Peut-on comparer les pleurs d'une perſonne affligée à un fleuve en fureur qui ſe déborde? Aujourd'hui même que le don des larmes eſt d'un grand ſecours pour les douleurs hypocrites, de beaux yeux peuvent-ils devenir des ſources intariſſables? Cette comparaiſon bleſſe l'oreille & le bon ſens. La conſtruction eſt tellement tranſpoſée, qu'avant le troiſiéme Vers l'on n'entend pas ce que les deux premiers ſignifient. Je ne ſupporte pas plus aiſément cette autre façon de parler. Peut-on dire qu'un homme dont le cœur eſt preſſé par un violent chagrin,

Par le canal des yeux vuidant ſon amertume,
Cherche d'être allegé?

Souvenez-vous qu'il faut écrire clairement & naturellement, & que l'hyperbole doit être meſurée & circonſpecte. Ce n'eſt pas un conſeil, c'eſt un précepte. Gravez-le bien dans votre eſprit, il eſt de Quintilien. *Licet omnis hyperbole ſit ultra fidem, non debet eſſe ultra modum.* Examinez ſi le texte eſt rempli, ſi la matiere eſt ſuivie, ſi le bon ſens domine, ſi les ornemens ſont bien placés. Les grandes beautés du bon vieux tems ſont au-deſſus des révolutions du ſtyle: de même de petits mots nouveaux joliment couſus ne prouvent ni talens, ni goût, ni eſprit. L'eſprit ne ſe contente pas des mots, il demande des choſes.

Autre conſeil important. Si votre imagination trop vive vous entraîne, & ſi vous vous trouvez embarraſſé ou par le fond du ſujet que vous ne ſauriez éclaircir, ou par des figures qui pourroient l'orner, mais que vous ne ſauriez mettre dans un beau jour, retournez ſur vos pas. Il n'eſt point d'embelliſſement ſans clarté. C'eſt une des grandes maximes d'Horace, *& quæ deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.*

Je reviens donc pour un moment à Malherbe.

J'ai trouvé dans les Obſervations de Ménage ce beau mot de Publius Mimus : *Fortuna vitrea eſt tam cum ſplendet, frangitur.* Il paroît que Ménage étoit bien perſuadé que cette penſée avoit été paraphraſée par Malherbe, & traduite par M. Godeau. Je le crois comme lui. Cependant nous trouvons tous les jours les mêmes penſées dans de grands Ecrivains en qui l'eſprit eſt naturel, qui ne courent point après l'eſprit des autres, & qui ſont fort loin du miſerable métier de Plagiaire. Malherbe dit,

N'eſperons plus, mon ame aux promeſſes du monde,
Sa lumiere eſt un verre & ſa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.

Ces vers ont de la beauté. Il y a cinquante ans que dans tous les Couvents du monde on les apprenoit aux Penſionnaires. Il eſt pourtant vrai qu'ils paroiſſent plus beaux qu'ils ne ſont. Les révolutions de la vie montrent tous les jours qu'on ne ſauroit fixer la faveur ni *la fortune.* Nous ne pouvons pas même fixer l'ortographe, le langage ni la ma-

niere de penſer; mais de ce que les biens de cette vie ſont fugitifs, dira-t'on que le vent des diſgraces empêche l'onde de la faveur de ſe calmer? ce tour eſt obſcur & approche du *Phébus*. La Traduction de M. Godeau eſt bien plus ſimple & plus élegante.

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Cette même traduction ſe trouve mot pour mot dans le Cid: mais ne ſoyez pas étonné que ſans être plagiaire les uns des autres, les plus grands Ecrivains diſent la même choſe, ſurtout quand il s'agit de traduire litteralement en vers. Nos meilleurs Livres vous en fourniront bien des exemples. Quand on a l'eſprit juſte, on ſe rencontre aiſément dans la façon de penſer; comme la verité n'eſt qu'une, la juſteſſe eſt toujours la même.

Après des hommes ſi reſpectables ne me prendra-t'on point pour un témeraire, ſi j'oſe dire que la paraphraſe & la traduction ne me flattent pas? je les trouve trop litterales. Rien n'eſt plus inconſtant ni plus bizarre que la fortune, mais elle ne ſe caſſe pas comme le verre dont le brillant a ébloui ces célebres Auteurs. Je trouve la comparaiſon

trop métaphorique ; ſi j'avois à peindre les mouvemens convulſifs d'un avare, d'un jaloux, d'un plaideur, d'un vindicatif, j'aimerois fort à paraphraſer cette belle expreſſion de Virgile: *Magno curarum fluctuat æſtu.* Je pourrois dire que la mer en fureur n'eſt pas plus agitée que leur ame : mais je ne comparerois pas leurs ſoucis & leurs ſoins à des flots irrités. Le ſtyle trop figuré devient ſouvent un logogriphe.

Balſac appelloit Malherbe ſon pere, cependant il ne put s'empêcher de railler aſſez plaiſamment ce vers,

Rendons par mes ſoupirs ma douleur reconnue.

Pour moi je me récrie hautement contre ceux-ci :

. . . . Diront la vaillance
De ſon courage & de ſa lance.

Le terme de vaillance eſt uſé, mais qu'il eſt bien placé dans l'Epitaphe de M. de Turenne !

Turenne a ſon tombeau parmi ceux de nos Rois,
C'eſt le fruit glorieux de ſes fameux exploits :
On a voulu par-là couronner ſa vaillance,
Afin qu'aux ſiécles à venir
On ne fît point de différence
De porter la Couronne ou de la ſoutenir.

Dans Malherbe, vaillance & coura-

ge forment un pléonaſme parfait, & je ne puis ſouffrir la vaillance d'une lance. Je ſai que le Poëte a voulu perſonifier *lance*. Cette figure eſt belle quand elle eſt bien placée. Si vous en voulez ſentir toute la beauté, liſez la converſation ingénieuſe de Bachaumont avec un fleuve, liſez ce que Santeuil fait dire à la Seine ; quand nous nous promenerons enſemble je vous en parlerai : liſez enfin le Voyage de Munich de l'Abbé Regnier. Ces traits m'ont paru beaux & très-beaux.

Déja nous avons vû le Danube inconſtant,
Qui tantôt Catholique & tantôt Proteſtant,
Sert Rome & Luther de ſon onde,
Et qui comptant bientôt pour rien,
Le Romain, le Lutherien,
Finit ſa courſe vagabonde
Par n'être pas même Chrétien.
Rarement en courant le monde
On devient plus homme de bien.

Ceux qui n'ont pas l'eſprit fort bon, ni aſſez d'uſage du monde, s'étonnent de ce que les Auteurs entrent dans des détails qui leur paroiſſent fort inutiles. Voici ma réponſe, elle ſurprendra. Je m'aviſai un jour en aſſez bonne compagnie de répeter ce trait de l'Abbé Regnier. Un nouveau dé-

barqué que le hazard avoit introduit, me demanda très-ſérieuſement s'il étoit vrai que le Danube eût changé de Religion.

Il eſt pourtant vrai que notre Poëſie a de très-grandes obligations à Malherbe; on peut dire qu'il l'a tirée du cahos, & ſi la plûpart de ſes ouvrages nous rappellent trop le vieux ſtyle & l'ancien goût, du moins lui ſommes-nous redevables en partie de la perfection où ſont parvenus ceux qui l'ont ſuivi. D'ailleurs, quelques-unes de ſes pieces ſont des chefs-d'œuvres. Rien n'eſt plus beau que la derniere ſtance de ſa conſolation à Caritée ſur la mort de ſon mari. Comparez-la avec ce que vous venez de lire ſur la mort de Henri IV. vous trouverez deux hommes tout différens.

Le tems d'un inſenſible cours
Nous porte à la fin de nos jours.
C'eſt à notre ſage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous conſoler de ſa fuite,
En le ménageant comme il faut.

Je n'ai rien lû de plus beau que ce fragment; cependant M. de Segrais, *cet homme* d'une ſi grande réputation, *donnoit la* préference à la quatrième.

De combien de jeunes maris
En la querelle de Paris
Tomba la vie entre les armes,
Qui fuſſent retournés un jour,
Si la mort ſe payoit de larmes,
A Mycennes faire l'amour!

Qu'on me pardonne ma franchiſe, j'oſe avouer que je penſe tout autrement que Segrais. Le premier Sixain que vous venez de lire eſt d'un ſtyle naturel, clair, délicat & moral qui durera toujours: le ſecond eſt une énigme. Etoit-il néceſſaire de ramener Caritée au ſiége de Troyes, & de lui peindre Ilion en cendre? Pourroit-on donner un ſecond tome de l'Iliade pour une Lettre de conſolation? Je ne crois pas qu'un Homere François prît aujourd'hui un ſi long détour. Nos Femmes illuſtres ſavent bien que pour parvenir aux honneurs de la guerre, il faut renoncer quelquefois aux douceurs de l'hymen. On pleure la mort d'un fils unique ou d'un époux tendrement aimé, & n'en déplaiſe à Boileau, nous avons plus de trois Artémiſes en France. Enfin,

A vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire.

Et pour l'épouſe aimable d'un jeune *Heros*:

La gloire eſt une rivale
Qu'on doit toujours redouter.

Si le Grand Sobieski n'avoit pas quitté la Reine pour voler au ſecours de l'Empereur Leopold, peut-être la Capitale d'Autriche ſeroit-elle tombée au pouvoir des Muſulmans : & quand par le ſort inconſtant des armes cet auguſte Roi auroit été la victime de ſa valeur, auroit-on parlé François en diſant que ſa vie étoit tombée entre les armes des Turcs ? Toutes ces façons de parler ne laiſſent pas une haute idée du ſtyle qui avoit cours avant Malherbe ; il ne ſe faiſoit pas beaucoup plus de ſcrupule de hazarder des rimes que des conſtructions. Jupiter ne rime point avec chanter, ni fer avec triompher, & pere ne rime point à terre. Si vous en doutez, conſultez le Dictionaire de Trévoux.

Malherbe nous a laiſſé une traduction de quatre vers qui ſeuls valent tout un Livre ; le François eſt auſſi énergique que le Latin. Le P. Bouhours en a porté le même jugement. Horace dit : *Pallida mors æquo pulſat pede regum turres, pauperumque tabernas.* Il ſemble que Malherbe ait ſurpaſſé l'original ; ces vers ſont ſûs de tout le monde.

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en ſauve pas nos Rois.

Voilà un grand modéle pour la traduction. Un Ecolier doit s'attacher aux termes, & le bon Traducteur à l'eſprit de l'Ecrivain. C'eſt le caractere dominant de l'illuſtre Ablancourt, de M. de Toureil ſur les Philippiques de Démoſthenes, & de M. de Sacy ſur les Lettres de Pline. Liſez-les avec fruit, vous apprendrez à traduire.

Voici deux exemples d'une mauvaiſe & d'une excellente traduction de la belle réflexion de Catule ſur la néceſſité de mourir.

Soles occidere & redire poſſunt :
Nobis, cùm ſemel occidit brevis lux,
Nox eſt perpetua, una dormienda.

Ronſard qui dans ſon tems pourtant faiſoit le réformateur des termes & du ſtyle, a dit,

La Lune eſt coutumiere
De naître tous les mois :
Mais quand notre lumiere
Eſt éteinte une fois,
Sans nos yeux reveiller
Faut toujours ſommeiller.

Vous ne reſpirez-là que vieux ſtyle, tout forcé, mauvais goût; mais Peliſſon va vous donner un avant-goût de tout ce que vous trouverez dans ce grand Académicien.

Le Soleil ſe couche & ſe leve:
Sa premiere courſe s'acheve,
Et bientôt une autre la ſuit.
Mais quand la fiere deſtinée,
Finit notre courte journée,
Ce n'eſt plus qu'une longue nuit.

J'ai cité Balſac: ne ſeroit-ce point lui qui auroit donné lieu à la Comédie des femmes ſavantes, ou des précieuſes ridicules dont j'ai parlé? jamais perſonne ne s'eſt tant écarté du naturel; juſques dans le ſtyle épiſtolaire il ſe jettoit dans le Phébus: cependant il le controlloit dans ceux même qui en étoient le plus éloignés. Il mandoit à ſon ami Voiture qu'il étoit impoſſible *de plier la gravité de ſes vers, & de les abaiſſer juſqu'à la familiarité de la converſation ordinaire.* Cette maniere de parler eſt préciſément ce que Moliere fait appeller par ſes Heroïnes *Colet monté*: d'ailleurs rien n'eſt plus mal fondé que ce reproche. Malgré la révolution du langage Voiture *n'a rien* perdu de ſa réputation, & nous *n'avons* rien de plus naturel & de plus

enjoué que ſa Proſe & ſes Vers. Auſſi faiſoit-il les délices d'un cercle où toute la France alloit puiſer du beau & du bon eſprit.

Second exemple du très-laid & du très-beau ; l'un & l'autre forment un contraſte parfait. Du Bélay voulant tirer une comparaiſon d'un confluent, dit :

Comme du haut des montagnes,
Alors que la neige fond,
Deux hardis Fleuves ſe font
Divers cours par les campagnes,
Et puis en une vallée
Venant à ſe rejoindre en un,
Courent à bride avalée
Avecques un nom commun.

qu'a-t'il entendu par deux hardis Fleuves ? Le Rhin eſt impetueux, mais il n'eſt pas hardi. En quelle plaine trouve-t'on deux Rivieres ? Quand la Marne, l'Oiſe & l'Eure ont groſſi les eaux de la Seine, court-elle *à bride avalée* ? prend-elle la poſte à Rouen pour aller coucher au Havre ? En verité cette façon de s'exprimer fait autant d'horreur que Madame Deshoulieres fait de plaiſir dans ſon Idyle ſur le Ruiſſeau.

Près de la fin de votre courſe
Vous êtes plus fort & plus beau

Que vous n'êtes à votre ſource :
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.

. . . . . .

Ruiſſeaux que vous êtes heureux !
Il n'eſt point parmi vous de ruiſſeaux infideles.
Lorſque les ordres abſolus
De l'Etre indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre ruiſſeau ſe mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis vous ne vous quittez plus.

Voilà du plus mauvais & du meilleur ; optez ſi vous le pouvez : ſi vous ne le pouvez pas, n'écrivez jamais ; contentez-vous d'admirer à propos, c'eſt beaucoup. Peut-être que du Bartas avoit puiſé ſa Poëſie dans l'Hipocrene de du Belay. Il a cru nous laiſſer une haute idée du pouvoir de Dieu, en nous diſant :

Dieu, notre Dieu n'eſt pas un Dieu nud de puiſſance.

Trois Dieux dans un même vers ! Cet homme-là ne ſavoit pas ſon Catéchiſme. L'hemiſtiche eſt affreux, & un Dieu nud de puiſſance ne ſeroit pas un grand Saint. Un homme nud de richeſſe eſt donc habillé de pauvreté ? Si on admettoit ce jargon déteſtable, on ver-

roit bientôt l'ignorance habillée d'orgueuil, & les belles-Lettres parées de galimatias. Des pieces ſi pitoyables pourroient faire valoir le Poëme de la Magdelaine, du moins le ridicule me fait rire, & je me réjouis l'imagination en voyant un Carme ſe partager entre le Mont-Parnaſſe & le Mont Carmel.

Le bon homme Bertault devoit avoir de l'eſprit. A travers de ſon langage gothique, on aime à retrouver l'heureuſe ſimplicité de la ſage nature. Sa maîtreſſe inventa peut-être la mode qui regne aujourd'hui; elle préfera un diſcours fleuri à de tendres ſentimens, & Bertault comme un cigne qu'on tue, lui chante *avec amour & ſimpleſſe :*

Quand vous vous ſentiez émouvoir
De ſes paroles charmereſſes,
S'il vous eût plû ramentevoir
Ma ſervitude & vos promeſſes.

Je dois vous dire un mot de l'Imitation & de la Paraphraſe que je vous ai annoncées. Quand vous voudrez paraphraſer, choiſiſſez un Texte heureux & fécond; aſſujettiſſez-vous aux regles, & laiſſez aller votre eſprit. Si vous avez du feu, de l'ordre & de la juſteſſe : ſi vous ſavez

effacer & vous élever, vous reuſſirez. Le P. Cheminais eſt un exemple infaillible, il réunit la force, la grace & le pathetique; il auroit fourni un Carême entier pour un Pſeaume ou une Epître de S. Paul, il ſaiſit le cœur & enleve l'eſprit. Prédicateurs de la troiſiéme claſſe, reliſez-le cent fois, & ne nous diſtribuez plus en Chaire ni fleurettes ni laudanum, ramenez-nous à l'Evangile & rentrez dans votre état.

L'imitation eſt un peu plus aſſujettiſſante que la paraphraſe, en ce qu'il faut entrer & pas à pas dans le goût de l'original. En voici deux modeles parfaits. On croit lire Voiture & Balſac dans les deux Lettres de Boileau. On croit entendre parler Horace à Mœcene quand Madame Deshoulieres parle à M. Colbert.

Les exemples font goûter les principes; de-là vient que je les emploie alternativement dans l'eſprit de faire plus d'impreſſion. S'il vous prend envie d'écrire en proſe ou en vers, commencez par éviter les fautes groſſieres, après quoi devenez délicat juſqu'au ſcrupule. Soyez ſur-tout extremement *attentif* à ce que vos vers ſoient naturels, ſans être proſaïques: de même

donnez de la nobleſſe & de l'harmonie à votre proſe, mais ne la rimez pas. La Poëſie reſſemble trop à la proſe quand l'hemiſtiche n'eſt pas aſſez marqué, ou quand le ſtyle n'eſt pas aſſez élevé, & la proſe paroît rimée quand un membre de la période eſt meſuré comme un vers de huit ou de douze ſyllabes. L'eſprit du Lecteur prend le change, il attend une phraſe qui acheve le raiſonnement, & il lit un vers. Obſervez bien encore que votre période n'approche pas même de la rime, ſans quoi vous tombez dans une cacophonie qui bleſſe l'oreille. Je ſouffre quand je trouve *guere* trop prés de *guerre*: évitez donc de faire rencontrer au repos de votre phraſe deux maſculins ou deux feminins quand ils forment une maniere d'uniſſon. Prenez un heureux milieu entre le plat & le *phébus*. Point d'épithétes inutiles. Liſez & reliſez les Maîtres de l'art, attrapez avec eux le bon goût, qui eſt au-deſſus des regles.

Prenez garde de donner dans un écueil bien pernicieux pour l'eſprit des jeunes gens. Ils ne s'attachent qu'à ce que nous appellons *ſtyle colifichet* ou *crême fouétée*. Je le paſſe à 15 ans, on ne connoît ni le bon ni le beau. Mais à 20 il eſt tems de ſavoir que rien

n'eſt beau que le vrai, que rien n'eſt durable que le ſolide. Autrefois les jeux de mots, les quolibets, les pointes & les équivoques étoient des ornemens de converſation, c'étoit l'eſprit à la mode, on en ſaliſſoit le papier. Heureuſement le bon goût a proſcrit ce langage des Halles qui dégrade la raiſon & l'eſprit. N'en faites jamais uſage de peur d'en contracter l'habitude. J'oppoſe à ce corps étranger que j'appelle un *Polipe*, une maniere de parler très-populaire, mais que je trouve énergique. J'en conclus qu'il y a bien des gens *qui font ſemblant d'avoir de l'eſprit*. En effet, combien de prétendus beaux eſprits n'ont la cervelle meublée que de quelques jeux de mots! Ils forcent la converſation pour trouver occaſion d'en placer quelqu'un à tort & à travers. Un connoiſſeur les mépriſe, ils ne trompent que les ſots. Il eſt pourtant vrai qu'une penſée juſte, placée dans une diction délicate, peut recevoir un nouveau brillant par un badinage gracieux; mais en general les jeux de mots ſont des agrémens poſtiches qu'il ne faut pas amener de loin, & qu'on doit employer rarement, parce qu'il eſt difficile de les faire rencontrer avec la juſteſſe.

Nous en avons une infinité d'exemples en laid & en beau ; je ne vous en citerai qu'un de chaque eſpece. Paſquier dont tout le mérite conſiſtoit à faire des Notes, dit que du Belay ſe vantoit mal-à-propos d'être l'Inventeur du Sonnet ; puiſqu'on connoiſſoit cette ſorte de Poëſie du tems de S. Louis. Cette remarque n'étoit pas fort néceſſaire aux curieux ; cependant Paſquier s'attache à l'orner de tout ſon eſprit : il dit donc que du Belay *ſe trompette avoir été le premier ſonneur de Sonnets.* J'aime fort à entendre jouer de la flûte, ſonner de la trompette, & donner du cor : mais je préfererois le carillon de trois cloches caſſées & le cornet effrayant des poſtillons d'Allemagne *à la trompette d'un ſonneur de Sonnets.*

Je viens de vous bleſſer l'oreille, je vais la flatter. Parmi nos plus grands-hommes perſonne n'a mieux mérité la vénération publique que M. de Fénélon Archevêque de Cambrai : j'en dis un petit mot en parlant du bon eſprit, il s'agit ici d'un jeu de mots. En 1699. le Pape Innocent XII. qui eſtimoit infiniment M. de Cambrai, fut moins ſcandaliſé du Livre qu'il venoit de mettre au jour, que de la cha-

leur de quelques Prélats qui en pourſuivoient la condamnation. Il leur répondit : *Peccavit exceſſu amoris divini, ſed vos peccaſtis defectu amoris proximi.* J'oſe rendre ce beau mot en François pour ceux qui n'ont pas les premiers élemens de la latinité.

Fénélon a peché par trop d'amour divin,
Vous autres par trop peu d'amour pour le prochain.

Les Ultramontains ont du feu & de la ſagacité, ils aiment les expreſſions brillantes, & les tours lumineux : les jeux de mots leur conviennent mieux qu'à nous.

Le contraſte que je viens de vous propoſer ſur le jeu de mots vous conduit à bien des réflexions. J'ai choiſi ce que je ſai de plus mauvais & de plus beau en ce genre pour aider votre eſprit, qui trop jeune encore n'apperçoit pas peut-être le point de perfection au premier coup d'œil. Reliſez ce que je vous ai dit du bon goût, & vous ſentirez qu'il eſt pour l'eſprit ce que la vertu eſt pour le cœur : vous conclurez que l'un ſans l'autre ne ſauroit former le vrai mérite, puiſque c'eſt à ces deux dons eſſentiels que tout doit aboutir. Comment donc perfectionner votre mérite naiſſant ? Deux moyens

moyens uniques ; l'exemple & l'action.

Ne voyez que des pervers, vous nourriſſez le vice : ne voyez que d'honnêtes gens, vous nourriſſez la vertu. De même, ne voyez que des ignorans, des eſprits gauches ou peſans, des hommes durs & groſſiers, des entêtés argumenteurs éternels, des *Savans* pedans de profeſſion, ou de ces gens à pointes fades qui ne ſont que des *ſonneurs de ſonnets*, on évitera votre commerce, & il ne vous reſtera que la reſſource d'écrire comme Paſquier. Au contraire approchez le plus que vous pourrez des modéles que je vous propoſe dans tout mon Livre, & peu à peu vous ſentirez que votre goût s'épure, vous gagnerez un degré de perfection. Souvenez-vous donc pour toujours que le vice s'enracine à meſure que la vertu s'évapore, & que l'eſprit ſe rouille à meſure qu'on s'écarte du bon goût.

Que je ſerois content de vous ſi le beau mot d'Innocent XII. vous inſpiroit la curioſité de ſavoir de quoi il s'agiſſoit entre M. de Fénélon & les autres Prélats. Peut-être ne comprenez-vous pas qu'on puiſſe pecher par trop d'amour pour Dieu. Liſez & vous trouverez que M. de Cambrai n'avoit pas ſuivi *ce conſeil* de l'Apôtre, *Sapias ad ſobrie-*

tatem. Quinault par un contraſte affreux a fort mal-à-propos traveſti dans ſa morale le même trait de S. Paul.

Ce n'eſt pas être ſage
D'être plus ſage qu'il ne faut.

M. de Fénélon homme de la premiere qualité, vaſte & ſublime génie, réuniſſant en lui l'univerſalité des dons & des talens, ſaint Prêtre, grand Prélat, Savant du premier ordre, & charitable juſqu'à l'excès, l'un des plus grands ornemens de l'Egliſe & de ſon ſiecle; enfin cet homme choiſi par Louis XIV. pour l'éducation de nos Princes, pouvoit bien dire à Dieu comme le Prophete : *Zelus domus tuæ comedit me* : mais il a outré ce zele. Au contraire Quinault célebre Profeſſeur de galanterie, n'a cherché qu'à nous gâter le cœur par une traduction empoiſonnée. *Corruptio optimi peſſima.* J'aurois dit à M. de Cambrai, *ſapias ad ſobrietatem* ; & je dis à tous ceux qui voulant imiter Quinault, ſont les marchands d'eſprit aux dépens de la Religion, *Non ſunt miſcenda ſacra profanis.* Si vous voulez entrer dans le détail, ouvrez l'Hiſtoire de l'Egliſe : il eſt vrai que celui à qui nous avons l'obligation de continuer l'ouvrage pré-

cieux de M. l'Abbé Fleury, eſt encore loin du trait hiſtorique que j'ai cité, mais vous le trouverez dans l'Abrégé de M. Dupin; ornez-en votre bibliotheque. Vous avez lû ſans doute les élemens de l'Hiſtoire, c'eſt la premiere leçon qu'on donne aux enfans dès qu'ils ſavent aſſembler des mots. L'Abregé de M. Dupin eſt dans le même goût. Je voudrois ſeulement qu'il ne fût pas par demande & par réponſe comme un Catechiſme : il en contiendroit plus de faits, & on ne veut rien perdre d'un ſi excellent Auteur. Ce Livre eſt d'une très-grande utilité; il ne faut que quinze jours pour le lire avec fruit, & peu de fortune pour l'acheter. L'homme pareſſeux craint les livres de longue haleine : le curieux peu riche craint les livres trop chers; & tel ſeroit en état de faire de la dépenſe, qui aime mieux reſter Maître-ès-Arts chez Bacchus, Licencié à Cythere, & Docteur en Droit, que d'acheter M. Fleury.

Ceux qui jugent des livres avec goût & ſans partialité, n'en ont jamais lû de meilleur que le ſien; cependant il trouve des frondeurs. Mais pourquoi ? c'eſt qu'on n'aime plus la vé-

rité. Ce doit être pourtant le caractere eſſentiel d'un bon Hiſtoriographe. Il eſt impoſſible de lire M. de Fleury ſans apprendre & ſans ſe pénetrer de ſa Religion. Qu'on ne s'y trompe pas ; ce ſont deux choſes. Que ne m'eſt-il permis de dire un petit mot du caractere perſonnel de cet illuſtre ami ; jamais homme ne fut plus ſavant & plus ſimple, plus humble & plus élevé, puiſqu'il étoit au-deſſus de l'élevation même ; il étoit doux affable, officieux, homme vrai, faiſant toujours plus qu'il n'avoit crû pouvoir faire : pas un mot qui ne fût une politeſſe, pas une action qui ne fût une vertu. Enfin il étoit aſſocié avec M. de Fénélon à l'éducation d'un Prince qui auroit fait l'honneur & la felicité de la Monarchie.

Achetez ce Livre précieux, faites-en la nourriture de votre eſprit & de votre ame, faites-en l'extrait : portez vos remarques ſur trois colomnes ; que l'une contienne la matiere principale ; l'autre l'époque des faits & des évenemens, le nom des Auteurs & la page des Livres ; que la troiſiéme vous mette au fait des Potentats contemporains pour *vous* conduire plus facilement à leur *Hiſtoire* perſonnelle. Uſez de cette mé-

thode dans toutes vos lectures, & vous deviendrez homme de mérite ; voilà tout le myſtere de la literature. En effet, le ſeul exemple que je vous propoſe eſt une eſpece de formulaire qui peut vous conduire à tous les degrés & à toutes les eſpeces du ſavoir ; c'eſt une Chronologie des Papes, des Héréſies, des Conciles, & des interêts particuliers de la Cour de Rome avec les autres Cours ; cette ſcience eſt abſolument néceſſaire.

Si une fois vous prenez du goût pour la lecture, ſans néanmoins vous enterrer dans votre cabinet, plus vous ſaurez, plus vous voudrez apprendre, & ſans rien perdre du ſavoir-vivre, vous enrichirez votre eſprit. Trop d'étude nous rend ſombres & abſtraits, trop de retraite nous rouille, & trop de monde nous diſſipe ; nous n'aimons à trouver ni trop ni trop peu d'eſprit. Ne donnez dans aucune de ces extrémités : cultivez votre mémoire ; étendez, mais amuſez votre génie ; perfectionnez votre goût, mais ne décidez pas : plaiſez enfin par vos diſcours & par vos manieres : cet aſſemblage heureux fera de vous un homme de mérite. Mais que ce mérite ſe montre comme malgré vous ;

C'eſt un crime de bleſſer l'amour propre d'autrui, & entre la flatterie & la ſincerité le milieu eſt bien délicat.

Il naît tous les jours des occaſions où l'amour propre ſouffre vivement de l'ignorance : on eſt honteux & comme deshonoré. Si vous avez toujours négligé le commerce des morts, vous ne ſerez jamais agréable aux vivans. Une ignorance craſſe nous laiſſe dans un goût faux ſur tout, qui fait qu'on n'eſt préciſément propre à rien. Quelqu'un a dit que l'homme ſage doit employer la premiere partie de ſa vie à s'entretenir avec les morts, la ſeconde avec les vivans, & la derniere avec ſoi-même. Belle leçon ſur l'emploi du tems & ſur l'uſage qu'on doit faire de ſon eſprit !

Les hommes, dit la Bruyere, devroient employer les premieres années de leur vie à devenir tels par leur étude & par leur travail, que la République elle-même eût beſoin de leur induſtrie & de leurs lumieres, qu'ils fuſſent comme une piece néceſſaire à tout ſon édifice, & qu'elle ſe trouvât portée par ſes propres avantages à faire leur fortune, ou à l'embellir.

Jeunes gens, que cette leçon eſt *belle* ! exprimez-en toute l'énergie ;

recueillez-en tout le fruit : liſez ſouvent vos Auteurs : ſi vous avez ſuivi mes conſeils, vous n'aurez plus de peine à les déchiffrer. Ce n'eſt plus ce poids accablant qui ſurchargeoit votre mémoire, c'eſt la ſource de la bonne érudition : nos plus habiles n'en ſont que des truchemens polis. Ce n'eſt plus la voix d'un Précepteur effrayant, d'un Regent ſévere, ce ne ſont plus

Un pedant porteur de triſteſſe,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute eſpece.
M. Rouſſeau.

ce ſont les dons de la nature, les talens, les beaux Arts : c'eſt votre réputation, c'eſt votre avancement qui vous parlent. En vain la Bruyere avoit-il employé toute la préciſion de l'art oratoire pour rendre ce conſeil plus patétique, ſi pour vos propres interêts vous ne le rendez efficace.

Non-ſeulement la lecture eſt le principe du ſavoir, elle eſt encore le plus utile des amuſemens. Quand on a l'eſprit aſſez revenu de la bagatelle pour pouvoir vivre ſeul, elle eſt d'une reſſource infinie contre les *fâcheux* qui nous aſſiegent de toutes

parts. Aujourd'hui je vous parle une langue étrangere ; mais quand vous aurez fait la triſte épreuve de l'iniquité des hommes, des mauvais cœurs, des eſprits faux, des amis perfides, des humeurs inégales & boutues, de l'inhumanité ou de la fatuité qui gâtent preſque tout le genre humain, alors vous ſentirez combien il eſt avantageux de ſavoir ſe paſſer du monde, & combien la lecture épargne de chagrins. Si vous doutez de ma prophetie, liſez la Comédie des Fâcheux.

Commencez donc de bonne heure à vous bien former l'eſprit ; attachez-vous aux principes avant que de paſſer aux ornemens ; aſpirez pourtant au point de perfection dont vous pourrez devenir capable ; mais avant toutes choſes évitez tout ce qui eſt défectueux. Je me ſuis aſſez étendu contre les termes proſcrits ou hazardés, contre les conſtructions gothiques & populaires, guindées ou triviales : mais je crains toujours pour vous les reſtes pernicieux d'une mauvaiſe éducation, & le funeſte pouvoir de l'habitude. Que ne donneriez-vous pas pour racheter les barbariſmes qui vous échaperont encore ſi la cruelle demangeaiſon de *parler* vous domine, & ſi trop indiſ-

cret, pour écouter, vous voulez décider ſur les choſes que vous entendez le moins. Un ſot, un fat, un Ecolier, une *précieuſe*, une *ſavante* veut toujours faire le bel eſprit. L'homme ſage cherche toujours à s'inſtruire.

Peres de famille, je vous le répete, réveillez-vous : je veux abſolument ranimer votre indolence. Vos enfans ſont d'une aimable figure, déja vous formez des projets en leur faveur ; vous étudiez leurs diſpoſitions, & vous avez intention de les placer d'une façon convenable. Ah que je crains pour vous & pour eux, ils ſont mal commencés : il eſt vrai qu'en tout vous aimez le bon ordre & l'arrangement ; & vous arrondiſſez votre fortune, mais vous négligez l'eſſentiel. Je ne vois jamais chez vous que des Almanachs ou la Gazette de Hollande. Hé par préférence à tout achetez des Livres. La politeſſe & l'érudition ſont les plus précieux de tous les biens.

Je ne crois pas qu'on puiſſe pallier une inattention ſi criminelle. Quelques arpens de terre de plus peuvent-ils ſe compenſer contre une acquiſition qui ſubſtitueroit le mérite dans les familles, & pourroit ouvrir les portes de

la fortune ? Il n'eſt point de converſation, de repas, de promenade qui ne fourniſſe mille ſujets d'inſtruction. Avez vous quelque diſcuſſion grammaticale, ouvrez le Furetiere de Trévoux, la diſpute eſt finie, voilà vote loi. Traitez-vous une matiere plus importante ? feuilletez Moreri, vous voilà à la ſource. Quand je vous dis de Moreri que vous êtes à la ſource, je veux dire qu'il vous met en état d'apprendre : mais je ne vous le propoſe pas comme un Livre infaillible ; on le multiplie à l'infini ; il n'eſt pas toujours très-exact ni ſur les faits ni ſur les dates ; & tel qui a cru s'immortaliſer dans mon eſprit par un éloge extorqué, n'y a pas réuſſi. Ce Livre eſt pourtant d'une très-grande utilité, pourvû que dans les choſes dont l'examen eſt délicat, & qu'on ne doit décider que ſur le vrai, on ne prenne pas tout ce qu'il dit pour des déciſions. Etes-vous curieux de fouiller juſqu'à la racine des choſes qui nous viennent de chez l'Etranger, d'en connoître la proprieté, la valeur, & la maniere de mettre en œuvre ? Le Dictionnaire du Commerce eſt un Livre ſans prix. Peut-on ſe paſſer d'un *Dictionaire* Géographique, d'un Etan-

çois-Latin, & d'un Latin-François ! Commencez donc une bonne Bibliotheque ; voilà le fondement d'une bonne éducation. Enrichiſſez-la tous les ans de tout ce qui peut orner & améliorer l'eſprit ; à ce moyen toute votre poſterité ſentira que mille écus employés d'une façon ſi chrétienne, ſi utile, ſi amuſante, ſont mille fois mieux placés-là que dans un coffre fort. Je ſai bien que je ne propoſe ici que la ſuperficie du ſavoir, mais je ne vous exclus pas de la profondeur, & je ne puis vous donner ce que je n'ai pas.

Je voudrois encore que la piece deſtinée à placer la Bibliotheque fût ornée d'eſtampes, de deviſes, d'emblêmes, de maximes en proſe & en vers, ſur-tout de cartes de toute eſpece. Nous en avons une infinité qui ſont d'une utilité merveilleuſe, & qui réjouiſſent fort en inſtruiſant. Vous voyez d'un coup d'œil le monde entier & toutes ſes parties, vous trouvez la Généalogie de nos Rois, la Chronologie des Hommes illuſtres, le partage des Empires, le cours des Fleuves, & tous les peuples de l'univers, un lambris ſurchargé d'ornemens peut-il paroître auſſi beau ?

rité. Ce doit être pourtant le caractere eſſentiel d'un bon Hiſtoriographe. Il eſt impoſſible de lire M. de Fleury ſans apprendre & ſans ſe pénetrer de ſa Religion. Qu'on ne s'y trompe pas ; ce ſont deux choſes. Que ne m'eſt-il permis de dire un petit mot du caractere perſonnel de cet illuſtre ami ; jamais homme ne fut plus ſavant & plus ſimple, plus humble & plus élevé, puiſqu'il étoit au-deſſus de l'élevation même ; il étoit doux affable, officieux, homme vrai, faiſant toujours plus qu'il n'avoit crû pouvoir faire : pas un mot qui ne fût une politeſſe, pas une action qui ne fût une vertu. Enfin il étoit aſſocié avec M. de Fénélon à l'éducation d'un Prince qui auroit fait l'honneur & la felicité de la Monarchie.

Achetez ce Livre précieux, faites-en la nourriture de votre eſprit & de votre ame, faites-en l'extrait : portez vos remarques ſur trois colomnes ; que l'une contienne la matiere principale ; l'autre l'époque des faits & des évenemens, le nom des Auteurs & la page des Livres ; que la troiſiéme vous mette au fait des Potentats contemporains pour *vous* conduire plus facilement à leur *Hiſtoire* perſonnelle. Uſez de cette mé-

thode dans toutes vos lectures, & vous deviendrez homme de mérite ; voilà tout le myſtere de la literature. En effet, le ſeul exemple que je vous propoſe eſt une eſpece de formulaire qui peut vous conduire à tous les degrés & à toutes les eſpeces du ſavoir ; c'eſt une Chronologie des Papes, des Héréſies, des Conciles, & des interêts particuliers de la Cour de Rome avec les autres Cours ; cette ſcience eſt abſolument néceſſaire.

Si une fois vous prenez du goût pour la lecture, ſans néanmoins vous enterrer dans votre cabinet, plus vous ſaurez, plus vous voudrez apprendre, & ſans rien perdre du ſavoir-vivre, vous enrichirez votre eſprit. Trop d'étude nous rend ſombres & abſtraits, trop de retraite nous rouille, & trop de monde nous diſſipe ; nous n'aimons à trouver ni trop ni trop peu d'eſprit. Ne donnez dans aucune de ces extrémités : cultivez votre mémoire ; étendez, mais amuſez votre génie ; perfectionnez votre goût, mais ne décidez pas : plaiſez enfin par vos diſcours & par vos manieres : cet aſſemblage heureux fera de vous un homme de mérite. Mais que ce mérite ſe montre comme malgré vous.

C'eſt un crime de bleſſer l'amour propre d'autrui, & entre la flatterie & la ſincerité le milieu eſt bien délicat.

Il naît tous les jours des occaſions où l'amour propre ſouffre vivement de l'ignorance : on eſt honteux & comme deshonoré. Si vous avez toujours négligé le commerce des morts, vous ne ſerez jamais agréable aux vivans. Une ignorance craſſe nous laiſſe dans un goût faux ſur tout, qui fait qu'on n'eſt préciſément propre à rien. Quelqu'un a dit que l'homme ſage doit employer la premiere partie de ſa vie à s'entretenir avec les morts, la ſeconde avec les vivans, & la derniere avec ſoi-même. Belle leçon ſur l'emploi du tems & ſur l'uſage qu'on doit faire de ſon eſprit !

Les hommes, dit la Bruyere, devroient employer les premieres années de leur vie à devenir tels par leur étude & par leur travail, que la République elle-même eût beſoin de leur induſtrie & de leurs lumieres, qu'ils fuſſent comme une piece néceſſaire à tout ſon édifice, & qu'elle ſe trouvât portée par ſes propres avantages à faire leur fortune, ou à l'embellir.

Jeunes gens, que cette leçon eſt *belle* ! exprimez-en toute l'énergie ;

recueillez-en tout le fruit : liſez ſouvent vos Auteurs : ſi vous avez ſuivi mes conſeils, vous n'aurez plus de peine à les déchiffrer. Ce n'eſt plus ce poids accablant qui ſurchargeoit votre mémoire, c'eſt la ſource de la bonne érudition : nos plus habiles n'en ſont que des truchemens polis. Ce n'eſt plus la voix d'un Précepteur effrayant, d'un Regent ſévere, ce ne ſont plus

Un pedant porteur de triſteſſe,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute eſpece.
M. Rouſſeau.

ce ſont les dons de la nature, les talens, les beaux Arts : c'eſt votre réputation, c'eſt votre avancement qui vous parlent. En vain la Bruyere avoit-il employé toute la préciſion de l'art oratoire pour rendre ce conſeil plus patétique, ſi pour vos propres interêts vous ne le rendez efficace.

Non-ſeulement la lecture eſt le principe du ſavoir, elle eſt encore le plus utile des amuſemens. Quand on a l'eſprit aſſez revenu de la bagatelle pour pouvoir vivre ſeul, elle eſt d'une reſſource infinie contre les *fâcheux* qui nous aſſiegent de toutes

parts. Aujourd'hui je vous parle une langue étrangere ; mais quand vous aurez fait la triſte épreuve de l'iniquité des hommes, des mauvais cœurs, des eſprits faux, des amis perfides, des humeurs inégales & bourrues, de l'inhumanité ou de la fatuité qui gâtent preſque tout le genre humain, alors vous ſentirez combien il eſt avantageux de ſavoir ſe paſſer du monde, & combien la lecture épargne de chagrins. Si vous doutez de ma prophetie, liſez la Comédie des Fâcheux.

Commencez donc de bonne heure à vous bien former l'eſprit ; attachez-vous aux principes avant que de paſſer aux ornemens ; aſpirez pourtant au point de perfection dont vous pourrez devenir capable ; mais avant toutes choſes évitez tout ce qui eſt défectueux. Je me ſuis aſſez étendu contre les termes proſcrits ou hazardés, contre les conſtructions gothiques & populaires, guindées ou triviales : mais je crains toujours pour vous les reſtes pernicieux d'une mauvaiſe éducation, & le funeſte pouvoir de l'habitude. Que ne donneriez-vous pas pour racheter les barbariſmes qui vous échaperont *encore* ſi la cruelle demangeaiſon de *parler* vous domine, & ſi trop indiſ-

cret, pour écouter, vous voulez décider ſur les choſes que vous entendez le moins. Un ſot, un fat, un Ecolier, une *précieuſe*, une *ſavante* veut toujours faire le bel eſprit. L'homme ſage cherche toujours à s'inſtruire.

Peres de famille, je vous le répete, réveillez-vous : je veux abſolument ranimer votre indolence. Vos enfans ſont d'une aimable figure, déja vous formez des projets en leur faveur ; vous étudiez leurs diſpoſitions, & vous avez intention de les placer d'une façon convenable. Ah que je crains pour vous & pour eux, ils ſont mal commencés : il eſt vrai qu'en tout vous aimez le bon ordre & l'arrangement ; & vous arrondiſſez votre fortune, mais vous négligez l'eſſentiel. Je ne vois jamais chez vous que des Almanachs ou la Gazette de Hollande. Hé par préférence à tout achetez des Livres. La politeſſe & l'érudition ſont les plus précieux de tous les biens.

Je ne crois pas qu'on puiſſe pallier une inattention ſi criminelle. Quelques arpens de terre de plus peuvent-ils ſe compenſer contre une acquiſition qui ſubſtitueroit le mérite dans les familles, & pourroit ouvrir les portes de

la fortune ? Il n'eſt point de converſation, de repas, de promenade qui ne fourniſſe mille ſujets d'inſtruction. Avez vous quelque diſcuſſion grammaticale, ouvrez le Furetiere de Trévoux, la diſpute eſt finie, voilà vote loi. Traitez-vous une matiere plus importante ? feuilletez Moreri, vous voilà à la ſource. Quand je vous dis de Moreri que vous êtes à la ſource, je veux dire qu'il vous met en état d'apprendre : mais je ne vous le propoſe pas comme un Livre infaillible ; on le multiplie à l'infini ; il n'eſt pas toujours très-exact ni ſur les faits ni ſur les dates ; & tel qui a cru s'immortaliſer dans mon eſprit par un éloge extorqué, n'y a pas réuſſi. Ce Livre eſt pourtant d'une très-grande utilité, pourvû que dans les choſes dont l'examen eſt délicat, & qu'on ne doit décider que ſur le vrai, on ne prenne pas tout ce qu'il dit pour des déciſions. Etes-vous curieux de fouiller juſqu'à la racine des choſes qui nous viennent de chez l'Etranger, d'en connoître la proprieté, la valeur, & la maniere de mettre en œuvre ? Le Dictionnaire du Commerce eſt un Livre ſans prix. Peut-on ſe paſſer d'un *Dictionaire* Géographique, d'un Etan-

çois-Latin, & d'un Latin-François! Commencez donc une bonne Bibliotheque ; voilà le fondement d'une bonne éducation. Enrichiſſez-la tous les ans de tout ce qui peut orner & améliorer l'eſprit ; à ce moyen toute votre poſterité ſentira que mille écus employés d'une façon ſi chrétienne, ſi utile, ſi amuſante, ſont mille fois mieux placés-là que dans un coffre fort. Je ſai bien que je ne propoſe ici que la ſuperficie du ſavoir, mais je ne vous exclus pas de la profondeur, & je ne puis vous donner ce que je n'ai pas.

Je voudrois encore que la piece deſtinée à placer la Bibliotheque fût ornée d'eſtampes, de deviſes, d'emblêmes, de maximes en proſe & en vers, ſur-tout de cartes de toute eſpece. Nous en avons une infinité qui ſont d'une utilité merveilleuſe, & qui réjouiſſent fort en inſtruiſant. Vous voyez d'un coup d'œil le monde entier & toutes ſes parties, vous trouvez la Généalogie de nos Rois, la Chronologie des Hommes illuſtres, le partage des Empires, le cours des Fleuves, & tous les peuples de l'univers, un lambris ſurchargé d'ornemens peut-il paroître auſſi beau ?

mais on ne veut point faire une réflexion qui eſt pourtant bien naturelle, c'eſt que tel enfant n'oſe ſe préſenter faute d'éducation, qui ſeroit peut-être devenu la gloire de ſa maiſon & le ſoutien de toute ſa famille.

Je ſai que mes conſeils ne conviennent pas à un *Arpagon*. C'eſt aſſez pour pour lui qu'un Tarif, ou un Agenda, & en bonne Arithmetique, mille écus doivent lui rapporter cent écus par an. Ici je ne parle que des honnêtes gens du métier: Voilà, me dit-il en m'éclaboufſant, voilà la bonne érudition. Je rends hommage à ſes vertus, j'en fais l'éloge en plus d'un endroit: mais ma façon de calculer n'eſt pas préciſément la même. Je crois que la meilleure acquiſition qu'on puiſſe faire, c'eſt de donner aux enfans toute l'éducation que l'attention exige, & que la Fortune permet; ſans cela ils ne ſeront jamais eſtimés à la Cour, à Paris, ni dans la Province: ils ne s'avanceront ni à la guerre, ni dans l'Egliſe, ni au Barreau: heureux encore ſi la ſocieté civile ne retrouvant en eux que des hommes manqués, négligés & preſque brutes, les retrouve du moins vrais, humains, & honnêtes gens, parce qu'enfin c'eſt-là l'eſſentiel du vrai mérite.

Quel extrême aveuglement ! un pere aime ſes enfans ? mais ce ſentiment vient de la nature, & lui eſt commun avec la bête. Il travaille toute ſa vie à groſſir leur patrimoine ? mais c'eſt un goût de l'amour propre mal entendu. Quoi, le ſeul animal raiſonnable ne veut pas écouter la raiſon ! il craint de ſavoir la vraie valeur des choſes, & il ruine ſes enfans quand il ne penſe qu'à les enrichir. Mais j'ai beau raiſonner, mes ſoins ſont inutiles. L'avarice eſt trop marquée au coin de la réprobation pour croire qu'un pere avare ſoit attentif à l'éducation de ſes enfans. Moliere qui le fait rire ne le convertit pas : nos la Fertés, nos Don Jerômes ont trouvé priſe ſur les autres paſſions ; mais les traits les plus vifs de l'éloquence ne ſauroient effleurer l'avarice.

Il n'eſt pas poſſible de déterminer le choix de vos Livres, ni de fixer le tems de votre lecture : il y entre trop d'humeur & de goût particulier : cependant après qu'on s'eſt pourvû de tout ce qui eſt abſolument néceſſaire pour l'uſage ordinaire de la vie, & pour remplir parfaitement les devoirs de ſon état, il eſt une infinité d'autres ouvrages dans tous les genres & dans

tous les goûts qui ont mérité une approbation ſi continue & ſi générale, qu'on peut avec ſûreté les regarder comme des modéles infaillibles. Je vous en citerai un grand nombre propres à vous orner l'eſprit. Preſentement je me tiens à la Bruyere; on l'a imprimé onze fois, & on l'a traduit pendant ſa vie en toutes les langues de l'Europe; donc c'eſt un Livre d'or; il a paſſé par la coupele, quand le Public, Juge ſage & incorruptible, mais ſévére & ſouverain, a conſtamment décidé,

Cet Orale eſt plus ſûr que celui de Calcas.
Racine.

Commencez donc votre Bibliotheque par tout ce qui eſt néceſſairement du reſſort de votre langue maternelle, de-là inſtruiſez-vous de votre Religion, paſſez enſuite aux devoirs de votre état; après quoi livrez-vous tout entier à cette aimable litterature qui a le même mérite dans toutes ſortes d'états, qui ne ſuppoſe & n'exclut point le profond ſavoir, & qui fait le plus grand ornement d'un galant homme. Démêlez enfin les différentes beautés de l'Hiſtoire, de la proſe harmonieuſe & de l'élégante poëſie, & vous appro-

cherez du bon goût. Que ce plan ne vous effraye pas : vous n'êtes qu'à l'entrée de votre carriere ; fuſſiez-vous encore plus loin de la perfection, attendez tout du travail & du tems.

Aujourd'hui que le monde va fixer votre attention par tout ce qui éblouit la jeuneſſe, vous ne connoiſſez pas toutes les reſſources de la lecture. Mais bientôt le tourbillon vous dégoûtera, vous deviendrez aſſez ſage pour vous ſuffire à vous-même : & qu'importe à celui qui connoît le prix de l'aimable retraite, ſi les étourdis le regardent comme un homme deſœuvré ?

J'aime donc à prophetiſer en votre faveur qu'un jour vos contemporains encore trop attachés au monde vous verront dans un Tivoli gracieux la ſerpette à la main, & un la Rochefoucault dans votre poche. On ne trouvera dans vos célules, ni Livres pernicieux, ni fades Romans, encore moins de ces peintures abominables complices muets de la corruption du cœur. Notre imagination a-t'elle beſoin qu'on la réchauffe pour la dérégler davantage ? Mais par-tout on trouvera un Fleury, un Mezeray, un Cheminais, un Racine, un Moliere ; en un mot, *de ces Livres* immortels que la critique

la plus envenimée reſpectera juſqu'à la fin des tems. Alors loin du Courtiſan, de l'Actrice, des Fâcheux, du Plaideur & du Banqueroutier, vous connoîtrez la valeur de la précieuſe agriculture : dégagé des ſoins dévorans & revenu pour toujours du tracas des affaires, vous partagerez vos jours innocens entre vos Livres & vos amis. Maiſon commode, jardins rians, fruitiers utiles, troupeaux gras, vous vous trouverez au ſiécle d'Iſaac & de Jacob. Mais où prendrez-vous ce goût & cet eſprit, ſi vous n'aimez pas la lecture ? Comme l'ignorance & la ſtupidité dégradent l'homme, l'eſprit & le goût conduiſent à la perfection. Le bon goût nous apprend à ne lire que de bonnes choſes & à les bien lire : donc il aide infiniment à former & à orner l'eſprit : & l'eſprit par reconnoiſſance a ſoin de nourrir & de perfectionner le goût. Heureux mille fois celui en qui la nature a tranſmis l'un, & à qui l'art a conferé l'autre.

Apprentis, tout ce Chapitre n'eſt que pour vous. Attachez-vous aux regles. Je vais vous encourager par de plus grands exemples ; & ſi vous en profitez, vous pourrez donner l'eſſor à votre génie. Si jamais vous écrivez,

obſervez bien que la matiere ſoit ſuivie, que le ſujet ſoit rempli, que vos deſcriptions ſoient riantes ou patétiques & toujours variées. Soyez précis, effacez, ſupprimez l'inutile, poliſſez, fortifiez. Sur tout que vos tranſitions ſoient comme imperceptibles, que les termes ſoient propres, que la diction ſoit pure; que la narration ſoit coulante, que l'oreille ſoit toujours chatouillée, que le ſimple ſoit noble, que le beau ſoit naturel, que le ſolide ſoit clair, que le brillant ſoit juſte, que le badin ne ſoit pas bouffon.

Je conſeille aſſez bien, mais comme chacun ſait,
On conſeille mieux qu'on ne fait.

Vous venez de lire ce que j'ai crû le plus propre à vous former l'eſprit, je vous ai gueri du vieux Gaulois, & du *Phébus* moderne, je vous ai cité des exemples du bon & du mauvais goût : aujourd'hui j'attends quelque choſe de plus, tâchez de vous orner, de vous perfectionner, de vous élever par tout ce que nous avons de meilleur dans la litterature, & ſi votre état vous diſpenſe de parler en public ou de donner quélque ouvrage qui flatte *la curioſité* des hommes délicats, ar-

tachez-vous du mõins à ces deux premieres Parties du Mérite naiſſant qui ſont d'uſage tous les jours, & qui forment les plus doux liens de la ſocieté civile, le ſtyle épiſtolaire & la converſation.

CHAPITRE III.

Du Style Epiſtolaire ; de la Converſation ; de la néceſſité & de l'utilité de la Lecture ; des jugemens ſur les Ouvrages d'eſprit ; de l'Eloquence ; de la maniere de parler, de railler & d'écrire ; des ſots rapports ; du bon eſprit ; de la diſſimulation, & de l'indulgence pour les défauts d'autrui.

AVEC du bon ſens, une bonne éducation, & un peu de lecture, il n'eſt pas poſſible de paſſer pour un ſot en compagnie : & ſi vous avez quelque uſage du monde, vous ſaurez bientôt écrire en galant homme. La converſation & les lettres ordinaires ne demandent pas une grande érudition. Il s'agit ſurtout de ne montrer ni trop ni trop peu d'eſprit. Si vos termes ſont juſtes, bien placés & bien ortographiés, ſi vos phraſes ſont coulantes & naturelles, & ſi votre ſtyle eſt leger & poli, c'en eſt aſſez, vos lettres plairont. Commencez donc à mettre en œuvre tout ce que je vous ai dit dans le Chapitre précedent. *Quand* même il s'agiroit de matieres

plus élevées & de commercer avec de très-grands Seigneurs, pour peu qu'on aime à s'inſtruire, on ne manque point au cérémonial. Rien ne déconcerte l'homme qui a de l'uſage & des principes, un ſot eſt embaraſſé de tout. Mais je viens de vous le dire, ne vous laiſſez jamais dominer par la fureur d'étaler de l'eſprit : heureux pourtant ſi les dons, les talens, la bonne litterature, & le bon goût dont j'ai parlé trahiſſent votre pudeur. En un mot, parvenez à valoir beaucoup ſans le croire. Plaiſez par votre air & par vos manieres, confirmez ces premiers ſuffrages par la douceur de votre converſation & par la juſteſſe, la politeſſe, & la legereté de vos lettres, & vous ne tarderez pas à vous inſinuer dans tous les cœurs. Ces premiers dons ne ſont pas abſolument l'eſſentiel du vrai merite ; mais on les met en œuvre tous les jours, ils n'attirent point de jaloux, ils ſont néceſſaires pour tous les détails ; quelquefois même ils commencent une fortune que le bonheur conduit, ou une réputation que les grands talens achevent.

Le moment eſt venu de faire concourir en vous l'eſprit juſte, l'eſprit délicat, & le bon eſprit. La juſteſſe prouve la ſolidité, c'eſt le fruit d'une bonne

judiciaire. La délicateſſe eſt un grand ornement, c'eſt le fruit d'une lecture bien choiſie : peu de gens en ſentent la beauté ; les hommes épais ne l'entendent pas, & les ſots la prennent pour un pédantiſme. Elle eſt d'une grande reſſource quand on commerce avec les morts ; avec les vivans ſouvent c'eſt un martyre. Heureuſement le bon eſprit vient au ſecours des hommes délicats : mais j'oſe appliquer ici la belle ironie de Madame Deshoulieres.

Il en eſt peu de ce genre maudit.

Bientôt vous comprendrez que le bon eſprit, dont je vous parlerai plus au long à la fin de ce Chapitre, eſt également l'ouvrage de l'eſprit juſte & du cœur droit, que par conſéquent il doit nous diriger dans nos façons de penſer, de parler & d'écrire. Mais actuellement vous ne comprenez pas que ce grand don ſoit bien néceſſaire pour de ſimples uſages que vous regardez comme des bagatelles, le ſtyle épiſtolaire & la converſation. Détrompez-vous, apprenez la ſcience des détails. Il eſt donné à peu de gens de traduire l'Hebreu, de bien compoſer un traité de Théologie, de réformer

l'Ordonnance, de commander une armée, de gouverner l'Etat : mais il eſt enjoint à tout le monde de bien écrire & de bien parler. Or ſans juſteſſe on parle mal, ſans délicateſſe on n'écrit pas bien ; & ſi on n'a pas l'eſprit bon, mille fautes legeres, qui ne ſont que des imperfections, paroiſſent des crimes. Gardez-vous donc de railler ceux qui bien moins élevés que vous, ont eu le malheur de ſe faire un langage groſſier & des manieres dures, ou qui donnant dans le faux bel eſprit, métamorphoſent le bel uſage en galimatias. Que vous allez entendre de mauvais mots & de mauvaiſes conſtructions, que d'épithetes aſſommantes, que de faux raiſonnemens ! Toutes les Provinces en ont une infinité de cette eſpece. L'effronté prend un ton de crocheteur, le pedant un ſtyle ſucré, & le fat craint d'ouvrir la bouche. Plaignez-les tout bas : profitez de leurs défauts, dédommagez-vous par la lecture, acquerez le bon goût, c'eſt le ſeul moyen d'ajoûter des graces à l'heureux naturel, & beaucoup d'eſprit au bon eſprit.

Je laiſſe aux Ecrivains que je vous *indique* pour des modeles, à vous rendre délicat & juſte ; préferez la juſteſſe

au brillant ; évitez dans vos manieres, dans vos lettres, dans vos converſations, tout ce qui eſt trop populaire & tout ce qui ſent l'empois. Je vous ferai ſentir que la médiſance eſt une indignité, & une baſſeſſe, & que la calomnie eſt un crime noir. Parlez, écrivez en galant homme, mais ſur-tout en honnête homme. Dans les cas où la maniere d'écrire, où les termes vous embaraſſeront, conſultez vos livres & vos amis. Ne ſoyez jamais la dupe de l'équivoque, de l'affectation, ni d'une déciſion hazardée. Réuniſſez la modeſtie, la raiſon & le bon goût. Mais quelque mérite que vous deviez à l'art & à la nature, ne vous emparez pas de la converſation. Uſez ſobrement de vos talens & de vos dons, ne révoltez pas le public : il eſt bon que chacun ait de l'eſprit à ſon tour, & c'eſt en manquer que de chercher à en montrer ou trop, ou à contretems. L'oſtentation eſt une fatuité : j'aime mieux une ſage retenue avec le néceſſaire de la raiſon, qu'une volubilité qui m'inſtruit, mais qui m'aſſomme. Mais auſſi quand il faut avoir ou quand il eſt permis d'avoir de l'eſprit, où en prendrez-vous ſi la lecture ne vous fournit rien ? Comment oſerez-vous vous introduire dans le mon-

de ſi une érudition legere & gracieuſe ne vous enhardit pas ? Penſez donc à ce que je vous ai dit, voyez le monde, faites des remarques juſqu'à quarante ans, liſez juſqu'au tombeau.

La converſation ne laiſſe pas toujours à notre eſprit aſſez de tems pour des réflexions ſuffiſantes : ainſi elle eſt bien moins inſtructive que la lecture. De-là vient que je vous la conſeille non-ſeulement pour vous former & pour vous orner l'eſprit, pour vous réjouir, pour ne vous point ennuyer, mais encore pour vous apprendre à parler juſte & à ne parler qu'à propos. Dire de bonnes choſes ſur tout ce qui ſe préſente, & ne les dire que d'une façon coulante, legere & naturelle, c'eſt le chef-d'œuvre de l'intelligence : au contraire ne parler que de Moliere, Quinault & Lulli à une dévote de profeſſion, fatiguer à table des gens choiſis qui ſe réjouiſſent, par des traits hiſtoriques ou par des citations ennuyeuſes, ou vouloir apprendre un vaudeville à un homme ſage nouvellement en deuil, c'eſt outrer le ridicule. Il eſt encore plus impertinent d'écrire ou de parler à une perſonne très reſpectable comme à ſon *ami particulier*.

C'eſt

C'eſt une autre ſorte de fatuité de vouloir débiter à des ſtupides tout ce qu'on a d'eſprit, ou de parler toujours & d'un ton déciſif avec gens qui pourroient vous inſtruire : comme c'eſt une fauſſeté & une petiteſſe d'ame de vouloir briller aux dépens de la réputation du prochain. La Religion, l'Etat, les grands, les abſens, les femmes, toutes ces matieres demandent des ménagemens : mais ſi c'eſt un défaut d'éducation, s'il y a de la honte à montrer de l'eſprit mal-à-propos, il n'y en a pas moins à paroître un ſot auprès d'un homme de mérite.

Si le jeune homme qui ſe trouve dans un cercle de gens diſtingués, ſait écouter avec attention : s'il a occaſion de parler, & qu'il le faſſe briévement avec juſteſſe & avec aſſez d'eſprit pour faire ſouhaiter qu'il parle une ſeconde fois : s'il ſait par un diſcours juſte & flatteur, éloigné pourtant de toute baſſeſſe, prévenir le Miniſtre en ſa faveur : s'il s'inſinue dans le cœur, & captive le ſuffrage des hommes reſpectés par un mérite reconnu : ſi de-là ſe retrouvant au milieu de gens de ſa condition & de ſon âge, il badine un peu plus longue-

ment ſur la matiere qui s'offre : s'il fait joliment un conte ſans bleſſer l'orgueil d'un fat qui l'écoute : s'il met les Dames dans ſon parti, parce qu'il ſaiſira toujours le moment d'en dire quelque choſe de gracieux : ſi s'appercevant que tout le monde eſt content de lui il ſe contient par retenue : enfin s'il ſait écrire dans tous les goûts, ayant toujours égard à l'âge, à la diſtinction, au caractere, toujours légerement, noblement & naturellement : à toutes ces marques je le reconnois un galant homme. Encore un peu d'acquis, je le reconnoîtrois homme de mérite ; mais un deſir trop vif de réuſſir gâte ſouvent les meilleures choſes. Il eſt rare que la demangeaiſon de briller n'entraîne pas les jeunes gens. Je ſai que leurs converſations ne peuvent & même ne doivent pas être trop ſérieuſes ; mais à tout âge on doit badiner avec circonſpection. A cette condition M. de Fénélon nous permet de mêler dans nos récréations d'eſprit ce que Saint François de Sales appelloit *Joyeuſeté* ; c'eſt-à-dire qu'on peut ſe réjouir & réjouir les autres en diſant de *jolis riens.*

Ne croyons pas que pour réuſſi

dans la converſation il ſuffiſe d'avoir relu vingt fois l'art de plaire : ce qui plaît aujourd'hui déplaît demain. Tel le eſt notre inconſtance, que le ſecret de plaire dépend toujours des manieres, du goût & de l'eſprit qui ont cours : pourvû néanmoins qu'ils ſoient fondés ſur les regles, ſans quoi la mauvaiſe poſſeſſion ne fait pas un droit.

Si un long uſage conſacre, pour ainſi dire, un terme, une prononciation, une maniere de parler, vous pouvez ſuivre le torrent ſur la trace des délicats : mais ſouvenez-vous que tout uſage contraire au ſens droit & juſte ne ſauroit ſubſiſter. Evitez le plat & le *phébus*, prenez l'heureux milieu que je vous ai tant recommandé. Reliſez ici le Dictionaire Néologique & votre Flechier, vous ſentirez la difference du ridicule au très-beau.

Il ne faut pas s'attendre que les converſations ſoient toujours égales, elles ſont journalieres, & dépendent de la fortune auſſi-bien que le reſte des choſes. Les paroles s'épuiſent bientôt quand l'entendement eſt ſtérile. L'eſprit fait ſortir l'eſprit, mais il ſe perd avec les brutes. J'ai dit en quelque endroit,

Avec un ſot on devient bête,
Mais l'eſprit gagne au tête à tête
Quand on ſait choiſir ſes amis.

La converſation eſt un commerce où chacun doit fournir du ſien. On abhorre les diſeurs de rien & les grands parleurs. Bien écouter & bien répondre eſt une plus grande perfection que de parler beaucoup & bien, ſans écouter & ſans répondre. Affecter de répandre plus d'eſprit que les autres, c'eſt préſomption, c'eſt fatuité, c'eſt un air de hauteur qui révolte : au contraire la douceur, la modeſtie, la ſage retenue & la précaution de faire valoir l'eſprit des autres, eſt le plus ſûr moyen de gagner tous les cœurs.

A l'égard des complimens, les bons ſont ceux qui ſe font ſans regles, & où le cœur parle ſans art. Balſac appelloit les Lettres de compliment des affections en peinture, d'autres les appellent la converſation des abſens. Je ne crains pas de vous répeter ſouvent qu'en écrivant comme en parlant vous ne ſauriez trop vous aſſujettir au ſujet, aux perſonnes, au tems & aux lieux. Il vous vient un bon *mot*, merveilleux même s'il étoit bien *placé* ? mais votre ſujet vous l'interdit,

: oubliant le précepte de Quintilien, a fureur de montrer de l'eſprit s'empare de vous, ou l'épiſode vous entraîne ; adieu le ſujet & l'attention. Un grand Seigneur vous accable de politeſſes, il va juſqu'à vous appeller ſon ami, il prend du goût à votre converſation, il vous demande des Lettres ? ce commerce vous flatte : mais plus prompt à vous croire ſon ami que curieux de le devenir, ou vous le négligez, ou vous en abuſez : vous ne ſavez point dans le diſcours mettre ſon eſprit à ſon aiſe : s'il aime le tour aiſé de vos Lettres, vous vous livrez au torrent d'un badinage trop libre ſans l'accompagner de retours & de ménagemens reſpectueux : ainſi vous manquez une amitié précieuſe, parce qu'au lieu de la cultiver délicatement, vous vous êtes laiſſé gâter par des commencemens trop heureux.

Il eſt encore vrai que la plûpart des choſes doivent leur prix aux circonſtances : ce qui n'eſt qu'un jeu de mots peut par rapport au moment & par la juſteſſe de l'application, devenir une penſée fine. Mais ce n'eſt pas aſſez de bien parler & de *bien écrire* pour réuſſir parfaitement,

on a beſoin encore de l'attention & de la pénetration d'autrui : on a beſoin de rencontrer de bons eſprits & de l'indulgence. Eût-on un fond inépuiſable d'eſprit & de lecture, l'imagination a des momens plus ou moins heureux : nos plus beaux ouvrages ne ſont pas par tout de la même force. Il eſt des jours favorables pour l'eſprit, comme il eſt des jours favorables pour la fortune.

Nous avons une infinité de recueils de Lettres choiſies qui ont eu leur prix dans leur tems ; ne les prenez pas ſans choix pour des modéles infaillibles : regardez-les comme des ouvrages fugitifs dont la réputation paſſagere tombe avec la mode, à moins que le ſtyle ne ſe ſoutienne par les ſentimens ou par un grand fond d'eſprit, comme les Lettres de Voiture ; liſez ces Recueils, & comme dit la Bruyere, glanez ce qu'il y a de bon. Balſac eſt plein d'eſprit, mais il eſt empeſé juſqu'au ridicule : prenez l'eſprit & laiſſez l'empois. Le ſtyle de Voiture eſt uſé, mais perſonne n'a écrit avec tant de grace. Mélez ſes agrémens à la legereté du Chevalier d'Her .... prenez la nobleſſe de M. *de Buſſy*, évitez ſa hauteur : mais ne

perdez pas un mot de ſes couſines Meſdames de Sévigné & de Grignan. Le Chevalier de Méré n'a pas été fort long-tems à la mode ; dévorez la Proſe de Saint-Evremont, laiſſez ſes Vers. Je pourrois vous en citer vingt autres de toute eſpece qui ſont autant d'exemples du médiocré & du beau, du forcé & du naturel. Refondez le tout, exprimez-en le ſuc, choiſiſſez l'excellent, & mettez en œuvre.

On nous a donné depuis peu les amuſemens de l'Amitié, le ſtyle en eſt leger, une correſpondance tendre & pure en eſt le motif, une morale douce & polie en eſt le fond. On y trouve par tout le train de la Cour, l'uſage du Monde & des réflexions judicieuſes. La derniere de ces Lettres ſur l'utilité de la lecture, vous ſera d'un grand ſecours : ſi je pouvois la placer ici, elle orneroit mon Livre & votre caractere.

On dit qu'il faut écrire comme on parle. Si l'on entend par-là qu'on doit écrire naturellement comme on doit parler naturellement ; ſi l'on entend que les termes doivent être également propres, la diction pure, le *ſtyle aiſé* & précis : qu'il y a autant de

ſortes de ſtyle pour ce qu'on écrit que pour ce qu'on dit, & que ſur le papier comme dans la converſation il faut éviter le diſcours ennuyeux & plus encore le galimatias : juſques-là je conviens de toute la propoſition : mais je ne conviens pas qu'un terme hazardé ou qu'une penſée plus brillante que ſolide ne ſoit pas plus pardonnable à celui qui parle qu'à celui qui écrit. Souvent même il échappe des fautes heureuſes dans la converſation, qui ſur le papier ne recevroient pas d'excuſe. Pourquoi donc écrivez-vous, me dira-t'on ? j'ai promis de dire ce que je penſe, je n'ai pas promis de le mieux dire.

A ce principe d'écrire comme on parle, que j'admets pourtant avec ſes exceptions, j'oppoſe ce principe tout contraire, que pour ſavoir bien écrire, il faut ſavoir bien effacer. Combien en eſt-il parmi ceux qui écrivent bien, qui dans les Lettres les plus familieres voudroient ſouſtraire un terme pour y en ſubſtituer un autre qui eût été plus propre ? combien qui voudroient racourcir la diction, débaraſſer le ſtyle, rendre une penſée d'une façon plus ſimple, mais plus claire ? & combien en eſt-il qui plus purs

encore, avec vingt renvois & autant de ratures prennent le parti de brûler l'ouvrage? De là je conclus que l'écriture demande bien plus de dépenſe que le diſcours. Les belles paroles flattent l'oüie, mais les belles penſées flattent l'entendement.

Quand l'intelligence commence à ſe former, on n'eſt pas capable d'appercevoir du premier coup d'œil tout le mérite des excellentes choſes. J'ai oui reprocher au Livre des Caracteres qu'il y avoit trop d'eſprit, & il eſt vrai qu'un ſot a peine à le comprendre: mais ſe pourroit-il qu'un ſi beau défaut fit perdre le fruit d'un Livre ſi précieux? Si vous êtes dans le cas, ſi vous n'avez pas encore le don de bien concevoir, il y a un remede: élevez votre eſprit comme par degrés, préparez-le par la lecture d'un bon ouvrage à ſentir tout le prix d'un ouvrage meilleur. Voilà le moyen le plus ſûr d'apprendre à bien parler & à bien écrire.

Tendez à la perfection, vous ne ſauriez mieux faire: mais ne perdez jamais de vûe ce principe fondamental, c'eſt de vous tenir toujours en garde contre l'amour propre qui cherche à vous ſéduire: ſoyez donc in-

finiment ſévere ſur vos défauts. Bientôt je vous parlerai de l'éloquence, & combien en êtes-vous encore éloigné ſi vous vous permettez des épithetes ridicules & le ſtyle trop diffus ? Boileau à qui il a été donné plus qu'à perſonne de dire plus qu'un autre en parlant moins, fait en deux mots un ſot parfait d'un des deux campagnards avec qui il avoit mangé. On ſe met à parler d'ouvrages d'eſprit, & il lui fait dire :

A mon gré le Corneille eſt joli quelquefois.

Ne ſeroit-ce point l'autre campagnard qui auroit dit que M. de Turenne étoit un joli homme ? De-là comprenez que c'eſt gâter les plus grands ſujets que d'en faire ſotement l'éloge.

J'ai connu des gens capables de très-bien écrire, qui donnant dans un ſtyle trop précis, devenoient tellement abſtraits qu'on ne pouvoit les comprendre. Ce ſont de ces génies obſcurs qui ont beſoin de Commentateurs : mais peu de Lecteurs ont l'habileté & la patience d'un *Sommaiſe* ; & c'eſt de ces ſortes d'eſprits dont les écrits preſqu'indéchiffrables, ont fait dire à Boileau :

Aux Sommaiſes futurs préparer des tortures.

D'autres au contraire embarraſſent leur ſtyle de tant de parentheſes que l'imagination & la mémoire ſont également rebutées avant qu'on ſoit parvenu à la fin de la période. La Motte dans ſon Iliade n'a pas crû pouvoir mieux peindre l'éloquence de Ménélas qu'en marquant ſon dégoût pour le ſtyle trop diffus.

Et dans un âge ami des ornemens frivoles
Il prodiguoit le ſens & comptoit les paroles.

Un épiſode court, juſte & bien placé, qui ſemble faire corps avec l'ouvrage, eſt un ornement qui ne ſauroit manquer de plaire aux connoiſſeurs : mais regagnez imperceptiblement le fond de votre matiere, ſans quoi on vous prendra pour un homme égaré qui bat la campagne, & qui ne ſauroit retrouver ſon chemin, ou pour une imagination évaporée que l'eſprit entraîne, & que la raiſon ne ramene pas.

Ne parlez pas, n'écrivez pas toujours de même ſtyle. La même matiere admet des graces différentes : trop d'uniformité marque la ſéchereſſe de génie. La perfection du don & de l'art eſt de varier & de multiplier les ornemens propres aux en-

droits qui peuvent les recevoir : ce n'eſt pas aſſez de mettre dans un ouvrage de la raiſon & de l'eſprit, il faut les bien placer l'un & l'autre. La raiſon plus ſolide ſe fait un plan, établit un raiſonnement, le ſuit, l'approfondit. L'eſprit plus vif & plus remuant au lieu de ſe contenter d'enluminer la raiſon, veut ſe mêler de tout, entrer dans tout, parler ſouvent quand il devroit ſe taire, & plus ſouvent encore ſe taire quand il devroit parler. Si l'amitié eſt ſœur de l'amour, pourquoi l'eſprit n'eſt-il pas le frere de la raiſon ? Cependant ils n'en ſont pas plus unis, & peu d'Ecrivains ont la bonté de les raccommoder. Un jour la raiſon diſoit à l'eſprit :

Si je ne vous ſervois de guide,
Vous ſeriez toujours égaré.
Combien de beaux eſprits ont le cerveau timbré ?
C'eſt la ſageſſe qui décide.

Perſonne n'a mieux défini la raiſon & l'eſprit que M. Rouſſeau. Si ce ſtyle de la raiſon ne vous plaît pas, j'ai eu tort de vous conſeiller de le lire.

Qu'eſt-ce qu'eſprit ? raiſon aſſaiſonnée.
Par ce mot ſeul la diſpute eſt bornée.

Qui dit eſprit, dit ſel de la raiſon.
Donc ſur deux points roule mon oraiſon.
Raiſon ſans ſel eſt fade nourriture,
Sel ſans raiſon n'eſt ſolide pâture.
De tous les deux ſe forme eſprit parfait,
De l'un ſans l'autre un monſtre contrefait.

Quand vous ſerez parvenu à les mettre toujours de part dans toutes vos façons de parler & d'écrire, élevez-vous, n'allez plus terre à terre, prenez l'eſſor, tendez à la perfection. Si vous êtes ferme ſur vos principes, ſi vous ſavez en tout conſulter vos Dictionaires & vos Hiſtoriens, ſurtout Meſſieurs Fleury & Rollin : en un mot, ſi votre eſprit eſt bien formé, il eſt tems de l'orner par d'autres exemples. Le Regne du feu Roi fécond en miracles, a produit grand nombre d'Ecrivains qui ſeront dans tous les tems des modéles parfaits : ſentez-en toutes les beautés, c'eſt le ſeul moyen qui puiſſe vous conduire à l'Eloquence.

Serez-vous fâché que je vous répete cent fois des noms que vous ne devez jamais oublier ? Liſez & vous ſentirez que Boileau a fait auſſi-bien qu'Horace, & Moliere mieux que Térence. Corneille dans ſon beau eſt au-deſſus de Sophocle. Racine par

ſes Vers tendres, corrects, naturels & harmonieux, ſera toujours admiré. La Fontaine a ſi bien imité ſes originaux Eſope & Phedre, qu'il les a ſurpaſſés, & il s'eſt rendu lui-même un original que perſonne ne ſauroit atteindre. Cent fois je vous cite l'Abbé Regnier, Mad. Deshoulieres, le P. du Cerceau & Pavillon. Voilà de grands modéles pour tous les genres de Poëſie. N'oubliez pas Marot, le Chevalier de Cailly & Charleval. Nous avons encore M. de Fontenelle avec lequel on peut infiniment profiter pour tous les genres.

Voulez-vous vous former le cœur par toute la force & la juſteſſe du raiſonnement, & l'eſprit par toutes les graces de l'art oratoire & par la délicateſſe du ſtyle? reliſez cent fois les Fénélons, les Fléchiers, les Cheminais, les Patrus, les Boſſuets & les Bourdaloues. Il ne faut rien perdre de ces grands-hommes. Quel don d'épuiſer la matiere, d'enlever le Lecteur, & de faire trouver trop court le plus long ouvrage! la derniere lecture vous fera toujours ſentir quelque trait juſte & piquant qui vous avoit échappé. Vous trouverez encore chez les PP. Rapin & Bouhours d'aimables & ſages inſtru-

ctions. Si vous retournez à la Poëſie, n'oubliez pas la Henriade, retenez par cœur les Pieces choiſies de M. Rouſſeau, & quelque choſe de Mad. de Scudery & de Mad. de Villedieu. Je ne finirois pas ſi je voulois vous citer tous nos Ecrivains du premier ordre dans tous les genres & dans tous les goûts.

Je dois trop à la Bruyere pour n'en rien dire : non que j'entreprenne ſon éloge, il eſt fait chez tous ceux qui l'ont lû, & en quel coin du monde ne l'a-t'on point lû ! un *in-folio* de ma façon le loueroit moins bien qu'une ſeule de ſes penſées ; je me reſtreins donc à conſeiller à ceux qui m'écoutent, & à ordonner à ceux qui doivent m'écouter de le relire cent & cent fois. Un ouvrage qui forme les mœurs en poliſſant l'eſprit eſt ce qu'on peut ſouhaiter de plus parfait.

Il me ſemble que le don de juger ſainement des ouvrages d'eſprit eſt un des plus grands avantages de la litterature. A meſure que l'eſprit s'enrichit & ſe façonne, on acquiert la juſteſſe. La délicateſſe vient après, qui nous apprend à démêler le meilleur d'avec le bon : les ornemens ſe multiplient & paroiſſent naturels : voilà le grand chemin de l'éloquence. Mais j'oſe dire que

la belle Proſe nous eſt infiniment plus utile que les beaux vers.

La Proſe eſt un talent, la Poëſie eſt un don. Plus on cultive ce talent, plus on l'ameliore ; mais le don des Vers ſe diſſipe à l'uſer : il demande un feu brillant & ſolide dont on n'eſt pas plus capable au-deſſous de vingt ans qu'après ſoixante. La Proſe demande plus de ſolidité d'eſprit, les Vers plus de vivacité d'imagination. Il n'eſt pas donné à tous de bien lire les Vers, moins encore d'en ſavoir faire. Le premier cas eſt un défaut, mais le ſecond eſt preſque un bonheur, parce que peu de gens font un bon uſage de leur eſprit. La demangeaiſon de rimer ou trop ou par un malin vouloir eſt toujours très-nuiſible. La proſe bien plus ſage a le même avantage ſur la poëſie qu'une belle femme ſur une autre qui ſeroit fardée : aimez les Poëtes, mais préferez les Orateurs.

J'aime fort la plaiſanterie des Eſpagnols ; ils diſent qu'il faut être ſot pour ne pas faire deux vers, & fou pour en faire quatre. C'eſt dire qu'il faut aimer les Poëtes & n'être pas Poëte. L'Abbé Regnier eſt de cet avis, cependant il a plus rimé que perſonne : mais ſes ouvrages ſont ſi beaux, qu'on lui paſſe avec plaiſir cette contradiction.

Ne faites donc pas le Poëte de profeſſion, ſi vous n'êtes pas de la premiere claſſe : un morceau bien conté, plein de ſel, & ſur-tout qui ne bleſſe perſonne, peut faire honneur à l'ouvrier quel qu'il ſoit, pourvû que ce ne ſoit pas le fruit de l'habitude. Si j'avois le malheur de ne pouvoir me vaincre ſur le deſir dévorant de faire des Vers, du moins j'éviterois la Satyre. Quel nom peut-on ſe faire en ſe chargeant d'office de réjouir la moitié du monde aux dépens de l'autre ! je n'en admire pas moins Boileau. Mais Boileau eſt un homme unique. Le vieux Regnier & le P. Sanlec n'en approchent pas. Quand j'étois jeune je dis de lui,

Mes doigts accoutumés à feuilleter Boileau,
Me font tomber par tout à l'endroit le plus beau,
Et je relis vingt fois une même Satyre.

Ce trait ne m'auroit pas échappé après ſa Satyre contre les Dames. Il a eu le malheur d'écrire trop long-tems : & pour me ſervir de ſes termes, les cadets de ſes Vers reſſemblent ſi peu aux aînés, qu'on auroit peine à comprendre qu'il ait été pere des uns & des autres, ſi l'on ne réflechiſſoit que l'eſprit a ſes âges comme le corps. Grand ſujet

d'humiliation pour nous tous ! je vois qu'à tous égards les plus grands hommes tombent dans le médiocre, & même dans le mauvais. Qu'eſt-ce qu'une femme

Epriſe d'un Cadet, yvre d'un Mouſquetaire ?

Pourquoi bleſſer l'oreille par le nom de la *Cornu* ? n'y a-t'il pas d'hyperbole à dire qu'il eſt plus aiſé de prendre une Place forte que de faire un Vers ? étoit-il permis de blâmer Moliere après en avoir ſi bien fait l'éloge, & de critiquer juſqu'à ſon Enterrement, ſans ſonger que Moliere étoit Auteur & Acteur ? Trouver mauvais que le pere du Miſantrope fût auſſi le pere des Fourberies de Scapin, c'eſt m'autoriſer à dire que les traits dont je me plains ſont fort éloignés des ouvrages précieux qui ont illuſtré ce grand homme. De même Corneille a très-mal commencé, ſon milieu eſt inimitable, ſa fin n'a rien d'heureux : Jugez bien de nos plus grands Ecrivains, & vous aurez un diſcernement juſte.

Si vous m'accuſez de temerité d'oſer blâmer quelques Fragmens de Boileau, reliſez ſa Satyre ſur l'homme, & comparez-la avec la Satyre que je blâme, je ſerai juſtifié. Je ne puis pas ſouffrir

qu'un ſi grand Auteur ſe ſoit ſi fort déchaîné contre les femmes. Parce qu'une femme de mauvaiſe humeur aura changé tout ſon domeſtique en l'abſence de ſon mari, peut-on dire qu'il rentre *dans ſon logis fait neuf* ? Et parce qu'une libertine ſe laiſſera diriger par un ſcelerat, admettra-t'on ce mauvais jeu de mots:

Goûter en Paradis les plaiſirs de l'enfer ?

Ces deux traits avoient beſoin d'un Sommaiſe, & ne devoient pas échapper au plus célebre de nos Auteurs, que j'ai appellé un homme unique. Triſte; mais juſte réflexion ſur les bornes de l'eſprit humain.

L'homme unique eſt celui qui à force de limer & de raboter attrape le point de perfection. C'eſt ce que Boileau a fait dans tous ſes autres ouvrages, ainſi que M. de la Roche-Foucault, Paſcal, Patru, Madame Deshoulieres; la Fontaine dans ſes Fables, & le P. Cheminais. Nous avons cent autres Ecrivains célebres dans tous ces différens goûts. Heureux qui pourroit en approcher: mais enfin ce ne ſont point des hommes uniques.

Nous n'avons rien de plus beau que *huit ou* dix Pieces de Corneille, Racine

eſt plus également beau, & je crois que Moliere eſt plus utile. Voilà nos plus grands modéles pour le Théatre, mais ce ne ſont pas des hommes uniques. Combien d'Auteurs en ont approché! le Grondeur, le Joueur, le Légataire univerſel, Momus Fabuliſte, le Nouveau Monde, & le Préjugé à la mode, ſont des Pieces que Moliere ne déſavoueroit pas. Bourſault nous a laiſſé les deux Eſopes. Pradon a fait Regulus. Alcibiade, Andronic & Tiridate ſont de Capiſtron. Géta eſt de Péchantré. Le Comte d'Eſſex eſt de Thomas Corneille, & l'on a mis ſon Ariane en parallele avec la Phedre de Racine. Electre & Radamiſte ſont d'une grande beauté. Nous avons vingt autres Pieces qu'on a long-tems admirées, & le Théatre Italien nous a fourni dix Chef-d'œuvres; de-là je conclus que le nom de l'Auteur n'ajoute & n'ôte rien au mérite de l'Ouvrage; & que le très-beau en quelque endroit qu'on le trouve, ſert infiniment à orner l'eſprit, & nous procure cette juſteſſe de diſcernement qui conduit à l'éloquence. Mais ſi vous voulez devenir éloquent, attachez-vous par préference à la belle proſe. Prenez vos materiaux chez Horace &

Ciceron, & apprenez de nos François les plus accrédités à batir à la moderne. Je vous en ai cité un grand nombre qui ſont tous Auteurs originaux. S'ils ſont inimitables, tâchez du moins d'en approcher.

Le don de la parole eſt un don précieux. J'ai connu des gens d'un grand mérite, qui n'ont que bien parlé. J'en ai connu d'autres qui n'ont que bien écrit. J'en ai connu très-peu qui ayent bien fait l'un & l'autre. Il eſt même des hommes qui ont le merite de penſer très-ſainement, mais qui ont le malheur de ne pouvoir s'énoncer, & qui n'ont pû acquerir le talent de bien écrire.

Parler tout à la fois nettement, énergiquement, & préciſément, voilà l'eſſentiel de l'éloquence; faire une repartie vive, même un raiſonnement juſte, ne prouve pas qu'on ſoit éloquent : des traits brillants jettés dans la converſation, ou ſur le papier démontrent plûtôt de l'eſprit que de l'éloquence.

La véritable éloquence eſt celle du bon ſens, ſimple & naturelle : celle qui a beſoin de figures & d'ornemens n'eſt fondée que ſur ce que la plûpart des *hommes* ont trop peu de lumieres, &

ne ſont qu'entrevoir les choſes. La fin de l'éloquence eſt d'enchanter les ſens dont elle a beſoin, de gouverner les paſſions, de ravir l'entendement, de commander à la volonté : en un mot, d'exercer ſur tout l'homme une tyrannie ſans violence. Pour former le parfait Orateur, il faut que la prononciation & le geſte frappent les ſens, que les figures pathétiques gagnent le cœur, & que la belle économie du diſcours enleve l'Auditoire. Plaiſir bien rare aujourd'hui, mais plaiſir bien pur & bien touchant ! Les eſprits ſublimes & délicats ſont ſeuls capables de le reſſentir.

Il me paroît que dans tous les genres, & dans tous les goûts, ſoit en parlant, ſoit en écrivant, chaque ſujet eſt ſuſceptible d'une ſorte d'éloquence. Le Sermon, le Plaidoyer, une Ouverture d'Etats, une Rentrée de Palais, un Diſcours académique, en un mot tout diſcours public a ſes regles particulieres, & demande des traits qui les differencient tous. Mais l'éloquence ne ſe borne pas aux grands ſujets : on peut la mettre en œuvre dans une relation ſimple, dans une hiſtoriette, dans une converſation legere ; & c'eſt dans ces derniers cas qu'il faut aſſez connoître l'uſage de la vraie éloquence, pour ne la pas

déplacer. Là il faut de grands ornemens & de beaux morceaux, ici il ne faut qu'une noble ſimplicité.

Qu'un Avocat dans une replique moins étudiée que ſon plaidoyer, détruiſe de fortes objections par des raiſonnemens plus ſolides, qu'il démêle le vrai du vraiſemblable; qu'en appuyant ſur ce qui doit operer le gain de ſa cauſe, il manie ſa matiere par des tours toujours nouveaux; que loin d'ennuyer, il preſſe & charme ſon Auditoire de façon qu'en déconcertant l'Orateur qui l'écoute, il détermine le Juge à opiner en ſa faveur, voilà un habile homme, un homme éloquent.

Combien de gens deshonorent & proſtituent l'éloquence! Un témeraire monte effrontément ſur la Tribune. S'il s'agit de diſcuter une queſtion d'état ou le partage d'une ſucceſſion importante, ſituée ſous différentes coûtumes, il m'aſſomme par une deſcription géographique de l'Iſle de France & du pais de Caux. Il ſe jette dans vingt épiſodes étrangeres à ſa cauſe, il remonte juſqu'au triſayeul de la partie adverſe pour deshonorer ſa mémoire par cent traits calomnieux; il attaque les collateraux, finit ſa peroraiſon *en inſultant* celui de ſes confreres qui

l'écoute. Sont-ce-là nos Nivelles & nos Dumont? C'étoit ſans doute d'un homme de cette eſpece qu'on a dit autrefois que Patru étoit un Avocat pauvre, & qu'un tel étoit un pauvre Avocat.

Quand un homme Apoſtolique, qui tire ſon plus grand mérite de ſes mœurs, me propoſe un texte convenable à ſon ſujet, que ſon exorde me prépare à ce que je dois entendre, que je trouve une diviſion claire, que le fond de la matiere eſt par-tout ſuivi & approfondi; quand je rencontre enſemble une voix harmonieuſe, une belle prononciation, des geſtes naturels, un ſtyle pur & modeſte, relevé par des traits forts & touchans, & nourri de citations énergiques, je reconnois l'éloquence de la chaire: le diſcours ébranle mon ame, l'Orateur me donne de l'eſprit. Je crois ſuivre encore les Bourdaloues, les la Tours, les la Rue, les Soanens, les la Ferté, les la Boiſſiere, les Gaillards, les Hubert, & tant d'autres maîtres de l'art, que j'ai entendus avec un plaiſir infini. Mais que ce ſouvenir me coûte cher,

Quand un Moine fécond en figures pleureuſes
Habille en Albigeois des ſotiſes pieuſes,
Qu'il débite pour des ſermons.

Qu'un

Qu'un Juge ami de la verité & de la juſtice ſe cabre contre ſes confreres, qui donnent dans le faux; qu'il leur faſſe voir, même avec énergie, qu'ils prennent à gauche dans leurs déciſions; qu'il cherche à les ramener par des principes qu'ils ne ſentent pas, ou par des raiſons déciſives, mais trop durement rendues, il manque ſon coup; & au lieu de gagner les cœurs, il revolte les eſprits; mais ſi poliment & avec douceur il convient qu'on peut penſer comme les autres penſent, s'il commence par juſtifier leurs raiſons & leurs motifs; s'il reprend enſuite le fait briévement, clairement & avec grace; s'il fait valoir des circonſtances qui ont été négligées; enfin, s'il a le mérite d'inſpirer à ceux qui l'écoutent l'envie de penſer, & de parler comme lui, & ſi chacun renonce ſans repugnance à ſes préjugés & à ſa propre opinion pour revenir à la ſienne; voilà un honnête homme, un habile homme, un homme éloquent.

Toute la France ſait que feu M. le Maréchal de Villars avoit autant d'éloquence que de valeur. Auſſi quelle éloquence ne faut-il pas au Général pour remettre, à la vûe de l'ennemi, une troupe effrayée; à celui qui

eſt chargé de veiller à la conduite des Citoyens, pour calmer une populace qui ſe mutine; à l'homme ſubordonné pour empêcher le ſuperieur de faire une ſottiſe, ou pour le déterminer ſans perdre ſes bonnes graces, à réparer la ſotiſe déja faite? Savoir perſuader, c'eſt être éloquent.

L'éloquence eſt dans la litterature ce que la charité eſt dans le Chriſtianiſme. C'eſt l'aſſemblage des dons & des talens, & je ne crois pas que dans le monde entier on trouve un ſeul pere de famille qui ne ſe faſſe un plaiſir de veiller à l'avancement des ſiens. On eſt comme forcé par la nature d'aimer la perfection de ſes enfans; l'amour propre nourrit cette idée; mais on ſe promet tout & on ne fait rien, on néglige les moyens qui ſeuls peuvent conduire à la fin qu'on ſe propoſe: beaucoup de réflexions, pas une action. Dépêchez-vous de réparer cette contradiction monſtrueuſe. Vous venez de ſentir le mérite de l'éloquence, & votre fils promet? Préparez-le donc dès l'enfance à devenir éloquent, vous en avez tant de moyens: mettez toujours ſous ſes yeux les meilleurs Dictionaires, nos grands Hiſtoriens, nos fameux Orateurs pour la chaire & pour

le Barreau, les Poëtes les plus renommés, en un mot tout ce que nous avons de celebres Ecrivains dans tous les goûts & dans tous les genres : formez de bonne heure un tendre commerce entre lui & ceux de ſes camarades qui promettent le plus : faites-lui recueillir avec ſoin les traits qui lui auront fait plus d'impreſſion, même des piéces fugitives : il eſt vrai que dans la ſuite il aura peut-être lieu de rougir & des recueils qu'il aura faits, & des liaiſons qu'il aura contractées : mais cette honte même eſt une preuve que le goût s'épure, & nos premieres erreurs ont du moins cette utilité, qu'elles nous conduiſent imperceptiblement à nous tromper moins en des choix plus importans.

Je vous ai fait ſentir encore que c'étoit une précaution très-néceſſaire d'introduire vos enfans de bonne heure dans des maiſons reſpectables : par-là ils ſeront plus à l'abri des mauvaiſes compagnies & de l'oiſiveté : ils ſeront plus attentifs à ſe bien conduire, & ils feront concourir l'uſage du monde avec l'étude, qui ſont les ſeuls moyens qui conduiſent à l'éloquence. Il eſt encore très-important de leur apprendre à parler en pu-

blic. Les Déclamations, les Oraiſons; les Theſes, les Tragedies, tout cela inſpire une honnête hardieſſe, cultive la mémoire & dénoue la langue. Il naît tous les jours des circonſtances déciſives, qui demandent de nous des actions d'éclat, dont même avec beaucoup d'eſprit, nous n'aurions pû nous tirer, ſi une heureuſe éducation ne nous avoit inſpiré une ſecurité modeſte.

Quand je vous ai parlé dans ma Préface de la maniere de voyager, le moment n'étoit pas venu de vous dire que l'homme trop franc, trop galant & trop libre ne réuſſit guéres chez nos voiſins. Il faut ſe rendre aſſez maître de ſon eſprit, de ſes goûts & de ſes manieres pour convenir & pour plaire à tous les hommes. Il faut ſe faire un eſprit aſſez délié & aſſez délicat pour entrer dans le caractere des hommes avec leſquels nous avons à vivre. S'ils ont leurs défauts, nous avons les nôtres : & c'eſt une ſorte d'injuſtice de vouloir aſſujettir toutes les Nations à nous reſſembler. Nous trouvons toujours de quoi nous dédommager par tout quand nous portons en voyageant de quoi mériter l'eſtime des hommes diſtingués,

qui loin de ſentir le terroir, pourroient donner en tout Pays des leçons de bonté, d'habileté & de politeſſe : & combien faut-il de dons, de talens & d'éloquence pour négocier utilement avec les Souverains ?

Il eſt vrai qu'un honnête homme ne peut trop aimer ce qui donne de la réputation : mais il ne faut pas ſéparer ce goût de la modeſtie. L'eſpoir de s'immortaliſer par quelque voie que ce ſoit, eſt à proprement parler, une véritable chimere. La ſatisfaction interieure qu'on ſent à bien faire ce qu'on fait, eſt la vraie récompenſe du merite : elle eſt indépendante des ſecours que le preſent peut procurer & de ce que l'avenir penſera. Parlons bien, écrivons bien dans la ſeule vûe d'être agréables aux autres, & d'être raiſonnablement contens de nous-mêmes, c'eſt aſſez pour être heureux. N'avoir en vûe que de s'éterniſer par des dons, par des talens, par un mérite acquis de toute eſpece, ſi l'on n'y ajoûte pas le deſſein d'édifier & d'inſtruire, c'eſt un attentat à la divinité.

Il eſt encore vrai qu'aujourd'hui peu de gens ſont dans le cas de pouvoir s'enorgueillir des dons de bien

parler & de bien écrire : mais celui-là même qui réunit ces dons peut-il s'en prévaloir s'il penſe que mille gens valent mieux que lui, & que ſon mérite vient d'en haut ? Ainſi pour tenir toujours l'uſage de ſes dons dans le reſſort de la ſageſſe, ne cherchons dans tout ce qui eſt de l'eſprit que la reſſource de nous inſtruire & de nous amuſer, & ſans ramener notre attention ſur ce que nous valons, ne nous occupons que du ſoin de valoir mieux. C'eſt porter la ſotiſe juſqu'au dernier periode que de voir avec chagrin le mérite des autres : cet orgueil ne reſſemble pas plus à l'émulation que l'hypocriſie à la vertu : prenons bien garde de les confondre.

J'ai connu des gens en qui tout le monde a cru trouver de l'eſprit, & qui étoient aſſez extravagans pour être fâchés de n'en pas avoir ſeuls. Rien ne prouve mieux la petiteſſe de notre ame & la fauſſeté de notre eſprit que la jalouſie que nous ſentons de l'eſprit des autres. Plus nous ſavons & plus nous ſentons que ce n'eſt preſque rien en comparaiſon de ce qui reſte à ſavoir. La vie eſt courte, eſt-ce ſageſſe que de la paſſer toute entiere à apprendre ? Et ſi nous n'avons

pas d'autre motif que le deſir de ſavoir plus que les autres, cette inſatiabilité ne peut elle pas s'appeller l'avarice de l'eſprit ?

Quand nous avons autant d'eſprit, d'étude, de lecture & d'acquis qu'il en faut pour remplir les devoirs de notre état, & pour bien jouer notre rôle dans le monde, il eſt plus de notre vrai bonheur d'en ſavoir jouir que de ſonger à amaſſer toujours : il ſuffit d'entretenir les fonds, ſans ſonger à groſſir les revenus ; alors il eſt permis de lire plus légerement & d'une façon plus détachée. Il ne s'agit que de ne ſe pas ennuyer & de s'amuſer : bien entendu pourtant que le ſort nous ait placés dans une ſituation tellement indépendante que nous ne ſoyons pas obligés de faire commerce de ſavoir & de talens : ſans quoi on eſt toujours obligé d'apprendre.

Eſt-ce à l'étude ou à l'experience que nous devons le plus ? Il ſemble que l'une & l'autre partagent le tems de l'homme. L'étude plus dévorante s'empare de tout le feu de notre eſprit depuis vingt ans juſqu'à trente : alors ſuccede l'experience qui plus ſage & plus tranquille nous enſeigne plus lentement & plus ſûrement : mais

quoique nous apprenions par l'une & par l'autre, ne nous étonnons pas ſi nous réuſſiſſons moins que l'heureuſe ignorance. Le malheur ne doit pas ralentir l'émulation : comptons un peu ſur la révolution du goût & ſur l'inconſtance des hommes. Il me ſemble, dit Pline, que la mort de ceux qui préparent quelque choſe d'immortel eſt toujours à contre-tems ; car au lieu que les voluptueux, par le mauvais uſage qu'ils font de leur vie, méritent chaque jour de ceſſer de vivre : ceux qui ont la poſterité pour objet, & qui travaillent à perpetuer leur mémoire, ne ſauroient jamais mourir trop tôt, puiſque la mort leur coupe toujours le cours de quelque bel ouvrage commencé. Livrez-vous à l'émulation, mais craignez l'orgueil : ces deux conſeils ne ſont pas contradictoires.

Si vous voulez perfectionner le talent qui vous eſt propre, & bien écrire dans le goût, dans le genre & dans le ſtyle qui vous conviennent le mieux, profitez des conſeils de M. Rouſſeau : & malgré toute votre étude & tous vos ſoins, ne comptez pas ſur une autre récompenſe que celle que je vous ai annoncée de ſa part.

. . . . . .

Car auſſi bien quel eſt le grand ſalaire
D'un Ecrivain au-deſſus du vulgaire ?
Quel fruit revient aux plus rares eſprits
De tant de ſoins à polir leurs écrits,
A rejetter des beautez hors de place,
Mettre d'accord la force avec la grace,
Trouver aux mots leur veritable tour,
D'un double ſens déméler le faux jour,
Fuir les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots paraſites,
Qui malgré vous dans le ſtyle gliſſez
Rentrent toujours quoique toujours chaſſez :
Quel eſt le fruit d'une étude ſi dure ?
Le plus ſouvent une injuſte cenſure.

Si vous oſez devenir Auteur, craignez la cenſure, & ne courez point après la louange : mettez en œuvre tout ce que je vous ai dit ſur la pureté du ſtyle, & ſur le bon goût : formez votre eſprit ſur d'excellens principes, ornez-le par la lecture de nos plus grands Ecrivains : tâchez enfin de parvenir à l'éloquence. Inſtruiſez, amuſez & ne ſcandaliſez jamais. Il y a bien des dégrés de diſtance entre les talens qui nous approchent le plus de la perfection, & les défauts de l'eſprit qui rendent tant de gens mépriſables. L'un eſt faux bel eſprit, l'autre fait le bouffon & le mauvais plaiſant, celui-ci

n'aime qu'à railler, celui-là ne ſait que médire, le calomniateur eſt le pire de tous: voilà des parties de caractere que vous ne ſauriez trop éviter: diſcutons-les en deux mots pour vous conduire du moins au bon eſprit ſans lequel vous ne mériterez jamais l'eſtime des honnêtes gens.

Le faux bel eſprit me paroît la plus dangereuſe & la plus ſéduiſante de toutes les illuſions. Ce monſtre procede d'un très-grand vice, le ſot orgueil: & d'un très-grand malheur, le défaut de goût. Ce qu'il y a de plus triſte pour le fat qui eſt infecté de ce ridicule, c'eſt de ſe croire fort ſuperieur à ceux qu'on reconnoît à juſte titre pour gens d'eſprit. Né ſans goût, n'écrivez jamais: né orgueilleux, ſongez que les plus parfaits ſont bien imparfaits: commencez donc par la docilité que je vous ai tant recommandée. Souvenez-vous que la plûpart des hommes ne reſtent trop longtems de grands ſots que parce que trop tôt ils ont fait ſottement les Docteurs. Enfin vous voulez écrire? ſoyez donc aiſé, naturel, toujours clair, délicat, profond, s'il le faut. N'attendez pas les conſeils, allez au-devant d'eux. Flattez l'oreille du Lecteur: un

ſtyle qui rebute n'eſt pas propre à faire goûter une vérité. Aſſujettiſſez-vous au goût des grands maîtres pour les ſentimens & pour les penſées, & au cours du jour pour la maniere de les rendre. Touchez le cœur, ornez l'eſprit, nourriſſez la raiſon, & dans tous vos ouvrages ſouvenez-vous des beaux Vers que vous avez lûs ſur la raiſon & ſur l'eſprit.

De tous les deux ſe forme eſprit parfait.

Je ne ſai ſi l'eſprit bouffon n'eſt pas auſſi mépriſable que l'eſprit railleur eſt dangereux. Ceux dont l'eſprit eſt d'une portée médiocre, & dont le goût n'eſt pas ſûr, courent de grands riſques quand ils veulent ſe jetter dans le plaiſant. Quel milieu entre le gracieux & le fade! Tel croit badiner avec grace, & atteindre juſqu'à Voiture, qui ne paſſe pas Polichinelle: mais s'il pleut de mauvais plaiſans, il ne pleut pas moins de ſots qui les admirent.

Qu'il eſt difficile de railler les abſens ſans en médire, & les preſens ſans les offenſer! Cependant on perdroit moins à devenir muet qu'à devenir offenſant: abſtenez-vous donc de la raillerie. Si

vous la rendez tellement délicate qu'elle ſoit comme imperceptible, peu de gens la ſentiront : Si elle eſt fréquente, vous ennuyez & vous laiſſez croire que vous n'êtes capable que de cette ſorte d'eſprit : avec vos inférieurs ou avec de petits génies, c'eſt une honte ; avec un Grand ou un ſupérieur, pour peu que la pointe égratigne, point de miſericorde ; à l'égard de vos égaux, ils vous le rendront avec uſure.

Que d'écueils autour de la raillerie ! Il eſt vrai que quand elle eſt rare, juſte, légere & finement rendue, la converſation en eſt plus piquante ; mais quel fond d'eſprit & quelle délicateſſe ne faut-il pas ? N'eſt-il pas plus ſûr de ſupprimer un bon mot que d'en hazarder un dangereux ? On dit qu'il faut éviter le jeu de main : j'appelle dans le même ſens la raillerie une ſorte de jeu d'eſprit qu'il faut également éviter. Railler conduit à medire, médire à calomnier : le railleur & le ſatirique ſont preſque ſynonymes. J'ai peine à comprendre comment on ſe fait un tel caractere ; tout le monde ſent qu'il a des ſuites fâcheuſes, mais on a de la peine à réprimer la fureur de montrer de l'eſprit & l'on admire en ſoi un penchant qu'on trouve odieux dans les autres.

Je ſuis convaincu que ceux qui commencent à ſe former l'eſprit ſe le formeroient bon, s'ils étoient bien conduits, ou s'ils ſe tenoient ſur leurs gardes ; mais un jeune homme qui ſe ſent un peu de feu dans l'imagination, hazarde une ſottiſe, une raillerie offenſante, ou une obſcenité qu'il ne ſe donne pas la peine d'envelopper. Il cherche à dominer parmi un tas d'étourdis & de libertins qui l'admirent, & de tels ſuffrages achevent de le gâter.

La raillerie eſt une injure déguiſée d'autant plus difficile à ſoutenir, qu'elle porte une marque de ſupériorité. Pour n'être pas dangereuſe, il faut qu'elle réjouiſſe les indifférens ſans bleſſer les intereſſés. On peut ſe moquer d'un préſomptueux qui a quelque endroit ridicule, mais il y a de la honte à ſe moquer d'un ſot. Les ſots ſont un genre d'hommes avec qui il n'eſt jamais permis d'avoir raiſon, c'eſt même une ſottiſe d'avoir trop d'eſprit avec eux. Par un ſot, je n'entends pas celui à qui il échappe une ſottiſe, mais celui qui l'ayant faite ne la ſent pas, & par conſéquent ne ſe met pas en devoir de la réparer.

A de petits eſprits, ne laiſſez jamais

lire des conteſtations de Religion ; & aux eſprits qui ne ſont pas encore tout-à-fait formés, ſupprimez tout ouvrage qui peut ſalir l'imagination & corrompre le cœur ; gardons-nous bien de vouloir enrichir notre eſprit aux dépens de notre ame. Nous avons dans ce dernier genre des morceaux inimitables : Je ſerois bien fâché de les avoir faits.

Une fille mal élevée, qui croit avoir beaucoup d'eſprit & qui n'en a point, dévore des Romans, copie les Lettres Portugaiſes, médite furtivement les Contes de la Fontaine, & pleure le malheur d'Abailard. Quel ſujet pour en faire une femme ! Cependant elle fait des jalouſes & des rivaux, on ſe bat pour elle : tandis que la fille bien née, d'un eſprit ſimple & droit, qui ſait conduire la maiſon de ſon pere, faire un fauteuil, s'inſtruire avec la Bruyere, & ſe réjouir avec Voiture, a bien de la peine à mettre un connoiſſeur dans ſon parti. Ne cherchez point ailleurs la preuve de notre dépravation.

Evitez avec la circonſpection la plus délicate de parler jamais de vous-même, & ſi la politeſſe des autres vous force de répeter quelque événement

dont le détail vous flatte, ſoyez bien court, & parlez-en avec une pudeur infinie. C'eſt un ridicule outré de citer à tout propos ſes ſervices, ſes talens, ſon crédit, ſa naiſſance. Vous ne verrez point un homme délicat & un vrai vertueux donner dans cette fatuité. Nos avantages parlent eux-mêmes, laiſſons à la verité des faits le ſoin de notre réputation.

Parmi nombre de beaux traits qu'on trouve dans les Amuſemens ſérieux & comiques, il y a ſurtout une ſaillie qui m'a frappé. Un fat parloit toujours de lui-même, & contoit très-modeſtement ſes défauts : mais ſes défauts ſe réduiſoient à être trop franc, trop veridique, trop liberal, trop officieux, trop intrépide dans le péril, trop prompt à pardonner, &c. Un vraiment honnête homme, peut-être un peu miſantrope, piqué de cette orgueilleuſe confeſſion, lui dit que le dénombrement des vices dont il s'accuſoit avec tant de franchiſe & de pudeur, étoit une aſſez bonne preuve qu'il avoit les vertus contraires. Combien de faquins liſent de bonnes choſes & n'en profitent pas !

Ne ſoyez pas moins attentif à éviter dans vos diſcours & dans vos let-

tres, je ne dis pas ſeulement la calomnie, le calomniateur eſt un fripon du premier ordre; mais fuyez la médiſance avec autant de ſcrupule; rien n'eſt plus petit ni plus lâche que de révéler les défauts d'autrui. Si l'on croit ſe faire un mérite nouveau en exagerant ou en révélant les défauts des autres, l'idée eſt fauſſe, on ſe fait bien plus mépriſer que ceux qu'on mépriſe, & ſouvent on ne fait tort qu'à ſoi-même. Gardez-vous ſur-tout de jamais écouter les faiſeurs de rapports, ce ſont des inſectes rampans, dont le cœur & la bouche remplis de fiel & de malice ne cherchent qu'à infecter la ſocieté. Rompriez-vous les liens d'une tendre amitié, ſur un ſimple rapport? en eſt-il de fideles? ne ſont-ils pas tous défigurés ou empoiſonnés? Non, rien n'eſt plus mépriſable, plus haïſſable, plus dangereux que ces ſortes de gens: mais auſſi rien ne marque plus de foibleſſe que de leur prêter la moindre attention. Que feriez-vous donc ſi vous leur livriez votre confiance? Suivez le ſage conſeil de Moliere.

A tous les ſots caquets n'ayons aucun égard.

Je crois le bon eſprit autant au-deſſus du bel eſprit que la vertu eſt au-

deſſus de la fortune; mais les hommes jugeant mal des choſes, & trompés par les objets, s'occupent plus du ſoin de briller ou de s'enrichir que de devenir vertueux.

L'eſprit & le cœur ont tant de liaiſon qu'il n'eſt guéres poſſible d'avoir un bon cœur & un mauvais eſprit. Il eſt bien vrai qu'on peut avoir le cœur grand avec un petit génie, & que l'étendue de l'eſprit n'eſt pas incompatible avec la petiteſſe de l'ame; mais il n'en eſt pas de même de la bonté ou de la malignité. On peut dire en général qu'elles influent également ſur toutes les parties du caractere; elles commencent par le cœur & finiſſent par l'eſprit.

Si notre volonté eſt tellement corrompue qu'il ne nous reſte preſque plus de liberté pour penſer & pour agir, notre dépravation n'en eſt pas moins puniſſable, puiſqu'elle eſt l'effet d'un aveuglement volontaire, & en ce cas il n'eſt guéres en notre pouvoir de corriger nos vices ou nos défauts: alors nous avons beſoin d'un ſecours ſurnaturel; & comment l'obtenir, ſi nous avons toujours travaillé à nous en rendre indignes? Mais ſi nous ne ſommes pas encore parvenus juſqu'au dernier degré de la corruption, nous pou-

vons par réflexions redreſſer ce que nous avons de vicieux dans le cœur, nous pouvons même à force de jugement, réparer ce que nous ſentons de defectueux dans notre eſprit, & ce miracle ne dépend que de ſe bien connoître, & de vouloir efficacement ſe corriger.

Le bon eſprit eſt un aſſemblage de dons différens, & celui-là ſeroit bien près de la perfection qui poſſederoit dans toute ſa plénitude ce qu'on doit comprendre dans le bon eſprit.

J'ai connu un Magiſtrat qui, par l'honneur, la probité, le deſintereſſement, la pureté d'intention, & par le travail auroit pû ſervir de modéle aux premiers Juges du monde, mais dont l'eſprit étoit ſi gauche qu'il ne prenoit jamais le bon avis.

De dix épithetes qui paroiſſent également convenables, il n'y en a qu'une qui ſoit parfaitement propre, c'eſt en quelque façon le terme unique : de même il n'y a qu'une maniere de penſer juſte.

Il eſt des ouvrages tellement délicats qu'il n'eſt pas donné à tous d'en ſentir toute la fineſſe, & c'eſt ſans doute ce qui a donné lieu à cette réflexion de la Bruyere. Si j'on jette, dit-il, quel-

que profondeur dans ſes écrits, ſi l'on affecte une fineſſe de tour, & quelquefois une trop grande délicateſſe; ce n'eſt que par la bonne opinion qu'on a de ſes Lecteurs.

Il eſt des propoſitions captieuſes & des queſtions embaraſſées, ſur leſquelles on ne prend pas aiſément l'idée la plus juſte. Il eſt même des matieres dont, avec un eſprit juſte, il eſt difficile de bien raiſonner. Dans tous ces cas on manque ou de délicateſſe, ou de pénétration, ou d'étendue d'eſprit, ou l'on n'a point aſſez d'étude pour faire concourir dans le parti qu'on doit prendre le mérite acquis avec le bon eſprit: De tout cela il réſulte qu'on n'a pas tout le bon eſprit, mais il n'en réſulte pas qu'on n'a point l'eſprit bon.

Je crois la juſteſſe & la droiture les parties eſſentielles du bon eſprit, mais ces termes ne ſont pas tout-à-fait ſynonymes. Cette droiture eſt en quelque façon émanée de celle du cœur; au contraire la juſteſſe n'eſt que le don de bien penſer. Je ſuis pourtant perſuadé qu'il entre plus de malignité de cœur dans l'eſprit mauvais, que de bonté d'ame dans le bon eſprit; mais je me réduis à une idée plus ſimple. Je regarde l'eſprit mauvais comme le contraire

du bon eſprit, & l'eſprit gauche comme le contraire de l'eſprit juſte ; & de cette propoſition je conclus que le cœur droit & l'eſprit juſte concourent enſemble à former le bon eſprit.

L'eſprit mauvais ſert de receleur au cœur corrompu, & fait débiter par une langue envenimée tout le poiſon qu'il en tire. Il ne ſe contente pas d'empoiſonner le diſcours le plus innocent, il attaque le ton, le geſte & même le ſilence ; ſa maniere d'écouter, de concevoir, de prendre ce qu'on dit & ce qu'on fait, eſt, ſi j'oſe la nommer ainſi, une calomnie mentale & tacite, ſa maniere de le rendre une calomnie formelle : au contraire, l'eſprit gauche dans un Juge eſt dangereux pour le plaideur, & dans tout homme privé il n'eſt qu'ennuyeux.

Entre deux mauvais eſprits qui ſont en liaiſon, il ſe fait un commerce de malignité preſque incomprehenſible ; toute la malice qui part du cœur de l'un retourne au cœur de l'autre, rien n'eſt perdu ; l'entendement ſert d'entrepôt, la bouche & l'oreille ſe chargent du détail, & dans cet océan de méchanceté la correſpondance eſt auſſi réguliere que le flux & le reflux de la mer. C'eſt de ces caracteres abominables

que Madame Deshoulieres dit ;

Leur bouche eſt un ſépulcre ouvert
D'où ſort un air impur fatal à la ſageſſe:
Jamais leur langue ne leur ſert
Que pour tromper avec ſageſſe :
Que pour faire à l'honneur, en ſecret, en public,
De ces incurables bleſſures
Plus à craindre que les piqûres
Que fait le venimeux aſpic.

Le bon eſprit, s'il eſt étendu, s'éleve juſqu'au ſublime, & ſe rabaiſſe juſqu'au médiocre ; il ſe prête aux autres, il les redreſſe, il les ſoutient, les met à l'aiſe, & donne à ce qu'ils diſent, une ſorte d'eſprit qui leur avoit échappé ; cela s'appelle avoir aſſez d'eſprit pour ſoi & pour les autres : mais celui qui tire vanité ou qui vend trop cher l'eſprit qu'il montre, tombe dans un vice du cœur ; c'eſt tout-à-la fois un homme vain & un faux bel eſprit.

Il eſt des occaſions où le goût fin & l'eſprit delicat ſeroient fort à charge ſans le bon eſprit. Si votre étoile vous force à paſſer un tems au milieu de gens groſſiers, dans ces petites Villes où toutes les vertus ſe réduiſent à la médiſance, où tout l'eſprit ne conſiſte qu'en fades railleries, qu'en poin-

tes, quolibets & jeux de mots, où le ſophiſme & la profonde diſſimulation partagent le mérite ; c'eſt alors que l'eſprit étendu & l'eſprit délicat ont grand beſoin du bon eſprit.

Je ne diſconviens pas qu'un peu de diſſimulation ne puiſſe entrer dans le bon eſprit, elle eſt même une vertu néceſſaire pour la politique, & ceux qui diſent toujours tout ce qu'ils penſent, ne penſent pas toujours à ce qu'ils diſent. Mais quelque diſſimulation que la prudence exige de nous en certains cas, n'en faiſons pas pour ainſi parler, notre vertu journaliere ; plaignons-nous au contraire de la corruption générale qui nous force d'ériger en vertu ce qui eſt ſi près du vice. Sauvons toujours les droits de la franchiſe, & pour quelque fortune que ce puiſſe être, ne tombons jamais dans la fauſſeté du cœur.

A le bien prendre, la diſſimulation n'eſt ni vice ni vertu, elle eſt tantôt l'un, tantôt l'autre ; & c'eſt la ſituation qui la caracteriſe.

Le bon eſprit n'a pas ſeulement le mérite de nous faire eſtimer, de nous faire aimer, de rendre notre commerce agréable par tout ce qui eſt du reſſort de l'eſprit, il porte encore ſon

efficace ſur les peines de l'ame, & ſur les événemens. L'honnête homme ſait prendre ſon parti dans les diſgraces, mais l'honnête homme qui a l'eſprit bon, prend toujours le meilleur parti.

Que le même homme eſt diſſemblable de lui-même ! J'ai connu de vraiment honnêtes gens, aimant les bonnes choſes, généreux, officieux, mais dominés par la paſſion du jeu, qui après avoir perdu conſiderablement dans une ſéance, ſe refuſoient un poulet ; j'en ai connu d'autres, chargés par leur état d'être magnifiques & tout près de paſſer pour tels, qui pour un rien ont manqué leur coup. Celui-ci ſoutient en Philoſophe de grands déſagrémens, qui devient furieux pour une bagatelle ; celui-là perd l'amitié d'un grand Seigneur, pour vouloir ſoutenir avec trop d'opiniâtreté ſon ſentiment ſur une choſe fort indifferente ; toutes petiteſſes dont nous ne ſommes les duppes que faute de bon eſprit.

Que d'inquiétudes interieures, que de mouvemens & de ſoins deshonorans, quand on ſe livre aux détails de l'avarice ! que n'apprend-on à corriger *les foibleſſes* de l'ame, ou du moins

à les cacher ſous le bon eſprit ?

Tâcher d'être tel qu'on doit être & ne ſe donner que pour ce qu'on eſt, ſauver toujours les apparences, cacher bien toutes ſes foibleſſes, ne ſe montrer jamais que par le bon endroit; c'eſt le miracle du bon eſprit.

Pleurer pour un rien, ne pouvoir ſe vaincre ſur une minutie, ſe parer d'un crédit qu'on n'a pas & qu'on ne mérite pas, tirer d'une dignité accidentelle un motif de ſupériorité ſur d'honnêtes gens, tout cela ſent fort la ſottiſe & l'enfance, & marque le défaut de toutes les parties du bon eſprit.

Les vertus ſont toujours les mêmes, mais les diſpoſitions de l'homme pour la vertu ſoit bien inégales. Je ne ſai rien de plus propre à corriger ce qu'il y a de défectueux dans ces diſpoſitions que le bon eſprit. Il aide à l'ame ébranlée à ſe remettre dans ſon aſſiette, il la détourne du mal & la porte au bien, il la fortifie par réfléxion contre l'agitation des premiers mouvemens, il fournit le ſpécifique dans des malheurs qu'on croyoit inſoûtenables, & ſouvent il ſauve notre gloire que nous étions prêts de proſtituer à la perfidie, à la dureté, à la colere, à l'entêtement, à la petiteſſe & à d'infames détails. Ce ſont-là

ſont-là les ſecours que nous pouvons tirer du bon eſprit contre nos paſſions & contre nos foibleſſes ; le chemin eſt court du cœur à l'eſprit, & l'affinité qui ſe trouve entre le ſentiment & la penſée ne permet pas de douter que le bon eſprit, qui doit penſer excellemment, n'ait la force de rectifier ce qu'un ſentiment pourroit avoir de blâmable : ainſi je crois que le bon eſprit contribue autant à nous rendre eſtimables par le cœur que par l'eſprit.

Deux hommes illuſtres nous ont laiſſé dans un même fait deux grands exemples du parfaitement bon eſprit. A peine eſt-il décidé que feu M. de Cambrai s'eſt trompé dans ſon explication des Maximes des Saints, qu'on apprend qu'il ſe rétracte. Je trouve autant de bon eſprit, de grandeur d'ame & de ſolide pieté dans cette rétractation, que de délicateſſe d'eſprit dans Telemaque. Feu M. de Niſmes étoit ami de M. de Cambrai, mais il étoit ſon ami juſqu'à l'Autel. S'il eſt obligé de publier la Bulle du Pape à l'occaſion du Livre condamné, que de beautés dans ſon Mandement pour la publication ! il rend juſtice à la verité, ſans rien ôter au mérite ; les droits du dogme ſont ſauvés, *mais le ſujet d'une condamnation de-*

vient la matiere d'un éloge ; il n'échappe rien de médiocre aux Grands-Hommes.

Ne vous contentez pas d'avoir l'eſprit droit & juſte, ſongez encore que le bon eſprit doit nous inſpirer toute l'indulgence qu'il nous eſt permis d'avoir pour les défauts d'autrui. En général le bon eſprit prend bien tout ce qu'il voit & tout ce qu'il entend ; toute action mauvaiſe en ſoi, il la condamne, mais il ne la releve pas ; il donne un tour favorable à celle qui n'eſt qu'équivoque, & il juſtifie tout ce qui peut être juſtifié.

Etudions-nous bien, & nous conviendrons que notre vivacité à condamner les autres eſt un effet de notre étourderie quand nous ſommes jeunes, & de notre malignité quand nous ſommes vieux.

Les plus parfaits des hommes ſont bien imparfaits. Pourquoi donc refuſons-nous aux autres la même indulgence que nous attendons d'eux ? Quelle injuſtice ! Dans un même fait accompagné des mêmes circonſtances nous blâmons les autres au lieu de les plaindre, & nous prétendons qu'ils nous plaignent au lieu de nous blâmer : voilà juſtement les deux poids & les deux meſures, mais nous nous abuſons. Si nous

plaignons les autres, on nous plaindra ; ſi nous les blâmons on nous blâmera.

Dans le premier mouvement, les fautes qu'un jeune homme voit faire flattent ſon amour propre, il ne manque pas de faire dans ſon imagination des comparaiſons flatteuſes de lui-même avec les autres, il groſſit ſon mérite des défauts d'autrui. S'il échappe à quelqu'un un mauvais terme, une penſée fauſſe ou une impoliteſſe, il en tire avantage, il en nourrit ſon orgueil, comme ſi le ridicule d'un autre devenoit une vertu pour lui ; mais de quel front oſe-t'il ſe ſavoir ſi bon gré, pour un petit défaut qu'il ne reconnoît pas en lui, quand il s'y en trouve d'eſſentiels qui ſeroient un objet bien plus légitime de ſon attention ? Si l'amour propre étoit moins aveugle & mieux entendu, il produiroit un effet tout different en nous ; & n'ayant pas l'eſprit aſſez bon pour excuſer les autres, du moins par politique nous n'en ſerions pas les cenſeurs.

Rire de ceux qui ont quelque difformité dans la figure, c'eſt une foibleſſe qu'on ne pardonne pas aux enfans ; que n'avons-nous la même équité ou la même indulgence ſur les défauts que nous trouvons dans le caractere ? Eſt-ce

moins à plaindre d'avoir le cœur gauche, l'eſprit tortu, l'humeur raboteuſe, que d'être boiteux ou boſſu ? Oui, me direz-vous, parce qu'on ne peut ni s'alonger la jambe ni ſe redreſſer la taille, & qu'on peut raccommoder les difformités du caractere. J'en conviens, on peut l'un, on ne peut pas l'autre ; mais ce n'eſt pas une raiſon qui juſtifie notre trop de ſeverité ſur les défauts d'autrui : au contraire, la peine que les hommes ont à ſe corriger eſt un accroiſſement à leurs défauts, qui demande de nous un redoublement d'indulgence.

Si l'homme connoiſſoit bien ſes vrais interêts, il travailleroit à ſa perfection préferablement à toutes choſes, & s'il étoit plus entendu, il mettroit à profit juſqu'aux défauts d'autrui ; on trouve à gagner avec les plus imparfaits. Plaignons un brutal d'être brutal, prenons dans ſa férocité même du goût pour la politeſſe, & pour la douceur. Rien n'eſt plus propre que la rencontre d'un avare à me faire ſentir tout le mérite de la généroſité.

On ne ſe fait pas ſoi-même. Heureux celui à qui il a été donné davantage ! Remercier ſans ceſſe du mérite acquis, travailler ſans ceſſe à celui qui reſte à acquerir, c'eſt aſſez d'occupation pour

le cœur & pour l'eſprit ; ne nous rendons point indignes du bien qui eſt en nous par d'injuſtes commentaires ſur celui que nous ne trouvons point dans les autres, & qui y eſt peut-être ſans que nous l'y connoiſſions.

Celui qui ſe connoît en mérite, qui n'admet dans ſes jugemens ni aveuglement, ni prévention, eſt le plus indulgent ; & celui qui n'a ni lumieres dans le diſcernement, ni ſincerité dans l'intention, eſt le plus ſevere. Pourquoi ce renverſement ? c'eſt que la mauvaiſe opinion qu'on a des autres eſt fondée le plus ſouvent que ſur la trop bonne opinion qu'on a de ſoi-même.

Le bon eſprit trouve dans ſes défauts de quoi s'humilier, l'eſprit mauvais trouve de quoi s'enorgueillir dans les défauts des autres.

Ne pas voir des défauts marqués, c'eſt manquer d'eſprit ; faire trop ſentir qu'on les remarque, c'eſt manquer de bonté & de politeſſe : n'en pas profiter, c'eſt manquer de jugement.

Nous avons peu de tems à jouir de nos avantages. L'homme le mieux fait & le cul de jatte ſont à peu près de même taille à quatre-vingt ans ; la vieilleſſe rend les talens inutiles & dans nos plus beaux jours un rien nous peut dé-

ranger l'eſprit : pourquoi donc ſommes-nous ſi contens de nous-mêmes ? Quelques dons que nous avons reçus de la nature, peuvent-ils juſtifier ce fond d'orgueil qui nous fait mépriſer ceux qui ſont moins bien partagés que nous? Quelle préſomption ! quelle injuſtice ! Non, il n'eſt point de plus grande foibleſſe que de voir ſans pitié les foibleſſes d'autrui.

Si notre ménagement pour les autres nous en attire de leur part, ſi l'indulgence pour les défauts d'autrui nous rend nous-mêmes plus ſupportables, & ſi elle nous procure plus d'agrément dans le commerce de ceux avec qui nous avons à vivre ; ſi elle rend nos liaiſons plus conſtantes & l'accompliſſement de nos devoirs plus gracieux : enfin, ſi par bonté naturelle ou par une politique louable nous forçons les hommes à être contens de nous, quel fruit plus délicieux pourroit-on attendre du bon cœur & du bon eſprit ?

Gardons-nous bien de devenir flatteurs, gardons-nous plus encore d'encenſer le vice ; mais ne ſoyons ni des critiques ennuyeux, ni des Juges impitoyables, ſans quoi nous tombons dans l'autre extrémité, nous devenons eſprits durs : or, je ne ſai ſi la bonne édu-

cation ſeule pourroit vous inſpirer la douceur, l'égalité, la complaiſance & la politeſſe dont j'ai parlé, ſi elle ne commençoit par produire en vous le bon eſprit ; & je crois que l'indulgence ſur les défauts d'autrui marque encore plus de bon eſprit que de politeſſe.

Ce n'eſt pas ſeulement par toutes ces conſiderations que je dois me former un bon eſprit, il me procurera bien d'autres reſſources : c'eſt à lui ſeul que je puis devoir le don de bien penſer. Peut-être le don de bien penſer produira-t'il ceux de bien parler & de bien écrire, du moins m'inſpirera-t'il le goût & le choix de la lecture. J'évite l'ennui & l'oiſiveté, je me ſauve des fâcheux, je m'amuſe & je m'inſtruits ; par-là je me garantis d'un mal, & je me procure un bien qui dépend de moi & qu'on ne ſauroit m'ôter ; par-là ſi je ne ſuis pas bel eſprit, je l'aime dans les autres ; & diſpoſé à croire qu'ils ont intention de bien dire & de bien faire, je ſouffre leurs foibleſſes, & je n'empoiſonne point leurs vertus. Combien de tréſors dans le bon eſprit par le ſecours deſquels je ſers tout-à-la-fois mes plaiſirs & ma vertu ! Mais ce n'eſt pas tout, le bon eſprit ne me conduit pas ſeulement à ſouffrir avec moins de peine ou à trouver plus

agréable le commerce des autres, il leur rend auſſi le mien plus gracieux, il nous fournit de quoi deſarmer la malignité & l'antipathie, & tôt ou tard nous fait aimer & nous fait eſtimer. Il ſert de vernis à nos défauts; & nous empêche de montrer mille petits mouvemens de l'ame que l'honneur auroit bientôt deſavoués; il nous apprend à connoître le prix des choſes, & nous guide dans nos jugemens; il nous apprend à jouir, à ne point ſouhaiter, & s'il le faut à ſouffrir: enfin, le bon eſprit eſt de tous les dons celui qui peut le plus infailliblement nous conduire à la ſageſſe, puiſque c'eſt par lui que nous acquerons le mérite de corriger nos défauts, & de devenir plus délicats dans le choix de nos plaiſirs.

CHAPITRE IV.

De l'utilité, du choix & de l'uſage des plaiſirs; du jeu; de la chaſſe; du bal; des ſpectacles; de la muſique; de la bonne chere; de la promenade; de l'amour & du commerce des femmes.

SI le bon eſprit eſt un don précieux & d'une reſſource merveilleuſe dans tous les états où nous nous trouvons, on peut ajouter que ſon ſecours ne nous eſt jamais plus néceſſaire & plus efficace que dans le choix & dans l'uſage de nos plaiſirs. Les plaiſirs & les affaires partagent la vie de l'homme; l'agrément des uns corrige l'amertume, ou délaſſe de la fatigue des autres. Mais ſi les plaiſirs ſont néceſſaires, ils ſont bien dangereux : il eſt donc de la derniere importance de les choiſir avec aſſez de délicateſſe, & de les goûter avec aſſez de moderation pour ne leur rien ſacrifier de tout ce qui eſt dû à la vraie vertu; & c'eſt ſurtout au bon eſprit à nous déterminer ſur le choix, & à nous regler dans l'uſage.

Il eſt certain que les plaiſirs inno-

cens ſont la felicité de la vie ; on ne peut en jouir long-tems ſans dégoût, mais on ne peut s'en paſſer ſans contrainte. Je ſai que l'imagination fait preſque tous nos plaiſirs & toutes nos peines, & c'eſt une raiſon nouvelle de nous amuſer quelquefois ; enfin, tout le monde convient que les plaiſirs & la gloire ſont deux biens généraux qui aſſaiſonnent les autres ; & il eſt admis dans la morale la plus ſevere que les plaiſirs honnêtes ne ſont pas incompatibles avec la véritable ſageſſe. Les ſages ont même cet avantage que leurs plaiſirs ſont plus durables, parce qu'ils ſont reglés, comme leur vie eſt plus calme & plus tranquille, parce qu'elle eſt plus innocente.

J'ai dit que les plaiſirs ſont néceſſaires : en effet les hommes ſont expoſés à des revers ſi étonnans & ſi imprévûs, à des préjugés ſi extravagans, à des préventions ſi ridicules, que le Philoſophe le plus ſage, quand il ſe trouve dans le cas, ſent ébranler, comme malgré lui, tous les fondemens de ſa ſageſſe. Eût-il médité pendant toute ſa vie ſur les extravagances de la fortune & de l'iniquité des hommes dont je vous parlerai dans la ſuite, il y a toujours dans les réſervoirs du hazard ou

de la malignité quelque trait nouveau qui avoit échapé à nos réflexions. La prudence fut & ſera toujours la duppe du ſort, & telle eſt la foibleſſe de la plûpart des hommes que les plus forts ſont les plus ſuſceptibles de chagrin. Le chagrin eſt un poiſon ſubtil qui nous tue imperceptiblement quand nous n'avons pas appris par avance à nous élever au-deſſus des évenemens ; je n'y ſai pas de remede plus infaillible que le plaiſir, c'eſt un ſpécifique.

Comment ſe réjouir, me dira-t'on, quand on ſouffre, cela eſt impoſſible ? Point du tout : le plaiſir dans le fort de nos afflictions nous paroît inſipide ; mais peu à peu il affoiblit le ſentiment de la douleur, il étourdit le mal, il diſſipe les vapeurs chagrines qui s'élevent de tems en tems dans l'ame. Inſenſiblement nous nous retrouvons dans notre aſſiette, & la tranquillité de retour nous rend toute notre ſenſibilité pour les plaiſirs innocens que le chagrin nous rendoit amers. Il ne s'agit que de les choiſir ces plaiſirs, & d'en bien uſer. Sur-tout prenons bien garde que ce qui ne doit être que plaiſir & amuſement, ne prenne pas ſur nous l'autorité des paſſions ; c'eſt tout à la fois une dépravation du cœur &

de l'eſprit que de ſe deshonorer & de ſe ruiner par ce qui n'eſt fait que pour nous amuſer.

Je conſeille l'uſage des plaiſirs ; mais je ne veux pas qu'on s'en enyvre. Pour prévenir cette yvreſſe & s'en garantir, je croi qu'on ne ſauroit mieux faire que de conſulter autant la prudence que le goût dans le choix même des plaiſirs. Si cette maxime eſt bonne pour tous les plaiſirs en géneral, elle eſt encore d'une pratique infiniment plus utile dans l'uſage du jeu. On ſe manque à ſoi-même, quand on laiſſe échapper une ſeule de toutes les reſſources que les plaiſirs procurent ; non ſeulement ils ſont propres à nous diſtraire du ſentiment de nos peines ou à nous piquer le goût par la jouiſſance de ce qui nous flatte ; c'eſt auſſi une politique de ſavoir ſe livrer à de certains amuſemens. Tel qui ſans paſſion & même ſans goût pour le jeu, ne joue que pour s'introduire dans le monde, ou pour en cultiver le commerce, parvient ſouvent à faire connoître en lui un mérite qu'on eût ignoré. Si ce mérite reconnu lui attire des ſuffrages importans & de puiſſans amis, il ſe ſeroit fait tort à lui-même de n'avoir pas préferé par complaiſance le plaiſir qu'il aimoit le moins à celui qu'il aimoit le plus.

La corruption des tems a fait du jeu un métier & une affaire. La maniere de parler dont on ſe ſert quelquefois pour exprimer une bagatelle, ou pour peindre une choſe facile, *ce n'eſt qu'un jeu*; n'eſt pas convenable aujourd'hui pour ce qu'on appelle vraiment le jeu. Convenons à la honte de nos jours que nous en faiſons un miſerable commerce : Obſervez donc bien régulierement que le jeu ſoit toujours un amuſement pour vous. Si vous ſouffrez qu'il s'érige en paſſion, il tournera bientôt en fureur. Un joueur de profeſſion qui expoſe au hazard du cornet ou d'une carte le patrimoine qu'il tient de ſes ayeux, qui hazarde la dot de ſa femme, & ce que la nature a ſubſtitué au profit de ſes enfans, celui-là court à l'Hôpital chargé de l'opprobre public. Vous ne verrez point l'homme entendu & maître de ſes paſſions ſacrifier les plaiſirs d'un beau jour & d'une nuit tranquille à la folle eſperance d'une ſorte de fortune qu'on fait très-rarement, & qu'on ne fait preſque jamais ſans intereſſer l'honneur; ne manquez pas de lire & de retenir ſur cela la maxime de Madame des Houlieres.

On commence par être duppe,
On finit par être fripon.

On eſt perdu pour jamais ſi une ré
fléxion auſſi judicieuſe & auſſi preſſante
reſte inéficace, & ſi après l'avoir mé-
ditée on s'embarque dans le gros jeu,
A-t-on rien de plus à craindre que de
commencer par être duppe & de finir
par être fripon ? Songez encore que
Madame des Houlieres jouoit, mais
qu'elle n'étoit pas joueuſe ; elle avoit
ſenti toute l'amertume des diſgraces
& toute la douleur de l'infirmité : ce-
pendant dans le tems même que la
mort moiſſonnoit ſes proches & la
maladie ſa beauté : dans le tems que
la fortune dérangeoit ſes affaires, elle
fortifioit ſon ame par de ſolides ré-
flexions ; elle égayoit ſon eſprit par
des plaiſirs innocens ; elle jouoit, mais
deux heures par jour, mais petit jeu,
& de ces jeux où ni l'eſpoir du gain,
ni la crainte de la perte n'entrent ja-
mais, où l'eſprit eſt toujours de la par-
tie, & qui furent autoriſés dans tous
les tems par la néceſſité de ſe délaſſer.

Il eſt des jeux qui ſont d'uſage chez
les perſonnes les mieux reglées. On
vous a fait apprendre les échecs, le

trictrac, le piquet & l'hombre, & l'on a eu raiſon ; ce ſont les jeux ſeuls qui devroient être permis. Il eſt bon de les ſavoir bien jouer ; & quoiqu'on puiſſe s'y piquer, nous ſommes les maîtres de n'en faire qu'un amuſement. Il n'en eſt pas de même des trois dez, du quinquenauve, du lanſquenet, de la baſſette & du pharaon, qui menent trop loin : Auſſi de tems en tems, & ſur-tout aujourd'hui, ſont-ils exilés de France ?

De gros Joueurs, d'ailleurs amis, ſe brouillent de deſſein prémedité pendant une ſéance longue qui ſe rénouvelle tous les jours ; ils ſe font de gaieté de cœur un procès important ; l'avarice & l'impatience plaident la cauſe, la réjouiſſance ou le cornet la décident.

Je ſai qu'en général on peut être gros joueur, honnête joueur, & noble joueur ; mais ce caractere eſt auſſi rare que celui de joueur de profeſſion eſt dangereux : de même on ne peut jouer que des jeux d'eſprit, peu de tems, peu de choſe, & malgré d'excellentes qualités être inſupportable joueur ; contradiction monſtrueuſe dans un caractere dont on ne ſauroit aſſez éviter les effets pour ſoi même & pour les autres.

Il eſt plus sûr de décider qu'un beau joueur eſt honnête homme, que de conclure qu'un honnête homme, parce qu'il eſt tel, ſera beau joueur : De-là je conclus que la qualité de beau joueur mérite bien d'être comptée parmi les bonnes.

On dit qu'on ne connoît point un homme par tout ailleurs auſſi bien que dans le vin & dans le jeu : cette maniere de décider n'eſt pas toujours sûre : cependant, j'ai peine à croire que celui qui s'emporte par un coup contraire, ou qui regrette l'argent perdu, ſoit ailleurs que dans le jeu liberal & pacifique. L'inquiétude marque un petit genie, la colere ou l'avarice montre la petiteſſe de l'ame. Si l'on a aſſez de force d'eſprit pour cacher ſes défauts & ſes vices, il ſe trouvera des cas où l'homme bruſque & avare paroîtra par réflexion doux & genereux : mais s'il ne ſoûtient pas cette eſpece d'hypocriſie dans le jeu ; ſi un ſonnez contraire ou une réjouiſſance manquée viennent à découvrir ſa petiteſſe & ſa brutalité, alors on eſt en droit de croire de lui que le naturel ſe dévelope, & que l'ame ſe démaſque. On juge plus sûrement de ſon caractere par le premier mouvement qui lui échappe, que

par des vertus fauſſes & étudiées, & il perd en un moment ce qu'il avoit été long-tems à gagner, en ne ſe montrant pas tel qu'il étoit.

Toutes les horreurs dont j'ai été témoin, même dans un jeu médiocre, ne m'ont pas peu confirmé dans l'opinion qu'il eſt fort difficile de garder toute ſa probité dans le gros jeu ; c'eſt l'occaſion prochaine pour tous les vices : les fonds manquent bientôt, il en faut retrouver à quelque prix que ce ſoit : enfin l'uſure & l'injuſtice viennent au ſecours, ou l'amour prête ſur gages, funeſte reſſource des gros joueurs.

Je ne puis mieux vous faire ſentir ce que je penſe du jeu qu'en vous propoſant le contraire de deux ſortes de ſituations dans le jeu même. Entrez un moment dans ces maiſons où l'on ne trafique que de jeu, & où les nouveaux débarqués ſont ſûrs de la préſéance : vous y verrez ſept ou huit coupeurs aux quatre piſtoles, j'ai penſé dire ſept ou huit furies, ſacrifier dans un tournois ſérieux au démon du lanſquenet. On y paſſe juſqu'à des jours entiers ſans ſe déplacer, on compte pour rien la faim & l'inſomnie ; l'abbattement & la pâleur ſont les images de la mort ; & l'agitation

les plaintes, les grimaces, les blaſphêmes repréſentent l'Enfer : Voilà d'après nature le portrait des gros joueurs.

A ces mêmes acteurs, gens qui peut-être d'ailleurs ont du mérite, & qui gémiſſent du joug qu'ils ſe ſont impoſé, arrachez-leur cet éguillon dangereux, ce déſir de gagner & cette crainte de perdre, ſuites comme néceſſaires de la fureur pour le jeu ; placez-les au milieu de gens choiſis & délicats, qui ſavent allier les plaiſirs & la vertu ; propoſez-leur une promenade : au retour, une partie d'hombre bien jouée qui précede un repas propre & frugal ; alors que de ſentimens, que de penſées ! combien de jolies choſes ! le cœur & l'eſprit maîtres d'eux-mêmes ſe rendent maîtres des plaiſirs, & ceux qui étoient des furies, redeviennent des hommes. Dans les deux cas que je ſuppoſe il entre du jeu, mais ſont-ce les mêmes hommes ? De-là ſentez les effets pernicieux d'une paſſion trop vive & les reſſources gracieuſes d'un honnête amuſement.

Dans une infinité de maiſons l'ordre & le paiement du ſoupé dépendent du nombre & de la fin des par-

ties, tripots odieux dont le maître & la maîtreſſe, eſclaves du Public & des caſuels, ſe mettent tous les jours dans le cas de mourir d'indigeſtion ou de faim. La femme eſt plus que mondaine, le ſervile mari un diſſipateur : l'un & l'autre ſe faiſant honneur d'un ſi honteux commerce, raillent la maiſon rangée dont la fille peu riche s'occupe utilement. Quel renverſement, quelle honte pour le ſiécle!

S'il eſt dans une Ville quelques maiſons mieux fondées, où la dépenſe convenable à l'état ne dépende point des profits de la ronde, & où gens délicats ſe feroient un plaiſir d'obſerver toutes les regles d'une ſcrupuleuſe bienſéance : que ces maiſons enfin deviennent le théâtre du gros jeu ; que le mari aſſocie à une même table l'honnête homme & le faquin ; que ſa femme ait les mêmes égards pour la ſoubrette & la Marquiſe ; qu'après toutes les minauderies & les fatuités de toute eſpece qui ſont les préliminaires du gros jeu, une foule d'étourdis vienne retenir rouge & noir ; & qu'enfin un coupe-gorge brutal force l'hôteſſe complaiſante à ſe familiariſer avec toutes les lettres de l'alphabet ; je me récrie, ô ſiè-

cle ! ô mœurs ! Je ſai qu'on épargne le foin, le bois & la bougie, qu'on a le plaiſir de ruiner tous les fils de famille, & de ne ſe coucher qu'à cinq heures du matin ; mais auſſi l'on voit & l'on entend bien des ſottiſes, & quand on les ſouffre aiſément, ne laiſſe-t-on pas croire qu'on eſt bien près d'en faire ?

Il eſt une ſorte de ſavoir dans les jeux, que j'admets. Cette ſcience que quelques ſtupides attrapent, & qui échappe ſouvent à des gens d'eſprit, eſt ce que nous appellons l'eſprit du jeu ; c'eſt l'attention & l'uſage qui la procurent. Il eſt vrai que trop d'attention marque un tant ſoit peu trop d'attache, & c'eſt un vice de l'ame ; mais auſſi une inattention perpétuelle qui fait jouer très-mal un jeu qui ne peut faire plaiſir que quand il eſt bien joué, eſt une preuve évidente de l'égarement ou de l'évaporation de l'eſprit ; faites bien tout ce que vous faites ; c'eſt juſtice & plaiſir pour vous & pour les autres.

J'ai connu une femme folle, mais folle de toutes les eſpeces de folie, faiſant la belle & la jeune fort mal-à-propos, ſachant uniquement medire & minauder, incapable de la moindre réflexion, tellement ennuyeuſe & en-

nuyée, que ſans les cartes elle n'auroit pû trouver la fin du jour ; elle étoit diſtraite à l'hombre juſqu'à demander, quand elle jouoit, qui jouoit & en quoi, & croyoit juſtifier cette extravagance en répétant à tout propos que l'attention au jeu avoit un air trop bourgeois.

Au contraire, j'en ai connu une autre qui avec un port de Reine avoit mille graces extérieures, mais elle avoit encore plus de vertus que de graces ; elle étoit d'une grande naiſſance, qu'elle ſoutenoit par les manieres du monde les plus nobles ; elle connoiſſoit les plaiſirs & les aimoit, mais elle aimoit infiniment plus la raiſon. Je l'ai vûe cent fois les cartes à la main au milieu d'une compagnie nombreuſe, partager ſon attention avec tant de juſteſſe qu'elle accabloit tout le monde de politeſſe & de bonté, & ne faiſoit pas la plus petite faute au jeu : De-là je conclus qu'un homme deſtiné au commerce du monde, doit ſavoir le jeu ſans l'aimer trop, qu'il doit bien jouer le jeu qu'il joue, mais ſur-tout jouer noblement.

Ne jouez pas trop indolemment, mais auſſi qu'on ne démêle pas en vous de vive inquiétude, de folle joie, ni

de frayeur deshonorante ; prenez le milieu entre trop d'attache & l'inattention ; comprenez enfin que ſi le jeu deshonore ceux qui en font un honteux commerce, s'il fait voir dans tout ſon jour leur avarice & leur groſſiereté, il n'eſt pas moins pour un honnête homme un moyen infaillible de montrer ſans oſtentation de la nobleſſe dans les ſentimens, de la juſteſſe dans l'eſprit, de la politeſſe dans les manieres & de l'égalité dans l'humeur.

Le jeu eſt ſans comparaiſon plus d'uſage que la chaſſe, ainſi il importe plus de ſavoir bien jouer que de ſavoir bien chaſſer ; mais il eſt des occaſions où il n'eſt pas permis de paroître tout-à-fait neuf dans l'uſage des plaiſirs que la Campagne rend comme néceſſaires. La chaſſe eſt un amuſement noble, qui aide à montrer de l'adreſſe ou de la vigueur, qui peut procurer des liaiſons utiles avec des voiſins diſtingués, & qui, pris modérément, produit tout au moins deux reſſources infaillibles, ſe porter mieux, & s'ennuyer moins.

De certaines chaſſes ne conviennent qu'à de grands Seigneurs ; celui qui n'ayant pas la même fortune prend le même goût, eſt à deux doigts de

ſa ruine. La chaſſe ordinaire, quand on s'en occupe trop, n'eſt permiſe qu'au Gentilhomme qui eſt retenu dans ſa Terre par goût ou faute d'emploi; mais il convient dans tous les degrés de fortune & dans toutes les Profeſſions de ſavoir tirer adroitement une Perdrix.

Le plaiſir de la chaſſe eſt très-piquant, mais on peut dire que ce n'eſt point un plaiſir convenable à tous les états, comme le bal ne convient pas à tous les âges. Le courtiſan & l'homme de cabinet ne chaſſent guéres; l'homme ſage à trente ans, ne court point le bal; les uns & les autres ſavent dans l'occaſion courir un Liévre, tuer une Perdrix, & danſer un menuet.

Une mere qui mene ſa fille au bal, ſans ſonger à tous les périls qui l'environnent, prouve aſſez bien qu'elle aime plus ſes propres plaiſirs que la vertu dans ſes enfans. Quelle envie de plaire, que de rouge & de plâtre pour reparer l'inſomnie, & quel exemple pour une jeune Demoiſelle! Cependant le bal eſt ſuivi d'une foule d'incommodités, qui font qu'on s'en dégoûte bientôt: de même la grande dépenſe, le trop de fatigue, ou les momens qu'on dérobe à des plaiſirs plus tranquilles

dégoûtent de celui de la chaſſe. Le bal eſt le plaiſir des jeunes gens, la chaſſe eſt le plaiſir de la campagne, & il ne convient au Sujet que je traite que de parler de l'uſage & du choix des plaiſirs qui ſont de tous les âges & de tous les états.

Le goût des Spectacles me paroît convenir dans tous les tems, mais tous les lieux n'en permettent pas l'uſage. Heureux celui qui peut les aimer, s'y connoître & en jouir. Gens connoiſſant peu le monde, & entêtés dans leurs préventions, croient que la défenſe des Spectacles eſt un devoir de leur miniſtere, ou tout au moins l'effet d'une ſage prévoyance & d'un ſcrupule délicat; je crois au contraire que ſi l'on apprenoit aux jeunes gens la vraie valeur des Spectacles, il ſeroit plus sûr de prévenir l'air de corruption qu'on leur attribue, & l'on ne manqueroit pas une reſſource merveilleuſe pour polir l'eſprit, épurer le goût & former les mœurs.

Rendez-vous pour rendez-vous, je le pardonnerois mille fois plus volontiers à la Comédie qu'à la Meſſe. Le même air qui n'eſt que coquet & évaporé au théâtre, eſt impudent à l'Egliſe; les hommes corrompus por-

tent par tout l'air infecté ſans diſtinction des lieux ; la mauvaiſe diſpoſition du cœur peut empoiſonner les meilleures choſes ; mais le poiſon n'eſt point dans la choſe, il eſt dans la diſpoſition. Le théâtre François eſt plus pur que jamais, & je doute qu'aucun Sermon ſur l'hypocriſie ſoit plus efficace à convertir un faux dévot que la Comédie du Tartuffe.

C'eſt ſur cet endroit de mon Livre que les dévots ſe ſont récriés. Ne ſeroit-ce point le mot de Tartuffe qui en reveillant l'ancienne querelle auroit ſoulevé tout le corps contre moi ? Mais toutes les piéces de Moliere ſont également propres à combattre les vices & les défauts dont il a voulu nous garantir. La plus grande partie ſont des chefs-d'œuvres de la plus ſaine Morale. Cet Auteur a été admiré de toutes les nations, & le ſera dans tous les tems. Si ceux qui ont blâmé un peu trop cruellement ce que j'ai dit des ſpectacles avoient lû le Miſantrope avec plus d'attention, ils auroient compris que le but de Moliere étoit de faire l'éloge du vrai honneur ennemi de la flatterie & de la baſſe complaiſance, & d'apprendre en même tems aux hommes qu'il faut allier la politeſſe

avec l'honneur, & qu'on doit avoir une probité infinie ſans tomber dans la rudeſſe. Un parfaitement honnête homme à qui mon Traité ne plaît pas, eſt il obligé en conſcience de me dire,

J'en pourrois par haſard faire d'auſſi méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens?

Enfin tout ce que je puis faire c'eſt d'admettre la diverſité des ſentimens ſur les ſpectacles. Je ſuis fort éloigné de vouloir enſeigner une morale perverſe; mais je ne crois pas mon principe erroné, & je le juſtifierai dans le dernier Chapitre en parlant des Directeurs, par une réflexion d'un grand Ecrivain.

On comprend bien qu'une jeune Demoiſelle dont on veut faire une femme raiſonnable, ne doit pas être élevée en femme mondaine, mais il faut l'élever en femme du monde. S'il y a un milieu entre une Coquette & une Carmelite, entre un Capucin & un débauché, ce milieu conſiſte dans l'accompliſſement des devoirs de l'état qu'on a choiſi, & dans l'uſage des plaiſirs innocens; & quoi de plus propre à former un excellent caractere dans

une jeune perſonne, que de lui faire éviter par de bons conſeils & par des repreſentations naturelles & perſuaſives tous les impertinens caracteres que Moliere a ridiculiſés ?

La coquette & l'étourdi aiment plus à être vûs qu'à voir, à parler qu'à entendre ; ils cherchent moins les ſpectacles, qu'à ſe donner en ſpectacle.

Le jeune homme qui veut ſe tourner au bien, commence dès douze ans à acquerir du mérite ; le travail eſt grand, mais le ſuccés eſt déciſif. Il tire de chaque choſe tout le bon qu'il en peut tirer : S'il va à la Comédie, il lit la piéce avant que de l'entendre ; il n'eſt à charge à ceux qui l'environnent ni par des ris extravagans, ni par des queſtions ridicules : Il ſent tout le mérite que l'action ajoûte à la compoſition ; il ne ſort point de l'Avare, ſans en déteſter l'infame caractere ; du Grondeur, ſans en être plus raiſonnable & plus doux ; il voit dans Cinna combien un repentir ſincere peut laver de fautes, & combien la clémence fait gagner les cœurs. Tout profite à qui veut profiter.

Je ne blâme pas qu'on aille à une piéce nouvelle par curioſité, mais je blâme qu'on ne cherche à ſatisfaire que *la curioſité*. Je veux qu'on s'égaye aux

traits qui font rire, & qu'on attendriſſe aux endroits qui touchent.

Si je trouve que malgré moi mon humeur ſe ſoit laiſſée ſéduire par quelque choſe d'atrabilaire ; ſi je ſuis plus ſombre que je ne dois par réfléxion ſur de légeres peines, qui ſouvent n'ont rien d'amer que par le vice de notre imagination, ou par la foibleſſe de notre eſprit : dans cette ſituation une piece plus plaiſante que belle me ſuffit. Je commence par me remettre, je finis par me réjouir. Mais ſi je ſuis dans mon aſſiette ordinaire, je veux quelque choſe de plus ; je demande ou une Tragédie dont la diction ſoit pure, les ſentimens grands, l'intrigue bien maniée, le dénouement naturel & judicieux ; ou une Comédie dans laquelle je puiſſe apprendre en riant à me garantir pour toujours de toutes les eſpeces du ridicule.

Siffler à la Comédie, parler aſſez haut pour interrompre l'Acteur & l'Auditoire, ou diſtribuer au Parterre des fumées bachiques, c'eſt manquer au reſpect qu'on doit au Public ; c'eſt être aſſez impudent pour mériter d'être chaſſé.

Celui qui ne court les ſpectacles que par inutilité de vie, s'il n'eſt pas une

bête, eſt tout au moins un homme déſœuvré qui craint le commerce des honnêtes gens, & qui craint encore plus d'être ſeul.

Un homme d'eſprit, mais bourru ou trop précipité dans ſes jugemens, décide ſans miſericorde de la Piece & de l'Acteur. Il reſſemble à celui qui n'ayant pas aſſez d'uſage du monde, voudroit trouver tout parfait; l'un & l'autre ſont punis de leur peu d'indulgence en prenant plus de plaiſir à critiquer le mauvais qu'à goûter le bon. Un Auteur commence, il n'a pas encore tout le talent requis, mais il a du feu & de la juſteſſe; vous le frondez? il n'écrit plus. Vous déconcertez la jeune Actrice qui poſtule? elle quitte priſe, & va chercher fortune ailleurs. Par cet excès de ſévérité ou par cette délicateſſe mal placée, vous ruinez vos plaiſirs, & vous deſſervez le Public en le privant de deux ſujets qui auroient pû devenir excellens. Corneille & la Chammelé étoient ils parfaits, quand ils commencerent?

Il entre bien des goûts differens dans l'Opera, il faut bien des connoiſſances differentes pour en ſentir toute la beauté; cependant je ne crains pas de dire que celui qui connoît également la

beauté de la Comédie, & qui la préfere, fait preuve tout-à-la-fois & de beaucoup d'eſprit & d'un diſcernement très-delicat.

Corneille & Racine ont écrit dans le même genre, non dans le même goût; tous deux ont éminemment réuſſi, & ils ont réuſſi ſans le ſecours l'un de l'autre; au contraire, Lulli, quoiqu'inimitable, a brillé par Quinault, & Quinault, plus encore par Lulli.

Un opera eſt moins un ſpectacle que l'aſſemblage de pluſieurs : Muſique, paroles, ballets, machines, décorations: quelle dépenſe! que d'Ouvriers différens? Le ſpectacle eſt brillant, il éblouit, il étonne; mais faites l'anatomie de la plûpart des Opera, vous trouverez, ou de grands défauts dans chaque partie, ou qu'avec des parties bonnes en ſoi, on n'a fait qu'un tout médiocre.

Malgré la difficulté de réuſſir, nous ne laiſſons pas de devoir aux deux hommes que j'ai cités, nombre de chefs-d'œuvres qui dureront autant que le monde; cependant je trouve que l'Opera le plus parfait a ſon défaut. Mille endroits enchantent dans Atys, quelques-uns ennuient.

Il y a une ſorte de diſcernement à

préferer l'Opera à la Comédie depuis dix ans juſqu'à vingt, & de rentrer dans le même goût à ſoixante, parce qu'à ces deux âges on aime les plaiſirs qui réveillent l'imagination ſans la trop appliquer. Donnons le reſte du tems à la Comédie; tout ce qui nous inſtruit en nous réjouiſſant, mérite bien nos plus beaux jours.

L'Opera doit preſque tout à la Muſique, la Muſique ne doit rien à l'Opera. Ces morceaux divins qui flattent & chatouillent l'oreille, qui fixent délicieuſement l'attention, & qui s'emparent de l'ame, ne reçoivent point un nouveau mérite de la foule des ſpectateurs, ni de la ſale du Palais Royal.

Mille gens groſſiers d'ailleurs, aiment la Muſique, & l'on ne trouvera point un homme délicat qui ne l'aime point. C'eſt le plus exquis & le plus innocent de tous les plaiſirs; elle eſt de tous les âges, de tous les états, de tous les lieux, de preſque tous les goûts; on peut en jouir dans toute ſon étendue aux dépens d'autrui, ſans être importun, & l'on peut s'en amuſer ſeul: elle prévient ou charme la langueur & l'ennui, & releve l'ame de l'abattement où la jette quelquefois l'iniquité des hommes.

Il y a une ſorte de danger dans le goût de la Muſique qu'il faut éviter avec un très-grand ſoin, c'eſt de s'en laiſſer éprendre juſqu'à s'en occuper uniquement. Cet excès eſt un vice du goût & de l'eſprit ; & l'homme de Qualité qui fait le Muſicien de profeſſion, ſe charge du même ridicule que le Muſicien qui néglige la Muſique : mais auſſi que la crainte de l'aimer trop ne vous empêche pas de l'aimer & de l'apprendre. Celui qui n'aime pas la Muſique, eſt privé du plus honnête des plaiſirs ; celui qui ne la ſait pas, n'en ſauroit démêler toute la beauté, & il a négligé un talent par le ſecours duquel il auroit toujours eu de quoi s'amuſer lui-même, & occaſion d'amuſer les autres.

La fin principale de la Muſique eſt de délaſſer l'eſprit, & de lui donner de nouvelles forces pour s'appliquer enſuite plus utilement au travail.

Si vous avez de l'eſprit, ſachez la Muſique, c'eſt un mérite de plus ; ſi vous n'avez pas un grand génie, ſachez la Muſique, c'eſt un ſupplément ; ce n'eſt pas un ſimple ornement, c'eſt une ſcience gracieuſe & réjouiſſante. Vous ſentez-vous l'eſprit fatigué par une étude abſtraite ? Quoi de plus dé-

laſſant que d'accompagner un air de Lambert ſur le claveſſin, ou ſur la baſſe de viole : Etes-vous à table ? faites votre partie, moins pour montrer que vous chantez bien, que pour faire briller la voix d'une Dame, ou pour faire plaiſir à un monde choiſi qui vous écoute. Le ſort vous a-t-il relegué pour quelque tems en Province, quelle reſſource n'eſt-ce pas de compoſer ou de tirer de Paris quelques airs que vous déchiffrez aux Dames, qui quand elles ſont bien élevées ont aſſurément le goût & l'eſprit plus délicat que nous.

Partiſans de la Muſique ne demandez pas toujours de l'exquis, la néceſſité des affaires vous en met ſouvent hors de portée, & vous conduit malgré vous en des lieux qui ne ſont rien moins que la ſphere des choſes excellentes : en ce cas, tournez tout en reſſources, toute voix n'eſt pas Tevenar, toute flûte n'eſt pas la Barre, toute viole n'eſt pas Marais ; mais on trouve par tout des nôces de Village, où un Roſſignol qui chante ; & le moindre plaiſir a toujours de quoi piquer, par la réflexion qu'il eſt innocent.

La voix par ſes accens & ſes diverſes inflexions perſuade l'eſprit & tou-

che le cœur. Quelqu'un a dit qu'il n'y a point de Muſique ſi agréable que le ſon de voix de la perſonne aimée. N'avez-vous point de voix ? la Muſique vous en donne un peu. Elle vous apprend à bien conduire ce peu que vous acquerez ; & il eſt ſûr que les délicats ſont plus flattés par une petite voix bien conduite que par une voix étendue, ſonore, mais mal ménagée, & bruyante faute d'art & de goût. Etes-vous né avec le don d'une belle voix ? Joignez-y l'art, vous ferez merveille ; mais chantez naturellement, ſans grimaces, ſans affectation ; entrez dans l'air & dans les paroles ; prononcez bien ; ſentez ce que vous dites, faites-le ſentir aux autres : ne vous faites pas trop prier, & ne chantez pas trop ; préferez les airs les plus convenables à votre voix, c'eſt un ménagement que vous vous devez à vous-même ; ne chantez jamais de chanſons obſcenes, c'eſt un reſpect que vous devez au Public, & ce reſpect doit ſe redoubler avec des femmes ſages & des perſonnes de conſideration. Faites plus ; ſi vous avez quelque délicateſſe, ne donnez jamais dans le goût de ces ſortes de chanſonnettes qui ſe ſont introduites à la faveur de mauvaiſes pointes & de fades équivoques.

Notre langue eſt très-ſuſceptible d'enjouement, de fineſſe & de graces, & le ſtyle lirique demande un tour aiſé ; mais les délicats n'admettent que des penſées délicates, & l'on fait dire de ſoi, qu'on manque de diſcernement & d'eſprit, qu'on eſt mal né & encore plus mal élevé, quand on veut briller aux dépens de la modeſtie par un vilain jeu de mots ; on penſe toujours mal quand on conduit les autres à penſer au mal.

Autrefois en France on chantoit au fruit, & l'on avoit raiſon. Aujourd'hui les cartes ruinent tout autre plaiſir, parce qu'elles ſervent de commode à l'avarice. Mais enfin quand le repas s'alonge, & qu'on conſerve encore quelque goût pour la fine volupté, on paſſe d'un grand Air aux Vaudevilles. Juſques-là tout eſt bien ; vous pouvez quitter le très-beau pour un joli badinage ; mais que tous vos couplets ſoient d'un tour galant & ingénieux, & que pas un ne ſente l'effronterie.

Si le plaiſir devient débauche, il n'eſt plus du reſſort de la fine volupté. Les liqueurs ſont preſque tout-à-fait proſcrites, & il eſt auſſi nuiſible à la réputation qu'à la ſanté de trop boire ; auſſi eſt-il vrai que l'excès du vin n'

jamais entré dans ce que j'appelle plaiſir de la table, qui n'eſt pas le moi flateur des plaiſirs.

Nous avons cet avantage ſur les a tres Nations, que nos Voiſins fo bonne chere avec nous, & rareme la faiſons-nous bonne avec eux. Ce vient de la différence du goût & d manieres, & de ce qu'en quelques en droits on croit faire aſſez bonne cher quand on la fait grande.

Excepté les Fêtes & les repas d'appa rat qui demandent un peu de cérémo nie, en conſervant néanmoins la liber té des manieres, je ſoûtiens que la fru galité & la bonne chere ne ſont pas in compatibles.

Beaucoup de propreté ſans étude, beaucoup de liberté ſans manquer à l politeſſe, peu de plats qui ſoient bons; peu de vin, mais du meilleur; choiſi bien ſes convives, & vivre avec eux quels qu'ils ſoient, comme ſi la table égaloit toutes les conditions: voilà préciſément en quoi conſiſte la meil leure chere d'un François délicat.

Bon pain, bon vin, bon viſage d'Hôte; vieille chanſon dont le ſens eſt merveilleux: en effet, c'eſt l'ame du repas. Un Cuiſinier entendu, d'un goût ſûr & friand, vous fait bien man-

get & ne vous ruine point. Faites-vous ſervir tous les jours finement & noblement, & quand il le faut abondamment, mais jamais de ſomptuoſité.

Grandes façons & peu de plats,
Sans ſomptuoſité de la délicateſſe,
Propreté, bon vin, politeſſe,
C'eſt ce qu'il faut dans un repas.

Il y a autant de fatuité à faire le magnifique quand on ne doit pas l'être, que de petiteſſe à mal faire les honneurs de chez ſoi.

Un faſtueux me fait grande chere par orgueil? S'il croit m'impoſer, il ſe trompe. Je ne prends point les marques de ſa vanité pour les effets d'un cœur noble. Plus il affecte de me faire ſentir une magnificence mal placée, plus je ſens redoubler mon mépris pour ſa fauſſe liberalité.

Il eſt des lieux, & par tout il eſt des momens où un honnête homme peut être ſurpris par des amis qu'il n'attendoit pas; il ſoutient en galant homme l'impoſſibilité de les recevoir comme il voudroit; il ne s'embaraſſe point, il n'embaraſſe point les autres; il leur fait petite chere, mais il fait de ſon mieux, ils ſont contens, & il eſt *quitte*.

Quand mes amis ſont chez moi
Ils penſent que je les régale,
Car mon cœur leur dit pourquoi
Je leur fais chere ſi frugale, &c.

C'eſt un des plus grands déſagrémens de certains poſtes que d'être obligé de tenir table ; on n'eſt qu'à demi le maître de ſa maiſon ; ce ne ſont plus des convives, ce ſont des mangeurs que le hazard raſſemble. Souvent la marchandiſe eſt ſi mêlée, que les honnêtes gens & les paraſites ſont confondus. On boit, on mange, & c'eſt tout. Celui chez qui l'on dîne fort bien, s'il a le goût fin, dîne fort mal ; il ne lui reſte qu'une reſſource, c'eſt de prendre ſa revanche le ſoir au petit couvert.

Boire & manger ſans goût & ſans attention, c'eſt être ſtupide ; ne vivre que pour manger, c'eſt être bête ; ne conſulter que ſon propre goût, c'eſt n'aimer que ſoi ; boire & manger trop, c'eſt ſe haïr : mais attendre l'apetit & s'en procurer ; au défaut du meilleur ſe contenter du bon ; préferer le plus ſain au plus friand ; aimer les bonnes choſes pour ſoi même, & les aimer encore plus pour les autres : c'eſt-là la maniere la plus sûre de vivre délicieuſement.

Boire à ſes repas d'un vin plus exquis que celui qu'on fait boire aux autres, ce ne ſauroit être une exception permiſe à la grandeur : c'eſt un privilege que l'impudence & l'avarice uſurpent quelquefois, encore les exemples en ſont-ils rares. Le vin de Falerne étoit cher : Pline en buvoit, & Pline admettoit quelquefois à ſa table nombre de gens nouvellement affranchis. Quelqu'un qui croyoit avec juſtice que tous ceux qui ſont à une même table devoient boire le même vin, lui dit que dans ces jours ſon bon vin de Falerne alloit bien vîte : Pardonnez-moi, répondit Pline, quand mes affranchis mangent avec moi, ils ne boivent point de mon vin, je bois du leur.

Dans les conſeils que je donne ſur ce qui regarde la table : je ne ſors point de mon principe, que la moderation dans les plaiſirs flatte plus que les plaiſirs mêmes : mais autant qu'il eſt poſſible, j'exclus toute incommodité. Je veux manger fraîchement l'Eté, chaudement l'Hiver ; & en toute ſaiſon être aſſis à mon aiſe. Ailleurs comme chez moi je veux un monde choiſi, & je ſuis délicat juſqu'au nombre. Ce nombre paroît réglé par un prétendu *bon mot* : on a dit, qu'il faut être à

table depuis les Graces juſqu'aux Muſes : ſur ce pied-là on n'a plus à choiſir qu'entre trois & neuf.

Nôces, repas de reception, fêtes de commande & de cérémonie, jours conſacrés dans tous les tems à régaler une famille entiere : tout cela a ſes exceptions, & l'on eſt quelquefois forcé de ſacrifier une partie de plaiſir à l'uſage & à la bienſéance : mais je ne puis ſouffrir que ſans une néceſſité indiſpenſable, & uniquement pour s'acquitter avec plus d'éclat d'un repas qu'on me doit, on me faſſe manger avec les quatre Nations.

L'aſſortiment des convives n'eſt pas ſeulement une précaution néceſſaire, c'eſt une loi. On ne ſauroit manquer plus eſſentiellement à la circonſpection que d'aſſocier à table gens qui ne s'accommodent pas. Peut-être ne le ſavoit-on point ? Il falloit le ſavoir : s'il n'y avoit point entre eux de différend formé, n'y avoit-il point de préſéance à diſputer, de prétentions à débattre ? Une femme raiſonnable peut-elle ſe réjouir avec une capricieuſe, avec une folle, avec une effrontée ? Une femme de plaiſir peut-elle ſe réjouir avec une prude ? Un honnête homme avec un fat ?

La diverſité des goûts ne permet pas de reſtreindre abſolument la bonne chere à de certains mets : d'ailleurs on peut nous reprocher avec quelque fondement que la mode qui nous ſert preſque en tout de premiere regle porte ſon inconſtance juſqu'à nos manieres de manger. Nos peres étoient bien plus ſages que nous, une ſoupe bien mitonnée, un rôti cuit à propos & ſucculent, c'en étoit aſſez au bon vieux tems ; on vivoit longues années, & l'on vivoit bien.

Laiſſez aux étourdis l'honneur extravagant de caſſer des verres ; ne vous enyvrez jamais, c'eſt un principe dont il ne faut s'écarter pour quoi que ce puiſſe être au monde ; mais dans ces lieux qui ſont comme le centre de la ruſticité, on vous forcera ? Point du tout ; tenez bon : dès qu'on eſt aſſez hardi pour vous preſſer trop, vous devez être aſſez ferme pour refuſer. Sauvez-vous par le diſcours ; ruſez, trempez votre vin, laiſſez boire les autres, & s'il le faut, faites-les boire vous-même ; ne ménagez pas votre vin, mais ménagez-vous.

Eſt-il donc une regle sûre de boire préciſément autant qu'il faut pour tirer du plaiſir de la table tout l'agrément

qu'on en doit attendre ſans éfleurer un peu la raiſon? On ne peut répondre juſte, cela dépend du tempérament, du vin, du quart-d'heure; mais enfin ſoyez prudent dans les plaiſirs, que votre prudence ſoit gaie & réjouiſſante. Vous pouvez boire tant que le vin vous paroît également délicieux, & tant que vous vous ſentez toujours le maître de tous vos mouvemens; conſultez votre état, conſultez celui de vos amis, liſez dans leurs yeux à quel dégré en eſt la joie commune, le barometre eſt sûr.

Les parties de table qui flattent le plus ſont les moins dangereuſes. Si les Dames en ſont, vous ne courez pas riſque de vous enyvrer; ſi vous n'êtes qu'entre hommes choiſis, vous avez aſſez de bonnes choſes à dire pour ne pas craindre de trop boire; Ainſi dans les deux cas vous vous ſauvez à l'abri, ou de la politeſſe & de l'eſprit, ou de la cordialité & de la raiſon.

Je ne haïrois pas de me trouver quelquefois en ſocieté avec cinq ou ſix amis qui, tous dans la plus longue ſéance, n'aimeroient à boire que chacun ſa bouteille, moitié Beaune, moitié Syllery. Il me ſemble que c'eſt aſſez pour dîner longuement & délicieu-

ſement ; mais quand un heureux hazard vient alonger le plaiſir , quand tous les cœurs ſe développent , quand la converſation devient plus brillante, que vous mêlez à beaucoup de politeſſe quelques traits de cette ſorte d'érudition dont j'ai parlé , livrez-vous, ſaiſiſſez l'occaſion , ne comptez point les quarts-d'heure , faites mettre encore deux bouteilles au frais ; tant que vous ſavez répandre de l'eſprit , & jouir délicieuſement de l'eſprit des autres , ne craignez rien pour votre raiſon.

C'eſt un ſi grand don d'avoir le goût fin & vraiment délicat, que mille gens qui ne ſont pas même connoiſſeurs, ſont les délicats par vanité. Bien loin de donner dans cette fauſſeté , ſachez dans le beſoin ſuſpendre , ou du moins cacher votre délicateſſe ; vous ſouffrez & vous faites ſouffrir les autres par une recherche continuelle & trop rafinée ; il faut ſe rendre la vie aiſée , & s'accommoder un peu au tems & aux lieux. Si chez vous-même vous dégoutez vos amis de mets qu'ils trouvoient bons & peut-être très-bons, vous inſultez à leur goût ou à leur fortune , & vous portez l'orgueil juſqu'à vouloir leur prouver que vous meritez de vivre

mieux que le reſte du genre humain ; ſi un ragoût moins friant ou un petit manquement dans la ſymmétrie épuiſe toutes vos réflexions, vos amis pourront-ils dire de vous que vous les avez bien reçûs ? Alors trop de régularité devient vanité ou mauvaiſe humeur.

Ce ſeroit encore pis ſi vous portiez ce caractere chez les autres, peu de gens voudroient vous recevoir ; & quelque ſoin qu'on prît, quelque chere qu'on vous fît, vous vous croiriez toujours mal reçû.

Dans tous vos plaiſirs, mais ſur-tout dans celui de la table, gardez-vous bien de hazarder votre ſanté. C'eſt ſans contredit le plus précieux de tous les biens : en effet, ſans la ſanté la vie eſt à charge ; & c'eſt une extravagance du premier ordre d'abreger cette vie par tout ce qui n'eſt fait que pour la conſerver & l'égayer. Il y a de la honte à trop boire, & de l'enfance à trop manger. Ne ſommes-nous donc faits que pour manger & pour boire ? Ne mettons point notre tempérament à trop d'épreuves, n'uſons point notre goût, aimons-nous plus délicatement, ſans pourtant nous idolâtrer nous-mêmes ; mais toutes nos meſures bien priſes, ne portons pas l'attention ſur notre ſanté juſqu'à de-

nir par degrés des malades imaginaires : bornons ſur cela notre prudence, & ne donnons jamais dans aucune de toutes les folies qui portent les jeunes gens à prodiguer leur ſanté. Quand ils ſont ſur le retour, ils voudroient bien, autant par volupté que par Religion, racheter les déſordres de la jeuneſſe ; prévenons ces regrets inutiles, ménageons-nous ; uſons, mais n'abuſons point ; jouiſſons, mais ne diſſipons pas.

On a beau prêcher les hommes, on a bien de la peine à les guérir du penchant qui les domine. Il eſt pourtant vrai que l'yvrognerie eſt un vice bien deshonorant. Si l'on penſoit combien les uns font de ſotiſes quand ils ont trop bû, combien l'yvreſſe intereſſe la ſanté, & combien elle dégrade la raiſon, aſſurément on ſeroit plus moderé, mais

Tous les diſcours ſont ſuperflus ;
C'eſt à qui par intemperance
Vivra le moins, boira le plus :
On ne voit plus qu'excès en France.
L'Abbé Regnier.

Si le plaiſir de la promenade n'a pas le même piquant que celui de la table, de la Muſique, des ſpectacles, du jeu ; auſſi n'a-t'il pas les mêmes inconvéniens. La nature pure encore ne con-

noiſſoit ni richeſſes ni cupidité, quand elle fit du monde entier un promenoir pour tout ce qui reſpire; & les plaiſirs que nous fournit la nature, valent bien ceux que nous devons à l'art.

Tout le monde ſe promene, mais tout le monde ne ſait pas ſe promener. Ne ſe trouver au rendez-vous publics que pour contrôler le public, faire des parties de campagne ou de jardin pour danſer, pour jouer, pour manger, ſe tirer à l'écart pour parler plus aiſément d'affaires; tout cela peut s'appeller critiquer, ſe réjouir, négocier, non pas ſe promener: n'aller aux Thuileries que pour faire vingt fois le tour de la grande allée depuis huit heures juſqu'à neuf, ou ſe trouver au Cours à la file de cinq cens Caroſſes, les glaces bien tirées pour ſe garantir de la pouſſiere; ſi c'eſt-là ſe promener, du moins ce n'eſt pas jouir du plaiſir de la promenade.

Que celui-là paſſe de doux momens qui ſait par goût ſe dérober dans une allée ſombre à la multitude & aux raïons du ſoleil; qui ſait ſur la fin d'un beau jour contempler d'un cœur tranquille & reconnoiſſant tous les miracles de la nature; qui ſait méditer avec fruit ſur les cruelles paſſions & ſur toutes

les impertinences qui gâtent le monde ; qui ſait auprès d'un ruiſſeau qui murmure, tantôt laiſſer échapper ſon imagination ſur mille objets innocens, & tantôt rire ingénieuſement avec Horace : enfin qui ſait même en marchant ſe délaſſer avec délice, & devoir à la promenade le plaiſir de faire grande chere avec peu de mets & bon appétit !

On commence à devenir ſage quand on ſent le mérite de pouvoir être ſeul. Faites-vous un réduit en quelque coin du monde ; ſi vous en êtes le maître, choiſiſſez une ſituation heureuſe avec un beau coup d'œil ; point de palais magnifique, point de meubles ſomptueux, un hermitage commode, propre & riant : ſix cellules pour autant d'amis. Là quittez le chevet dès que le ſoleil commence à poindre, jouiſſez de l'émail des fleurs. Arbres, arbuſtes, arbriſſeaux, voyez tout ; dans ces inſtans précieux votre Jardinier eſt bonne compagnie.

Retournez à vos amis, dînez avec eux, comme je veux qu'on dîne ; faites-les jouer quelques-uns de mes jeux. Si vous n'êtes pas néceſſaire pour former la partie, ſauvez vous dans un *boſquet* avec la Bruyere, ne ſût-ce que

pour une heure, vous les rejoindrez avec plus de plaiſir, paſſez tous enſemble dans la haute futaye ou dans le labyrinthe, ajoutez quelque choſe aux entretiens d'Ariſte & d'Eugene; revenez ſouper de la façon la plus propre à vous faire gôuter ce repos léger & tranquille, qu'Horace promet à ceux qui ne ſont ni agités de la crainte, ni dévorés de deſirs. Donnez avant toutes choſes le tems convenable aux devoirs de la Religion; que le ſoin de votre ménage ne ſoit point négligé, mais qu'il ſoit imperceptible: enfin, un peu d'étude, s'il vous reſte un quart-d'heure à mettre à profit; eſſayez-en, & dites-moi ſi la Cour la plus ſuperbe, ſi les emplois les plus diſtingués, ſi les plaiſirs les plus ſéduiſans vous ont jamais fourni d'auſſi beaux jours.

Vos amis vous quittent? il y a dequoi vous conſoler dans le plaiſir même que vous perdez, puiſqu'il vous met dans la néceſſité de penſer que tout nous échappe; mais vous voulez vous dédommager, hé bien! montez ſur le côteau; ſi ce n'eſt pas aſſez, grimpez juſqu'au haut de la montagne, là vous avez un bouquet de vieux chênes dont la nature vous a fait un paraſol, &

vous

vous trouverez une herbe touffue qui vous ſert de canapé. L'Ouvrier de tout l'univers n'a fait ce cabinet ruſtique que pour le Philoſophe délicat. Le Ciel en eſt le plat-fond, & le monde entier peint en miniature en eſt le parquet. Promenez vos yeux, quel chemin ne font-ils pas dans un inſtant? Vous avez à vos pieds de vaſtes prairies, & dans le lointain des côtes eſcarpées qui ſervent de pied-d'eſtal à de ſombres forêts; un fleuve ſerpentant vous paroît vingt fleuves, & après s'être partagé en mille endroits pour les rendre plus agréables, il réunit toute ſa beauté pour faire plus d'honneur à la grande Ville dont il lave les murs.

A la lenteur dont il coule, ne ſemble-t-il pas qu'il ſouffre à s'éloigner de vous. Amoureux qu'il eſt d'un lieu ſi beau, il ne ſe conſole du chagrin de le quitter que par le plaiſir qu'il trouve à ſe prêter à l'utilité publique de cent differentes façons. Tout cela ſemble fait pour vous: pourriez-vous n'en pas jouir?

Ce que vous venez de lire eſt de Santeuil: je vous l'ai annoncé quand je vous ai parlé de la vaillance d'une lance. Comparez cette ancienne maniere de perſonnifier avec celle-ci.

Captus amore loc
Tardat præcipites ambitioſus aqua
Fons fieri gaudet qui modò flumen

Que cette matiere eſt belle & féconde pour le jeune homme qui veut paraphraſer ! Ne ſemble-t'il pas qu'un des plus beaux Fleuves du monde veuille épouſer la Capitale de l'Univers ? Son orgueil ſe tourne en reſpect, & il oublie ſa grandeur ſitôt qu'il cherche à plaire. Les amans d'aujourd'hui ne ſont pas ſi délicats. Ici le Poëte réunit la ſimplicité de la nature & la majeſté de l'éloquence. Cette inſcription m'a paru auſſi belle que les pompes de Paris ſont utiles. On la trouve ſur le Pont Notre-Dame : liſez les Inſcriptions de Santeuil.

M. Rouſſeau, qui raſſemble la force, la juſteſſe, la préciſion, & toutes les graces de la Poëſie, écrivoit à un Conſeiller d'Etat.

Renoncez pour un tems aux travaux de Themis:
Venez voir ces côteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels où l'art humble & ſoumis
Laiſſe encore agir la nature.

Trop heureux qui du champ par ſes Peres laiſſé,
Peut parcourir au loin les limites antiques,

Sans redouter les cris de l'orphelin chaſſé
Du ſein de ſes Dieux domeſtiques !

Sous des lambris dorés l'injuſte Raviſſeur
Entretient le vautour dont il eſt la victime :
Combien peu de mortels connoiſſent la douceur
D'un bonheur pur & légitime !

Jouiſſez en repos de ce lieu fortuné :
Le calme & le repos y tiennent leur empire,
Et des ſoucis affreux le ſouffle empoiſonné
N'y corrompt point l'air qu'on reſpire.

Racan, comme vous l'avez vû, étoit bien loin des dons & du goût de M. Rouſſeau : il y a pourtant de la beauté dans ce qu'il va vous dire.

O bienheureux celui qui peut de ſa mémoire
Effacer pour jamais ce vain eſpoir de gloire,
Dont l'inutile ſoin traverſe nos plaiſirs,
Et qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans ſa maiſon, content de ſa fortune,
A ſelon ſon pouvoir meſuré ſes deſirs.

Tantôt il ſe promene au long de ſes fontaines,
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruiſſeaux parmi l'or des moiſſons.
Tantôt, &c. . . . . .
. . . . . .

Agréables deſerts, ſejour de l'innocence,
Où loin des vanités, de la magnificence,

Commence mon repos & finit mo
Valons, fleuves, rochers, plaisa
Si vous fûtes témoins de mon inqui
Soyez-le desormais de mon content

Ces réflexions sont commun
ceux qui ont de la raison. Plus
noît le monde, & plus on s'en
te. Sentez le prix de la tranquil
terieure & l'horreur des grand
sions. Nous jouons mal la Con
tous les jours l'avarice, l'envie &
gueil nous font mourir imperceptiblement. On ne voit pas le feu qui consume, mais nous n'en brûlons moins à petit feu. Au contraire, vrais Acteurs ne meurent que par raphore sur le Théatre, & tel s'est pgnardé à huit heures, qui fait bon chere à neuf. Quinault fait dire à de ses Héros :

Fontaine qui d'une eau si pure
Arrosez ces brillantes fleurs,
En vain votre charmant murmure
Flatte le tourment que j'endure ;
Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs.
Ce que j'aime me fuit, & je fuis tout le monde,
Pourquoi traîner plus loin ma vie & mes malheurs :
Ruisseau, je vais mêler mon sang avec votre onde,
C'est trop peu d'y mêler des pleurs.

Scaron pourroit bien dire ici :

Par la mort, *quos ego* ! mais il n'acheva pas,
Car il avoit l'ame trop bonne.

Mais il me convient mieux de vous remettre encore un moment dans le réduit agreable où je vous avois placé. Voyez-vous auprès de ces troupeaux qui paiſſent l'herbe naiſſante, ce amas de Bergers qu'un flageolet amuſe ? Ils vivent contens : ils ſouperont avec du pain noir, & ils ſouperont bien. Tirez votre lunette d'approche, & voyez à gauche ce char de triomphe qui ſort de la Ville attelé de ſix chevaux d'Eſpagne : à cette livrée nombreuſe & brillante, vous devinez que c'eſt un Seigneur de nouvelle édition. Il deſcend de caroſſe, & vous le reconnoiſſez à ſon habit ſurchargé de broderie : il eſt plus grand que vous de toute la tête ; c'eſt le plus gros & le plus gras des Partiſans, cependant il vous paroît bien petit. Juſte effet du point de vûe : la corruption groſſit les objets, la réflexion les réduit.

Vous avez lû combien eſt redoutable ce puiſſant ennemi que vous avez au dehors, le méchant exemple : vous en avez un au dedans de vous-même qui n'eſt pas moins à redouter, le pen-

chant à l'amour. Que cette matiere eſt vaſte ! Qu'en puis-je dire pour ou contre qui n'ait pas été dit mille fois? Tous les cœurs ſemblent faits pour le ſentir, & tous les plaiſirs pour l'introduire dans l'ame. Par lui les plus grands hommes deviennent les plus foibles, & tel eſt le malheur de la condition humaine, que la ſageſſe la plus conſommée & la probité la plus ſcrupuleuſe ont peine à échapper à l'amour. Le don de vaincre n'eſt accordé qu'à la défiance de ſoi-même, & à la fuite de l'occaſion.

Ne voyez jamais de femme, conſeil bouru ; voyez les femmes, & n'aimez jamais, conſeil inutile ; voir les femmes, & prendre des précautions contre l'amour, c'eſt vivre en homme ſage & en homme poli.

De toutes les paſſions auſquelles l'homme eſt en butte, il n'en eſt point qui ſoit plus univerſellement la paſſion dominante que l'amour ; j'oſe dire même que c'eſt preſque la ſeule qui intéreſſe l'honnête homme ; vous ne verrez point un homme d'honneur profeſſer l'incredulité, prêter ſur gages, vendre la juſtice, & déſoler la veuve & l'orphelin, & vous verrez le ſouverainement honnête homme amou-

reux. Cependant ſans le commerce des femmes un homme, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, n'aura jamais qu'un mérite brute. Ce ne ſera point un galant homme.

Le Pere Senault dont tout le monde reſpecte la mémoire, & qui nous a laiſſé le beau Traité des Paſſions, dit que quand les hommes ſeront devenus des Anges, il leur ſera permis de contracter amitié avec les femmes. Je ne ſai ſi mon avis tout different du ſien n'eſt pas auſſi bien fondé. Je crois ſeulement qu'il lui convenoit de parler en Caſuiſte plus ſévere. Mais ſa maxime, qui devroit être une loi pour tous les Prêtres, ne convient pas aux gens du monde pour qui j'écris.

Si une ſageſſe trop farouche, plûtôt rudeſſe que vertu, vous inſpire l'abandon des femmes, peu-à-peu votre eſprit ſe rouille, votre imagination s'épaiſſit, vos manieres deviennent dures; au lieu d'un génie orné par cette envie de plaire, qui produit à la fin le je-ne-ſai-quoi qui plaît, on ne ſe trouve plus que la ſéchereſſe d'une Philoſophie mal entendue. On fait l'eſprit fort, & l'on n'eſt qu'un eſprit faux. Le renoncement au commerce des femmes fait d'un galant homme

un miſantrope inſuportable aux autres, & ſans reſſource pour lui-même.

Un brutal renonce aux femmes, en ſuppoſant à toutes les défauts de quelques-unes. Un libertin ne cherche qu'à abuſer du commerce des femmes, & porte quelquefois la débauche juſqu'à les mépriſer. Un homme ſage & délicat paſſe de doux momens avec des femmes eſtimables, & il ne cherche point à ſe dégoûter par trop de licence, d'un commerce qu'il a interêt de continuer toujours. Si j'écrivois pour une femme, je lui repeterois à chaque page ces trois vers.

Traitez bien un Amant, il ceſſera de l'être.
L'amour ne peut durer qu'autant que les deſirs;
Nourri par l'eſpérance, il meurt par les plaiſirs.

En effet cet eſſain nombreux de jeunes fous que les coquettes appellent de *petits perfides*, eſt bien redoutable pour une *Agnès*.

Tous les Amans ſavent feindre,
Nimphes, craignez leurs apas.
Le péril le plus à craindre
Eſt celui qu'on ne craint pas.

L'aimable jeuneſſe eſt le plus dange-

reux de tous les âges. L'amour eſt au guet : à peine la nature ſe développe, qu'il décoche ſes premiers traits. Que ces traits ſont redoutables quand ils ſont ſoutenus de *petits ſoins*, & de l'éloquence des yeux ! Défiez-vous-en, belle & ſage *Agnès*, ſans quoi vous diriez peut-être trop tard :

Je ne m'étois point apperçûe
Que tous vos petits ſoins duſſent m'être ſuſpects ;
Lorſque j'en faiſois la revûe,
Je les prenois pour des reſpects.

Le plaiſir qu'on trouve à faire la revûe, & à ſupputer la valeur de ces ſoins & de ces regards, annonce aſſez l'amour, qui ne ſait que trop bien ſe définir lui-même.

Je ſuis l'enfant du doux loiſir,
Et le pere du vrai plaiſir.

Jeune homme, voilà quels ſont les avant-coureurs de l'amour. Je ne vous les fais connoître que pour vous les faire éviter : craignez ces deux écueils dont l'invention a tant fait d'honneur à Homere. Caribde, c'eſt la corruption du ſiecle : Silla, voilà vos paſſions. Il faut traverſer ce détroit, &

Le Dieu des cœurs ſecretement
Vous attend au paſſage.

Armez-vous donc de l'Egide de Minerve, ſentez le prix de la liberté & de la précieuſe innocence; fuyez le chant des Sirênes, faites-vous attacher au mât du vaiſſeau : ces précautions vous préſerveront du naufrage.

L'abus des femmes, maladie du cœur; le reñoncement aux femmes, maladie de l'eſprit : eſt-ce donc qu'on ne ſauroit jouir d'une ſanté parfaite ? Il faut avoir bien mauvaiſe opinion de la vertu pour croire qu'on ne puiſſe la ſauver des périls qui l'environnent qu'en quittant le commerce de la vie qui flatte le plus. Vivre gracieuſement, librement, mais toujours reſpectueuſement avec quelques femmes choiſies, c'eſt ſans bleſſer la ſageſſe ſe procurer le plus doux des plaiſirs.

Je conviens que le commerce de la femme la plus eſtimable eſt le plus propre à mettre à l'épreuve la raiſon d'un homme délicat. N'en pas connoître le danger, c'eſt aveuglement : ne pas craindre la dépravation de notre cœur, c'eſt préſomption; mais enfin de ce que l'on n'eſt pas invincible, doit-on conclure qu'on ſera vaincu ! Si votre vertu eſt ébranlée, étayez-la par la fuite.

conſpection & par la vigilance ; fortifiez-la par un reſpect toujours inviolable pour le beau ſexe, & par une grande délicateſſe de ſentimens ; ſur tout ne cherchez jamais à partager avec les libertins le funeſte honneur des bonnes fortunes ; ſongez au contraire, qu'il eſt bien juſte que le mérite dont nous ſommes redevables au commerce des femmes, coûte quelque contrainte à la groſſiereté. Loin d'aller chez les femmes pour les corrompre, prenons leçon auprès d'elles de modeſtie & de pudeur ; ſi nous avions moins d'impudence, nous leur trouverions moins de foibleſſe.

J'aurois épargné ce dernier trait aux Dames ſans la néceſſité que je me ſuis impoſée de former les mœurs du ſujet que j'inſtruis. Je ſai que la plûpart d'elles ont trop d'eſprit pour n'avoir pas de raiſon, & j'en connois beaucoup d'une conduite admirable ; mais après être convenu qu'il eſt grand nombre de brutaux, j'ai pû faire ſentir qu'il eſt quelques folles ; par-là je fais plus d'honneur à celles qui ne le ſont pas.

Le monde fourmille d'amours de toute eſpece. L'amour propre eſt le plus ſot & le plus général ; c'eſt le

plus perſuaſif de tous les flateurs, comme la paſſion dominante eſt de tous les Orateurs le plus pathetique. Il y a peu d'avantage à ſe plaire à ſoi-même, quand on ne plait à perſonne.

L'amour groſſier eſt aſſurément le moins flateur & le plus condamnable. Je m'explique mal : Je donne encore un trop beau nom à la brutalité. L'amour délicat eſt le plus rare de tous les amours. La Bruyere dit qu'une liaiſon vive & pure entre deux perſonnes de ſexe différent, eſt une ſorte de paſſion qui n'eſt préciſément ni amour ni amitié. Elle eſt moins que l'un, plus que l'autre, & fait claſſe à part ; il ne faut rien de plus pour un Philoſophe. Je crois que quand ce tréſor eſt trouvé, un homme ſage eſt aſſez riche. Cette liaiſon pure eſt la reſtriction que je vous impoſe, en vous conſeillant le commerce des femmes.

Ne conſultez ni un dévot, ni un libertin, mais un vraiment honnête-homme, ami dès ſa jeuneſſe des plaiſirs & de la raiſon. Si dans quelque moment malheureux il s'eſt trouvé la dupe d'une occaſion prochaine ; ſi revenant promptement à lui il a paſſé d'une paſſion folle à une liaiſon délicate qui ne fût point amour, vous le trouverez

plein d'horreur pour le vice ; il vous avouera que le commerce d'une femme aimable & ſage eſt tout ce qu'il y a dans la vie de plus délicieux. Mais le Public accoutumé à juger ſur les apparences, & porté naturellement à juger mal, n'aura ni aſſez d'eſprit, ni l'eſprit aſſez bon pour ne pas confondre les effets de cette ſorte d'amitié avec ceux de la tendreſſe ? Je conviens qu'on peut s'y méprendre, mais eſt-ce une raiſon pour déterminer un honnête-homme à ſe faire Hermite ; & doit-on exclure une femme raiſonnable de la ſocieté civile, uniquement parce qu'elle aura aſſez de mérite pour fixer l'eſtime des connoiſſeurs ? Soyons ſcrupuleux quand il faut l'être, mais ne donnons pas dans les extravagances d'un ſcrupule impertinent. Evitons le mal, faiſons le bien ; à cette condition nous ſommes diſpenſés de forcer les ſots à ſe taire.

Il eſt juſte que le reſpect humain nous engage à des circonſpections : mais auſſi il ne faut pas que les faux jugemens nous privent des plus innocens plaiſirs. Si notre conduite eſt telle que nous ayons lieu d'en être contens, il ne nous reſte plus qu'à apprendre d'Horace à mépriſer le malin vulgaire.

Il entre dans ces ſortes de liaiſons tant

de ſageſſe, tant de délicateſſe de ſentiment, tant d'égalité d'humeur, tant de politeſſe dans les manieres, & tant de bon eſprit, qu'il eſt, en quelque façon, permis aux hommes groſſiers de ne pas croire qu'on puiſſe former un tel commerce. Leur incrédulité ſtupide ou empoiſonnée trouve ſa diſpenſe dans la rareté : en effet, rien n'eſt plus rare que de pouvoir raſſembler deux perſonnes d'un caractere propre à ſoutenir cette ſorte de liaiſon que je peins ; c'eſt une eſpece de miracle du hazard qui les fait rencontrer, & quand le cas arrive, doit-on exiger des petites ames & des méchans eſprits qu'ils jugent ſainement des effets du vrai Mérite ? Non, paſſons-leur le malin-vouloir & les coups de langue ; incapables qu'ils ſont de tout autre plaiſir, ſouffrons qu'ils jouiſſent à nos dépens de la reſſource qui leur reſte de mal penſer, de mal parler. Heureux qui peut, à force de vertu, s'attirer le déchaînement de la malignité publique !

Je conviens avec M. de Fontenelle que l'amour eſt bien malin. Voyons les femmes, reſpectons-les, mais craignons l'amour, redoutons ſa malice ; il n'arrive que trop ſouvent que des commencemens purs & déſintereſſés ont des

ſuites funeſtes. Nous ſommes bien foibles, connoiſſons-nous, & craignons-nous. Sur tout dans les liaiſons délicates dont j'ai parlé, n'oublions pas ces deux beaux vers du même Auteur.

Notre amitié peut-être aura l'air amoureux ;
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

Si l'on compte bien juſte les peines & les plaiſirs que produit l'amour même le plus délicat, c'eſt enſemble ſageſſe & volupté de s'en garantir ; cependant l'amour trouve des victimes dans tous les âges. Pourquoi cela ? Si l'eſprit n'eſt pas mûr, on ne réflechit point ; ſi l'on eſt raiſonnable, on ne réflechit qu'après coup. Quinault dont tous les Ouvrages ne ſont qu'un Dictionaire de tendreſſe, parle tantôt contre, & plus ſouvent pour l'amour ; mais la Bruyere, moins tendre que raiſonnable, en convenant que les Dames ont mille & mille agrémens auſquels il eſt difficile d'échapper, ajoûte que ſi la beauté eſt un poiſon, le caprice n'eſt qu'à un travers de doigt, qui nous ſert d'antidote.

Si la femme la plus parfaite a du caprice, l'homme qui raiſonne le moins a de la raiſon ; & je ne ſai point contre

l'amour de préſervatif plus ſûr que d'employer la raiſon à réfléchir ſur le caprice. Si quelque femme venoit à vous piquer, examinez de ſang froid, & avant que la paſſion ſoit formée, ſi elle n'auroit point quelque défaut eſſentiel.

Si le goût dépravé des plaiſirs & du jeu,
Si l'eſprit de travers, ſi des airs de théâtre,
Si des cœurs tout uſez, ſi le rouge & le plâtre
Ne nous en détachoient un peu,
On aimeroit à la folie.
Quand j'y penſe je ſuis tranſi;
Mais à ce malheur, Dieu merci,
Plus d'une femme remedie.

Si les Dames qui veulent plaire s'y prenoient bien nous ſerions perdus; & que pourrions-nous contre des dehors enchanteurs & un heureux naturel, contre beaucoup d'eſprit, de politeſſe, de modeſtie & de douceur! Heureuſement quelques-unes ont imaginé le ſecret de s'enlaidir dans l'eſpoir de paroître plus belles, ou de le paroître plus long-tems. C'eſt un remede involontaire que l'amour propre bien entendu leur a ſuggeré en notre faveur. L'Art nous met à l'abri des graces de la nature; il en eſt même qui par ménagement pour notre liberté ſe donnent la peine d'apprendre à minauder. Nous aurions

tort de nous en plaindre ; mais il n'en eſt pas moins étonnant, qu'on prenne l'art des grimaces pour le don des manieres, ou pour un ſuplément à la beauté ; c'eſt acheter bien cher ce qui plaît moins. Mon héros la Bruyere appelle dans un ſens un peu mieux figuré le fard & l'hypocriſie, un menſonge de toute la perſonne.

Le revenu de la beauté,
J'entends la délicate & la belle tendreſſe,
Ne ſera jamais augmenté
Par les mines d'une maîtreſſe.
Les grimaces, les airs ſont de nuiſibles ſoins ;
Aux yeux des connoiſſeurs rien n'eſt plus pitoyable,
Et cent choſes qu'on fait pour être plus aimable,
Font préciſément qu'on l'eſt moins.

Un homme qui penſoit juſte a dit, que la beauté eſt le plus puiſſant & le plus foible ennemi de l'homme ; il ne lui faut qu un regard pour vaincre, il ne faut que ne la pas regarder pour triompher d'elle. Le Rondeau de Madame des Houlieres contre l'amour eſt merveilleux, & j'y trouve un grand fond de réflexion ; car enfin, où voit-on enſemble du cœur & de l'eſprit ? Tant que nous ne nous rendrons qu'à ce prix, nous réfléchirons long-tems, & l'amour fera peu de conquêtes. Il eſt vrai que la

raiſon ne peut rien dès que le cœur agit, mais pour prévenir un mal qui coûte trop à réparer, il n'y a qu'à faire agir la raiſon avant que le cœur agiſſe.

Contre l'amour voulez-vous vous défendre,
Gardez-vous bien & de voir & d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec eſprit.
Il en eſt peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.

Dès qu'une fois il leur plaît de nous rendre
De tendres ſoins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raiſon il ne faut rien attendre,
Trop de malheurs n'ont ſû que trop apprendre
Qu'elle n'eſt rien dès que le cœur agit.
La ſeule fuite, Iris, nous garantit;
C'eſt le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

Cette penſée ſur la fuite eſt d'une grande beauté : vous la trouverez pourtant auſſi forte & plus brillante dans ce Diſtique Latin, parce que la juſteſſe de la penſée ſe trouvant relevée par le jeu de mots, doit faire plus d'impreſſion.

Ne ſedeas, ſed eas:
Ne pereas per eas.

On ne veut pas donner ſon cœur, ıais on le laiſſe prendre ; on le ardoit bien, mais il s'eſt échappé ? ades excuſes, galimatias tout pur. i je ſuis dans la dépendance, je me ;arderai d'engager un bien qui n'eſt lus à moi ; ſi je ſuis mon maître, 'examinerai ſi l'engagement que mon œur voudroit contracter ſera tout-à-a-fois honnête, utile & ſatisfaiſant, le façon qu'il ne ſoit point pour moi ın ſujet de repentir : mais combien le raiſon ne faut-il pas pour cela ? Moins qu'on ne penſe. Ne ſe point livrer à la premiere impreſſion, & raiſonner à tems.

Quelque deſir qu'un cœur ait d'acquerir de la gloire ou de faire fortune, on ne ſçauroit compter ſur lui quand il ſe livre à l'amour. On a dit que l'amour eſt le roi des jeunes gens & le tyran des vieillards ; de là il s'enſuit que dans ces deux âges, ſe livrer à l'amour c'eſt ſe faire un maître ; le mérite regle rarement les ſentimens du cœur : & il eſt vrai que le ſeul caprice fait preſque toutes les liaiſons : enfin puiſqu'à la honte de nos jours *l'amour pur* & délicat eſt preſque une *chimere*, & que dans tous les tems *l'amour groſſier* fut vicieux, ruineux,

dangereux & deshonorant, tous ces motifs ſont bien puiſſans pour nous défendre de l'amour.

Que vous ayez été trop bien, & après trop mal avec une femme, n'en parlez jamais qu'en termes qui lui faſſent honneur. Si vous avez été aimé, c'eſt la derniere indignité de publier quelque faveur accordée plûtôt au caprice qu'au mérite ; & ſi vous ne l'êtes plus, ſi même vous ne l'avez point été, y auroit-il de la juſtice à vous plaindre de ſa vertu ?

Gardez-vous de blâmer un ſexe qu'on honore,
Qu'on reſpecte par tout, qu'on aime plus encore,
Auquel tout homme doit le peu qu'il a d'eſprit,
En qui de la délicateſſe,
Du bon goût, de la politeſſe,
La ſource jamais ne tarit ;
Qui ſait joindre au don des manieres,
Des graces, de l'eſprit, & même du ſavoir ;
Un ſexe aimable auquel nous ne reprochons guéres
Que trop d'attache à ſon devoir.
Pour une femme qu'on abhorre,
Que l'on enrageroit d'avoir,
Dont tout le monde ſouffre, & que l'on craint de voir,

Une derniere réflexion également ropre aux deux ſexes. La figure de ce eune Cavalier ne déplaît point ! auſſi -t'il la tête belle, la jambe fine, la aille bien coupée, de belles dents, les eux vifs, la phyſionomie ſpirituelle; nais n'eſt-ce point un étourdi, un inliſcret, un diſeur de rien, un médiſant, in joueur, un yvrogne, un libertin, un mpie ? n'eſt-ce point un querelleur, jui ſous une legere couche de politeſſe :ache un fond de brutalité ? n'eſt-ce point une bête qui après deux complimens retenus avec peine ſe trouve au bout de ſon rollet ? n'eſt-ce point un perfide, ou du moins un inconſtant à qui toutes les femmes conviennent ? n'eſt-ce point un bizarre qui paſſe dans un inſtant d'un ſourir gracieux à l'humeur la plus ſombre ? en un mot n'eſt-ce point un homme tel, qu'une fille bien née préfereroit la mort au malheur d'être ſa femme ? Je lui pardonnerois cette eſpece de déſeſpoir. Il en faut bien moins pour dégouter une fille raiſonnable. Jeune homme, retournez l'argument, & faites l'application.

Si on apprenoit aux enfans dès le *berceau à réfléchir* ſur des bagatelles, *on verroit* en eux la réflexion precedet

le ſentiment dans l'âge où ils ont peine à corriger l'un par l'autre. On ne nous voit inconſiderés dans nos engagemens que parce qu'on ne nous a pas appris à raiſonner dès l'enfance ; mais enfin ſi l'amour ſe fait un honneur de ſéduire juſqu'aux prudens du ſiécle; ſi ceux qui par l'âge, par l'experience, & par d'excellens conſeils ſeroient en état de conduire les autres, ſont aſſez malheureux pour ſe laiſſer conduire eux-mêmes par un aveugle, par un enfant; on m'entend bien, je peins l'amour ; du moins qu'ils apprennent à regler leurs mouvemens ſur les leçons que nous a laiſſé un des meilleurs eſprits du monde : La Voici.

Quand l'amour a produit l'amour, il a tout fait, & ne veut que cela ; qui demande plus, mérite moins, qui ne cherche que ſoi dans ſon amour, eſt indigne de celui d'autrui ; qui veut outrer les plaiſirs les perd. La débauche des ſens eſt à l'amour ce que l'excès du vin eſt à la raiſon. Les voluptés les plus innocentes & les plus pures ſont les plus douces, les plus ſenſibles, les plus piquantes & les plus longues ; ſouvenez-vous de cet axiome. Le [illegible]

on inſanire vix Diis conceſſum, & de es deux Vers qui vous ont paru ſi ages,

Principium dulce eſt, ſed finis amoris amarus:
Læta venire Venus, triſtis abire ſolet.

Fin de la premiere Partie.